



HAL
open science

La littérature queer : sa diffusion et sa vente dans les librairies généralistes parisiennes

Lola Helmot

► **To cite this version:**

Lola Helmot. La littérature queer : sa diffusion et sa vente dans les librairies généralistes parisiennes. Sciences de l'information et de la communication. 2023. dumas-04324592

HAL Id: dumas-04324592

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04324592>

Submitted on 5 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA LITTÉRATURE QUEER

SA DIFFUSION ET SA VENTE

**DANS LES LIBRAIRIES
GÉNÉRALISTES PARISIENNES**

M2 MÉTIERS DU LIVRE - LIBRAIRIE

**Sous la direction de M. Jean-Christophe Boudet, Assistant
maître de conférence à l'université Paris Nanterre.**



Master 2 Sciences humaines et sociales
Mention Métiers du livre et de l'édition
Parcours Librairie et commercialisation du livre
Université Paris Nanterre

La littérature queer

Sa diffusion et sa vente dans les librairies généralistes parisiennes

Lola Helmot

Année universitaire 2022-2023

Sous la direction de M. Jean-Christophe Boudet, assistant maître de conférences à l'université
Paris Nanterre

La littérature queer

Sa diffusion et sa vente dans les librairies généralistes parisiennes

L'université n'entend donner ni approbation, ni improbation aux opinions écrites dans ce mémoire.

Celles-ci doivent être considérées comme propres à l'auteur.

Remerciements

Je remercie en premier lieu Jean-Christophe Boudet, mon directeur de mémoire, pour ses conseils précieux, sa présence, sa disponibilité et son soutien pendant ces deux ans. Mes remerciements vont également à Mme Anne-Sophie Aguilar pour avoir accepté d'être le 2nd membre de mon jury et pour ses retours précieux l'année dernière.

Je remercie ensuite l'équipe de la librairie Les Mots à la Bouche pour toutes les discussions que nous avons échangé sur mon sujet, ainsi que Stanislas, Jérémy et Nicolas, pour m'avoir accordé ces entretiens.

Merci à mes parents et mes amies pour leur soutien continu, et pour toutes les discussions enrichissantes qui m'ont aidé à réfléchir mon sujet.

Enfin, je remercie la communauté queer internationale, pour ses réflexions, ses écrits, ses luttes. Merci de sans cesse travailler à changer le monde.

Glossaire

Afin de garantir une meilleure compréhension, ce glossaire réunit les termes relatifs à mon sujet dont la définition n'est pas communément répandue.

Transgenre : terme parapluie qui désigne toute identité de genre qui diverge de son sexe biologique. Ce terme englobe également la non-binarité, qui concerne les individus dont l'identité de genre n'est pas « homme » ou « femme ». À noter que la non-binarité prends elle-même de nombreuses formes, qui ont pour point commun de rejeter la répartition binaire entre hommes et femmes : il peut s'agir d'individus rejetant ou acceptant les deux genres à la fois, ou d'individus dont l'identité de genre fluctue (les anglophones utilisent le terme « genderfluid »).

Cisgenre : en opposition avec « transgenre », le terme « cisgenre » définit toute personne dont l'identité de genre est conforme avec le sexe biologique et le genre assigné à la naissance.

Homophobie systémique : On parle d'homophobie systémique lorsque le rejet de l'homosexuel est organisé, non pas par un individu, mais par un système : système de valeurs se transmettant par l'éducation, système de lois, discrimination, etc. Ce terme est à mettre en relation avec celui d'hétéronormativité : ainsi, dans une société profondément hétéronormative, être queer fait débat à tous les niveaux.

Hétéronormativité : L'hétéronormativité désigne une norme sociale qui place l'hétérosexualité comme norme, et seul comportement social valable. Elle rend déviant toute personne n'adoptant pas cette posture sociale.

LGBTphobie ou queerphobie : plus inclusif que le terme « homophobie », ce terme englobe toute haine et violence à l'encontre de la communauté queers. Il inclue ainsi l'homophobie, la lesbophobie ou haine des lesbiennes, la transphobie, etc. Ce terme est encore assez peu usité par le grand public, qui privilégie toujours « homophobie » en tant que terme parapluie.

Queerbaiting : « Pratique utilisée par des scénaristes ou des producteurs de médias pour attirer l'attention d'une audience queer via « des allusions, des blagues et des symboles homo-érotiques

suggérant une relation non-hétérosexuelle entre deux personnages, qui est par la suite réfutée et dénigrée ». », Wiktionnaire, consulté le 16 mai 2023.

Pinkwashing : similaire au « queerbaiting », ce terme désigne plutôt la réappropriation de thèmes et esthétiques queers à des fins capitalistes. Il s'emploie plutôt à propos de marques, d'organisations, d'Etats et de partis politiques qui cherchent à se donner une image progressiste et inclusive, et a une connotation négative.

Homoromance : terme désignant une histoire d'amour homosexuelle, gay ou lesbienne. Il est plutôt usité par les lectorices et les maisons d'éditions queers.

Table des matières

| | |
|--|-----------|
| Remerciements..... | 4 |
| Glossaire | 5 |
| Introduction | 10 |
| Accroche..... | 10 |
| La littérature queer prend d’assaut les rayonnages..... | 11 |
| Une littérature de luttes..... | 11 |
| Les librairies indépendantes : un rôle à jouer | 12 |
| Construction de la problématique | 13 |
| Définir la littérature queer : une entreprise complexe | 13 |
| Un état des lieux du marché | 18 |
| Construction de la problématique : paradoxes et axe d’étude | 22 |
| Hypothèses | 24 |
| La librairie est l’instance ultime de légitimité | 24 |
| Le libraire est responsable de la valorisation ou l’invisibilisation de la littérature queer dans son commerce | 25 |
| Le rayon queer est la mise en avant la plus efficace..... | 26 |
| La littérature queer est fondamentale par son action de représentation | 27 |
| Méthodologie | 29 |
| Le terrain d’entretiens qualitatifs..... | 29 |
| Le point de vue des lecteurs : l’enquête quantitative..... | 30 |
| Le corpus de littérature queer | 30 |
| Annonce du plan | 31 |
| La littérature queer : enjeux d’hier et d’aujourd’hui | 32 |
| Un enjeu historique de représentation | 33 |

| | |
|--|-----------|
| Comprendre l'Histoire pour penser la littérature queer de maintenant | 33 |
| Gay, lesbienne, bisexuelle : les mots pour se dire | 38 |
| Exister par la littérature | 39 |
| Un enjeu culturel fort : entre représentation et queerbaiting..... | 45 |
| L'individu queer et la lecture : la construction de soi..... | 46 |
| Le cas de la littérature jeunesse | 51 |
| La représentation queer dans la culture française : quotas et queerbaiting | 52 |
| La production de littérature queer et sa réception | 56 |
| Une production qui évolue avec les mœurs..... | 57 |
| La littérature queer chez les éditeurs généralistes : entre polémiques et succès littéraires | 57 |
| Un constat relativement positif, porté par une évolution sociale | 60 |
| Le paradoxe du milieu éditorial : inclure sans le dire, lire entre les lignes..... | 66 |
| Tous les genres ne sont pas logés à la même enseigne | 69 |
| Proposer une offre queer : défaire l'imaginaire excluant, repolitiser la | |
| librairie, faire des choix | 72 |
| La librairie généraliste : neutre ou excluante ?..... | 73 |
| La librairie et son rôle culturel : entre représentations populaires et réalité..... | 73 |
| La librairie indépendante et le lectorat de la littérature queer : défaire l'imaginaire d'un lieu excluant..... | 78 |
| La librairie, un lieu qui donne à voir la société à « l'instant t ». | 79 |
| Librairie généraliste, entre neutralité et engagement..... | 82 |
| Le libraire : le pouvoir de choisir | 83 |
| La figure du libraire : prescripteur, chercheur d'or | 84 |
| L'assortiment : une succession de choix spécifiques..... | 90 |
| Comment proposer la littérature queer ? Le rayon queer, les actions thématiques, | |
| l'intégration à l'assortiment..... | 95 |
| Définir un cadre : un problème indépassable ?..... | 96 |

| | |
|--|------------|
| L'engagement du libraire : peut-on être engagé sans être concerné ? | 99 |
| Le conseil : prescrire ou ne pas prescrire ?..... | 101 |
| Les mises en avant thématiques : rendre visible..... | 104 |
| Le rayon queer : l'ultime défi, irréalisable ? | 106 |
| Conclusion | 110 |
| La librairie est l'instance ultime de légitimité | 111 |
| Le libraire est responsable de la valorisation ou l'invisibilisation de la littérature queer dans son commerce | 112 |
| Le rayon queer est la mise en avant la plus efficace..... | 113 |
| La littérature queer est fondamentale par son action de représentation | 114 |
| Limites et pistes d'amélioration..... | 114 |
| Pour aller plus loin... .. | 115 |
| Bibliographie..... | 116 |
| Annexes..... | 123 |
| Annexe I | 123 |
| Annexe II..... | 123 |
| Annexe III..... | 124 |
| Annexe IV | 124 |
| Annexe V | 124 |
| Annexe VI | 125 |
| Annexe VII..... | 125 |
| Annexe VIII | 126 |
| Annexe IX | 142 |
| Annexe X..... | 152 |

Introduction

Accroche

En 2021, la librairie indépendante Sauramps, dans le centre-ville de Montpellier a lancé un rayon « sélection LGBTQIA+ », dont la sélection ne se limitait pas aux essais mais présentait également de nombreux romans. Cette initiative m'a marqué, parce que c'était la première fois qu'une librairie indépendante que je visitais me disait : « voilà, plus besoin de chercher pendant des heures, tout est là ». Plus tard, j'y suis revenue accompagnée de ma mère, une femme de cinquante ans très au fait de ces sujets, mais non concernée, et sa réaction a été très différente. Là où j'y ai vu une volonté des libraires de mettre une littérature marginalisée en avant, et où j'ai apprécié pouvoir fouiller sur ces étagères sans avoir à faire émerger un roman queer au milieu d'une multitude de romans hétéronormatifs, ma mère y a plutôt vu le risque d'une stigmatisation. Pour elle, réserver ces livres à un rayon spécifique les cataloguait de façon négative et dissuaderait les clients peu ouverts à ce sujet, ou tout simplement non curieux, de se tourner vers eux. Une réflexion me reste en tête : « on n'aurait pas idée de mettre les livres de Philippe Besson dans un rayon LGBT. Il écrit de la littérature française avant tout. » Bien que notre avis divergeât sur ce sujet, j'ai trouvé les faits assez intéressants. Il ne m'était pas venu à l'esprit, avant, que la création d'un rayon queer puisse être mal interprétée, non pas par un public ouvertement contre (cela irait de soi), mais par un public neutre, peu familier mais ouvert d'esprit. Que cet acte puisse être vu de façon si différente révèle en réalité non seulement que les décisions en librairie ne sont pas anodines, mais que la littérature queer est un lieu de l'expression des débats autour de la théorie queer en France aujourd'hui.

La volonté d'étudier l'offre de littérature queer ainsi que la façon dont celle-ci occupe l'espace en librairie me vient donc d'observations personnelles : ces dernières années, j'ai vu de plus en plus de rayons consacrés à cette littérature, de plus en plus de tables thématiques, émerger en librairie. Que ce soit en sciences humaines, où désormais les essais queer côtoient les rayons féminismes, ou en littérature générale et en jeunesse, les romans queers sont plus nombreux, et mieux mis en avant.

La littérature queer prend d'assaut les rayonnages

Depuis près de dix ans, l'offre de la littérature queer rencontre un succès et une ampleur inédits. En plus d'auteurices affichant ouvertement leur orientation sexuelle et de genre, on a accès aujourd'hui à une offre inédite dans le domaine des essais, des sciences humaines et sociales. Essais sur le genre, sur la sexualité, études sociologiques, l'homosexuel n'est plus une identité « déviante » (queer) que l'on connaît sans la reconnaître, on peut parler désormais d'une véritable culture et communauté. Une preuve concrète de cette émergence : la naissance de rayons LGBT dans certaines librairies et médiathèques. Cette « nouvelle » littérature militante faisant directement écho à l'actualité, on l'associe généralement au développement d'une véritable culture queer en France.

Aujourd'hui, la tendance va à la légitimation d'une partie de cette littérature si longtemps invisibilisé, ou tout bonnement effacée : de nouvelles études réorientent l'interprétation d'œuvres classiques vers des problématiques queer, les auteurices gays et lesbiennes, du passé comme de maintenant sont désigné·e·s comme tel·le·s sans user d'hyperboles ou de sous-entendus, on peut même parler d'un acte d'assumer de la part des maisons d'édition.

Une littérature de luttes

On remarque toutefois que la part belle est faite aux « classiques » incontournables (André Gide, Marcel Proust, Virginia Woolf, Colette, etc.) et aux ouvrages à forte dimension militante. En effet, l'intérêt du public a tendance à se concentrer sur les livres à visée engagée, contre l'homophobie : on pense notamment aux nombreux romans qui relatent le « coming-out », l'acceptation de soi, la découverte de sa sexualité. On peut alors faire le parallèle avec ce que la littérature générale est aux littératures de genre : elle est destinée à tous les publics, et est la plus médiatisée. Toutefois, se focaliser sur cette littérature queer spécifique implique d'ignorer tout un pan de la production littéraire queer qui, plutôt que de représenter avec une intention militante, représente dans l'objectif de « normaliser¹ ». Le but n'est plus de lutter pour l'acceptation, mais de faire de l'homosexualité un non-débat, en offrant une représentation quotidienne. Dans cet objectif de banalisation sont nées plusieurs maisons d'édition

¹ Notons que le terme employé ici implique l'existence d'une norme dominante hétérosexuelle. Cette norme est dénoncée par les organismes militants queer, qui luttent pour que les identités queer ne soient plus exclues et discriminées.

spécialisées, et qui peinent à exister hors du cercle de la « petite édition » : MxM Bookmark, Reines de Cœur, Mix éditions, etc. Ces nouvelles maisons d'édition ont pour objectif de promouvoir la littérature queer et de fait proposent des catalogues très diversifiés. En grande partie tournées vers le numérique, elles ne sont que peu voire pas présentes en librairie, mais pourtant présentent ces œuvres queer qui constituent la représentation la plus simple.

Le manque de reconnaissance de la littérature queer aujourd'hui soulève de nombreuses problématiques : la façon et les raisons pour lesquelles le monde culturel privilégie une littérature queer militante, la difficulté à mettre sur le devant de la scène la littérature queer de fond, ce que ce traitement révèle de la position de la culture queer dans l'actualité. La problématique centrale réside également dans le fait qu'on peut considérer la littérature queer comme essentielle à la culture queer, en cela qu'elle a une fonction de représentation.

Les librairies indépendantes : un rôle à jouer

Les initiatives de mise en avant des librairies se multiplient et vont de pair avec le renouvellement des effectifs. Cette évolution semble naturelle, elle fait suite à l'arrivée du féminisme et de l'écologie dans les rayons, pour autant elle pose des problèmes très spécifiques. Le commerce de la librairie est représentatif d'une production littéraire qui elle-même suit de très près les débats de société. Les débats soulevés à la parution de l'essai *Moi les hommes je les déteste* de Pauline Harmange démontrent que la librairie est aussi un lieu politique, par conséquent l'incorporation de la littérature queer dans son écosystème ne peut pas se concevoir sans problèmes. Il me paraît intéressant d'étudier la façon dont les librairies répondent et réagissent à cette offre nouvelle, ainsi que les réponses possibles peu ou pas exploitées.

Construction de la problématique

Définir la littérature queer : une entreprise complexe

« *Queer* »

Le dictionnaire Le Robert définit le terme queer comme un anglicisme désignant une « personne dont l'orientation ou l'identité sexuelle ne correspond pas aux modèles dominants ». Historiquement, le terme queer est une insulte : en anglais, il signifie « déviant », « étrange ». La communauté homosexuelle s'est réappropriée le terme dans les années 1980, et il figure aujourd'hui dans le sigle LGBTQIA+ (lettre Q). J'ai fait le choix, dans le cadre de mes recherches, d'utiliser le terme queer pour tout ce qui portera sur la communauté LGBT. On parle donc de culture queer, de communauté queer, de problématiques queer et, dans le cadre de ce mémoire, de littérature queer.

Pour revenir sur l'origine et l'usage du terme « queer », je cite *Qui a peur de la théorie queer ?* De Bruno Perreau. Il fournit en effet une sorte de typologie des usages du terme queer lors de son émergence en France :

Le terme anglais queer (qui signifie, à l'origine, bizarre, étrange, pédé, tordu.e) devient d'usage plus courant en français. Il apparaît plus fréquemment dans la presse nationale et est désormais plus directement associé aux cultures LGBTI. Son utilisation n'en est pas moins complexe, voire ambivalente. Le mot queer permet à certains groupes militants radicaux de se distinguer du militantisme LGBTI institutionnel, jugé trop identitaire et trop peu critique des normes consuméristes. À l'inverse, pour certain.es essayistes conservateur.rices, le terme queer tombe également à point nommé pour dénoncer les recherches sur les homosexualités. [...] Les médias de masse commencent eux aussi à utiliser le terme queer dans le courant des années 2000. Le mot queer leur permet d'euphémiser la dimension homosexuelle de certains shows (« Queer Eye for the Straight Guy » devient ainsi « Queer : Cinq experts dans le vent »). Jouant sur l'ambivalence du « placard » homosexuel, ils s'efforcent de trouver de nouveaux publics sans pour autant s'aliéner leurs soutiens traditionnels.²

² PERREAU Bruno, *Qui a peur de la théorie queer ?*, Paris, Presses de Science Po, 2018.

Loin donc d'être un choix évident, l'usage du terme est ambivalent. S'il a été très largement repris par la communauté LGBTQIA+ et établi comme terme de référence notamment par les essayistes et chercheurs américains/canadiens, il permet également pour les médias et opposants d'adoucir, voire de ne pas mentionner directement la communauté LGBTQIA+. Aujourd'hui, les termes « gay », « lesbienne », « homosexuel·le » revêtent encore trop une connotation pornographique, puisque la pensée conservatrice réduit généralement ces identités à leur aspect sexuel.

« *Littérature queer* » : la définir, la catégoriser

L'expression « littérature queer » pose d'emblée une difficulté majeure : celle de la catégorisation. La littérature queer n'est ni un genre officiel au même titre que la science-fiction ou le polar, ni une catégorie nette, puisque ses limites sont poreuses. En effet, si lorsque l'aspect queer représente le sujet principal voire unique (dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, c'est le queer qui crée le récit), la catégorisation est aisée, il est beaucoup plus difficile de réduire un roman à son aspect queer lorsqu'il n'est pas au premier plan, ou une thématique parmi d'autres (*Les aventures de China Iron* est avant tout une réécriture, une épopée sur la quête d'un autre vivre ensemble, bien que l'héroïne soit également queer). Pour autant, on ne peut pas nier l'émergence d'une véritable littérature queer, revendiquée par les auteurices et lecteurices, en témoigne par exemple l'existence des ouvrages *Une Bibliothèque Gay Idéale*, ou *100 chefs d'œuvre de la littérature gay*. On note ainsi plusieurs tentatives de dresser des bibliographies. La quatrième de couverture d'*Une Bibliothèque Gay Idéale* explicite l'intention des auteurs et offre également une définition de la littérature gay :

Plusieurs amoureux des belles lettres ont construit ce dictionnaire titré *Une bibliothèque gay idéale*. Ce titre indique déjà un objectif : permettre à chaque lectrice ou chaque lecteur de se constituer, à partir de ses goûts personnels et de sa sensibilité, non pas « la » mais bien plutôt « une » bibliothèque gay idéale, la sienne. La littérature gay englobe, ici, tout écrit évoquant, de manière non secondaire ou non anecdotique, les amours masculines, quels que soient l'âge ou l'origine socioculturelle des protagonistes, quelles qu'en soient les formes ou les manifestations. Le spectre très élargi de ce travail dessine un paysage

complet de la littérature à thématique gay de 2 000 ans avant Jésus-Christ jusqu'à notre XXI^{ème} siècle.³

À l'occasion de la préface du cahier n°10 de la RALM, consacré au couple homosexualité et littérature, Benoît Pivert interroge également ce problème de définition :

Si la libération de la parole homosexuelle a pu faciliter l'acceptation sociale des gays et lesbiennes, la littérature homosexuelle, elle, semble aujourd'hui prisonnière de multiples questions - à commencer par celle de sa définition. Qu'est-ce que la « littérature homosexuelle » ? Une littérature écrite par des homosexuel(le)s ? À propos des homosexuel(le)s ? Destinée aux homosexuel(le)s ?⁴

Pour illustrer son propos, Benoît Pivert évoque la publication de *Tricks* de Renaud Camus en 1979, qui répond à tous les critères suggérés : auteur homosexuel, sujet homosexuel, public homosexuel, et qui peut donc être considéré comme un exemple de littérature homosexuelle de la seconde moitié du XX^{ème} siècle.

En suivant les exemples ci-dessus, on peut alors construire une première définition : la littérature queer désigne tout écrit évoquant de façon non anecdotique la diversité sexuelle et de genre, ou qui rejette le prisme hétérosexuel. Il ne suffit pas qu'un personnage soit queer pour que le roman le devienne : il est nécessaire que ce personnage soit important, ou qu'une large partie de l'intrigue repose sur l'aspect queer. Toutefois, cette définition ne règle pas la question des romans à thématiques multiples, la catégorisation demeure en flottement.

Il est important également de noter que ces difficultés sont propres à la littérature blanche, et ne concernent pas les littératures de genre ou les sciences humaines et sociales. En effet, en littérature jeunesse comme en fantasy ou en science-fiction, établir une liste de romans queer est simple car l'intention de représentation est beaucoup plus marquée : en jeunesse c'est d'autant plus évident que le sujet du coming-out chez les adolescents est une préoccupation majeure. Peu de romans jeunesse multiplient les thématiques comme peut le faire la littérature blanche, la diversité sexuelle et de genre est bien souvent adressée en tant que sujet principal (*Moi, Simon, 16 ans, Homo sapiens, Tant qu'il le faudra, Qui est vraiment Remy Cameron ?*), et en fantasy comme en science-fiction, la représentation est revendiquée, clairement visible et bien souvent un argument de vente, car elle a longtemps été absente. Enfin, les sciences

³ GOGUEL D'ALLONDANS Thierry (dir.), CHOFFAT Michäel, *Une bibliothèque gay idéale : Dictionnaire critique et quasi exhaustif de la littérature gay disponible en langue française*, Paris, L'Harmattan, 2020.

⁴ PIVERT Benoît (dir.), *Homosexualité(s) et Littérature*, Cahiers de la RALM, vol. 10, 2009.

humaines et sociales présentent aujourd'hui une offre prolifique en essais queer, si bien que le genre et la sexualité sont aujourd'hui des catégories au même titre que la sociologie, l'histoire, le développement personnel et le féminisme. Par conséquent, quantifier la production ne pose réellement un problème que lorsque l'on se concentre sur la littérature blanche.

La librairie indépendante, un commerce particulier

J'ai choisi de faire de la librairie l'un des deux objets principaux de mon sujet, d'abord en raison de ma spécialisation, mais également car les dynamiques de cet espace du livre me semblaient très intéressantes à étudier sous le prisme de la littérature queer. En effet, la librairie en tant que système répondant à des contraintes et des logiques marchandes, mais qui est dotée également en France d'un très fort enjeu culturel, on peut s'attendre à ce qu'elle aborde le sujet de la diversité en littérature de façon différente d'une maison d'édition ou d'une bibliothèque.

La librairie est un commerce particulier en raison du produit qu'elle vend : l'idée que le livre n'est pas un bien comme un autre a traversé l'histoire littéraire et est toujours bien établie aujourd'hui, pérennisée par la loi Lang. Cette loi du prix unique existe afin de garantir la survie des librairies indépendantes, qui étaient menacées par les grandes surfaces. En effet, avant l'établissement du prix unique, l'éditeur informait d'un prix conseillé, mais les lieux de ventes étaient libres de fixer le prix voulu. Or, avec l'émergence des grandes surfaces, le prix libre a énormément désavantagé les libraires : les grandes surfaces spécialisées comme la Fnac avaient le moyen de proposer des prix très bas, et de bénéficier de rabais importants auprès des éditeurs en raison des grandes quantités de livres qu'elles achetaient, alors que la marge nette très basse des librairies indépendantes les empêchait de concurrencer. L'établissement de la loi Lang permet alors de mettre l'accent sur le service, puisque la concurrence ne se fait plus sur le prix : la librairie doit alors mettre en avant son rôle prescripteur⁵.

Le commerce de la librairie a connu de nombreuses mutations, de façon forcée. Bien que ce soit un commerce profondément ancré dans la tradition, il a subi une modernisation nécessaire : création des pochothèques pour accompagner l'essor du livre du poche et de la démocratisation du livre, informatisation pour faciliter le fonctionnement... La librairie doit sans cesse s'adapter et se renouveler face aux concurrences : aujourd'hui, elle doit faire face

⁵ SOREL Patricia, *Petite histoire de la librairie française*, Paris, La Fabrique, 2021, chapitre 5.

non seulement aux grandes surfaces spécialisées comme Fnac ou Cultura, mais également au commerce en ligne⁶.

Dès lors, la prescription devient le facteur de différenciation principal entre la librairie indépendante et les grandes surfaces :

Ainsi, les fonctions de compétence, de conseil, d'éducation au choix, autrement dit de médiation se trouvent-elles placées au cœur de la réflexion sur l'indépendance en librairie, ainsi que l'a souligné au demeurant Bertrand Legendre (Legendre, 2005). De ce point de vue, le libraire indépendant se pose comme un acteur incontournable de la défense et de la promotion d'une diversité véritable, et non d'une simple variété apparente, dans l'offre éditoriale, a contrario de ce que pratiquent par exemple, aux États-Unis, des chaînes comme Barnes & Noble qui se font rémunérer par les éditeurs pour mettre en avant les livres les plus porteurs.⁷

La figure du libraire prescripteur est toujours d'actualité aujourd'hui : de nombreux libraires ont su se constituer un réseau de clients fidèles, qui se fient à ses avis. Le libraire prescripteur développe de nombreuses qualités qui font de lui une figure incontournable : il sait cerner les goûts de son client, s'adapter à toutes les demandes, suivre les actualités littéraires, observer les tendances. À Paris, du fait de leur ancienneté, de nombreuses librairies bénéficient de cette réputation. C'est le cas pour l'Attrape-cœur notamment, une librairie établie dans le 18^{ème} arrondissement depuis vingt ans, et dont les fondatrices disposent d'une clientèle loyale et régulière. Ce phénomène se retrouve essentiellement dans les petites librairies de quartier, puisqu'il a deux contraintes essentielles : la·e client·e doit vivre proche de la librairie afin de l'insérer dans ses trajets quotidiens, et la librairie doit présenter une équipe réduite ou stable, afin qu'une relation se développe entre la·e client·e et la·e libraire. Il est beaucoup plus difficile pour des grandes surfaces spécialisées comme Fnac ou Cultura de développer une clientèle fidèle pour des raisons évidentes de taille, de nombre de structures et de politiques de vente (les grandes surfaces spécialisées ne cherchent pas à construire un assortiment recherché, et elles commandent en très grandes quantités via les centrales d'achat).

⁶ CHABAULT Vincent, *Vers la fin des librairies ?*, Paris, La Documentation Française, coll. « Doc en poche Place au débat », 2014.

⁷ PINHAS Luc, « La librairie indépendante française entre passé et devenir » dans *Les Enjeux de l'information et de la communication*, vol. 2009, 2009, p.109-118. Disponible en ligne sur *Cairn.info*, URL : <https://www.cairn.info/revue-les-enjeux-de-l-information-et-de-la-communication-2009-1-page-109.htm>.

Un état des lieux du marché

Le marché du livre : spécificités et contraintes

Comme je l'ai rappelé en abordant la question de la librairie, le livre n'est pas un bien comme les autres. En effet, le marché du livre obéit à de nombreuses contraintes et spécificités, or si l'on veut penser la vente de la littérature queer, il faut avant tout penser sa production.

Le marché du livre se définit comme une chaîne faite de très nombreux acteurs⁸ : de l'éditeur qui définit la position d'un livre sur le marché, à la personne qui achète le livre, la production est prise en charge par la distribution, l'imprimerie, la diffusion, et enfin, le livre est vendu par le détaillant (librairies indépendantes, grossistes, grandes surfaces notamment).

Autre spécificité du marché du livre : l'édition, le plus souvent, ne réponds pas à une logique d'offre proportionnelle à la demande. Elle ne vise pas tant à satisfaire les besoins du public qu'à en créer d'autres, personne n'attend un livre en particulier. L'enjeu pour les éditeurs est de créer le besoin, de créer l'attente. Toutefois, on remarque une tendance progressive à l'anticipation de la demande, avec des phénomènes de mode de plus en plus fréquents : ce fut le cas pour l'arrivée massive de livres de cuisine vegan par exemple, ou de livres de développement personnel. Le marché du livre est en cela très réactif. L'émergence de la littérature queer semble entrer dans cette dynamique : les éditeurs ont su réagir rapidement à l'intérêt croissant pour les questions de genre et de sexualité, et aux progrès concernant les droits des personnes queer. Il semble peu probable en effet que cette offre n'ait émergé qu'à l'initiative des éditeurs, sans qu'il y ait eu derrière un public de plus en plus en demande de représentation et de diversité, d'autant plus que le marché du livre aujourd'hui est extrêmement concurrentiel. On fait face à une surabondance de livres alors même que la demande stagne, en majeure partie parce que les éditeurs cherchent à occuper un maximum d'espace en librairie. Or, les librairies indépendantes sont des espaces restreints, qui doivent faire des choix, et ne peuvent pas tout mettre en avant. Mais s'il y a trop de livres en production, pourquoi les éditeurs consacrent-ils du temps et de l'argent à la littérature queer, historiquement une littérature de subversion ?

On en vient alors à penser la littérature queer en termes de demandes. Qui lit cette littérature ? De façon général, qui lit en France ? L'étude sur les pratiques culturelles des

⁸ CHABAULT Vincent, *Vers la fin des librairies ?*, *op. cit.*

Français d'Olivier Donnat révèle que la vente de livre est en baisse⁹ depuis 2010 (de 2 à 3%). Le marché du livre était évalué en 2012 à 4,13 milliards d'euros, soit une diminution de 1,7% par rapport à 2011, ce qui s'explique par la baisse de la part accordée au livre dans la consommation des ménages (10,8% des dépenses accordées au livre en 1990, contre seulement 8% en 2011). Par ailleurs, il serait intéressant de revenir sur qui achète les livres, dans le cadre du sujet : en effet, la distribution de la population des acheteurs répond à des logiques sociales reposant sur l'âge, le sexe, la commune d'habitation et le niveau d'études. En se basant sur l'enquête sociologique des acheteurs de livre effectuée en 2008 par Olivier Donnat¹⁰, on constate que parmi les 43% de Français de plus de 15 ans n'ayant pas acheté de livre en 2008, les hommes sont majoritaires, tout comme les personnes de plus de 65 ans et celles de 55-64 ans, qui sont les catégories d'âge où les non-acheteurs sont les plus nombreux. Ce sont également les non-diplômés qui achètent le moins de livre, et ceux qui vivent dans des communes de moins de 20 000 habitants et communes rurales (50% des habitants en communes rurales). Pour les gros lecteurs, ils sont en majorité des femmes et ont entre 25 et 44 ans, les diplômés sont surreprésentés.

L'évolution de l'offre

On constate depuis quelques années une évolution exponentielle des ouvrages liés à la culture queer. Cela se remarque surtout en sciences humaines et sociales, avec un rayon « genres et sexualité » devenu presque aussi commun que le rayon « féminisme » en librairies, et en littérature jeunesse, où le caractère queer est très mis en avant.

En littérature blanche, si la tendance était dans le passé à une certaine discrétion (on nommait la question queer du bout des lèvres, ou on risquait de faire un livre polémique), aujourd'hui le mot d'ordre des éditeurs est « assumer¹¹ », et en France la littérature queer est jalonnée de succès littéraires : en 2020, Grasset publiait *Le Génie Lesbien* d'Alice Coffin, et en écoulait 14 000 exemplaires en quelques semaines. Certes, ce succès s'est également accompagné de nombreuses polémiques autour de la supposée misandrie de l'autrice, et de ses prises de positions radicales (parce que finalement, même aujourd'hui le queer revendiqué et radical choque), mais il est avant tout un succès commercial et témoigne du développement de

⁹ *Ibid.*

¹⁰ DONNAT Olivier, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, Paris, La Découverte, 2009.

¹¹ PERILHOU Guillaume, (2021), « La littérature queer est-elle devenue mainstream ? », *Têtu* [en ligne], le 21 janvier 2021, URL : <https://tetu.com/2021/01/21/la-litterature-queer-est-elle-devenue-mainstream/>.

la théorie queer en France. Autre grand succès de 2020 : *La petite dernière* de Fatima Daas, qui aborde la question d'être musulmane et lesbienne. Le roman a fait la couverture des Inrocks, a été élu meilleur premier roman par le même magazine et a fait le tour de la critique médiatique. Plus important encore a été le succès de *Call me by your name* d'André Aciman, publié une première fois en France en 2008 par les éditions de l'Olivier sous le titre *Plus tard ou jamais*, et que Grasset n'a pas manqué de racheter après le succès au cinéma du film éponyme, en 2018 : « plus de 30 000 exemplaires vendus de cette deuxième mouture, sans compter le format poche, soit dix fois plus que la moyenne d'un titre de littérature étrangère de la maison. Une réussite due au retentissement du film, bien sûr, mais aussi parce que l'histoire toucha un public effectivement très large¹². » *Call me by your name* est depuis devenu un modèle dans la littérature queer (là non plus, il n'échappe pas aux polémiques dues à la différence d'âge entre les deux protagonistes), d'autant plus qu'il a mis en lumière la question du public : composé essentiellement de jeunes, diversifié mais à dominante féminine, ce qui rejoint la situation de bons nombres de romans queer. Toutefois, l'article de *Têtu* apporte une certaine nuance sur cet état de l'offre : l'étiquette queer n'est toujours pas un réel argument marketing aujourd'hui, mais grâce à la plus grande porosité du lectorat, cette étiquette n'est plus un obstacle à la publication.

En ce qui concerne la littérature jeunesse, il est beaucoup plus aisé d'établir un état des lieux de la production, bien qu'aucuns chiffres officiels ne soient disponibles : en effet, les romans jeunesse ont tendance à nommer explicitement leurs sujets et thématiques, en raison du public qu'ils visent. Dans le même temps, avec un intérêt toujours plus croissant pour la culture queer chez les adolescents et jeunes adultes, la thématique queer est devenue presque une catégorie en elle-même : en témoigne le dernier gros succès. *Heartstopper* d'Alice Oseman, roman graphique originellement publié sur Internet, et qui met en scène l'histoire d'amour entre deux adolescents au Royaume-Unis. Grand succès dans la littérature Young Adult anglophone, *Heartstopper* est publié en France par Hachette Romans depuis 2019, mais disposait toutefois d'une présence moindre en librairie en raison des sujets abordés : l'homosexualité féminine et masculine et la transidentité chez les lycéens. Pour autant, le roman graphique est une référence connue et appréciée dans les communautés de lecteurs queer ou basées sur les réseaux sociaux (c'est notamment une référence que l'on ne peut pas manquer chez la communauté littéraire d'Instagram). En 2022, *Heartstopper* a été adapté en série par Netflix, et connaît depuis un rebond de popularité en France et dans les librairies. Et ce roman graphique n'est pas le seul :

¹² *Ibid.*

on constate ces dernières années un nombre grandissant de publications queer traduites de l'anglais. Bien plus qu'en littérature blanche, la diversité est devenue un enjeu majeur en littérature jeunesse, et chez les jeunes adolescents et adultes notamment.

Enfin, concernant les sciences humaines, on constate une émergence parallèle à celle de la théorie queer : en parallèle de republications d'essais fondamentaux pour la théorie queer aux Etats-Unis (Judith Butler, Wendy Delorme, Eve Kosofsky Sedgwick entre autres), les essais contemporains sont de plus en plus nombreux et s'adressent tout autant au grand public qu'aux lecteurs passionnés par le sujet.

On retient donc que l'offre queer est croissante dans tous les domaines littéraires, et qu'on est aujourd'hui loin de l'époque où dénicher un livre queer était non seulement difficile, mais également un acte intime, presque honteux dans le regard d'autrui. A partir des années 2010, il y a eu une vraie tentative de créer une offre queer, notamment à destination des jeunes adultes, avec la création de petites maisons d'éditions spécialisées telles que les éditions Bookmark, créés en 2013 et pionnières dans la littérature Young Adult queer, puisqu'elle se spécialisait au début dans l'homoromance¹³. Toutefois, ces maisons d'édition aujourd'hui évoluent majoritairement par les ventes en ligne et peinent à s'imposer en librairie en raison de leur taille et de leur spécialisation, hormis à la librairie Les Mots à la bouche, spécialisée dans la littérature queer, par exemple.

¹³ Voir Glossaire.

Construction de la problématique : paradoxes et axe d'étude

Construire un état des lieux des recherches sur la littérature queer a révélé de nombreuses problématiques inhérentes au sujet. D'abord, le manque de codification de cette lecture la rend presque impossible à quantifier : il n'existe pas de catégorie « littérature queer » sur les plateformes de vente de livre ou dans le catalogue des éditeurs non spécialisés, le rayon queer fait débat en librairie (il dépend du bon vouloir du libraire), et ne bénéficie d'aucune enquête officielle, que ce soit du CNL ou d'autres producteurs de chiffres et de statistiques. Plus simplement, la littérature queer existe, mais ne bénéficie pas d'une existence officielle comme peut l'avoir la littérature policière, fantasy, ou de science-fiction.

De fait, de ce manque de codification découle également un manque d'études menées sur le sujet. En France, très peu d'essais concernant la littérature queer sur les vingt dernières années ont été publiés. Toutefois, l'offre littéraire sur la culture queer ou la sociologie de l'homosexualité est suffisamment riche aujourd'hui pour permettre de faire des déductions et des hypothèses cohérentes. À cela on peut ajouter la possibilité que des études existent en langue anglaise et permettent des parallèles entre deux cultures relativement proches.

Enfin, le problème le plus évident qui s'oppose au développement d'une littérature queer, est l'homophobie systémique¹⁴, qui vient naturellement s'opposer à l'émergence d'une culture queer en France. On l'a vu avec La Manif pour tous, et on le voit encore aujourd'hui avec les nombreux débats qui naissent après chaque avancée militante, ou la naissance très récente de l'idée d'une « propagande LGBT ».

Le premier paradoxe, qui fut le point de départ de ma réflexion sur cet objet, est le suivant : lorsque l'on se concentre sur la librairie, ces dernières années naissent des tentatives de valorisation de la littérature queer par des rayons dédiés. En en parlant autour de moi, j'ai réalisé que ces rayons étaient en fait à double tranchant : s'ils étaient salués et appréciés par les lecteurs sensibles et/ou concernés par le sujet, ils étaient tout de suite beaucoup plus questionnés par un public moins réceptif, jusqu'à même être qualifié de stigmatisation. Mise en avant ou stigmatisation ? Cette ambivalence a l'avantage de soulever une hypothèse qui fait débat : la littérature queer ne pose problème que lorsqu'elle est mise en avant auprès du grand public, et cela peut être mis en parallèle avec la culture queer de manière générale.

¹⁴ Voir Glossaire.

Le paradoxe le plus intéressant me paraît être celui-ci : alors-même que tout un public non réceptif se plaint d'un "prosélytisme" queer à travers la littérature, et alors-même que la littérature queer bénéficie d'un élan inédit dans le monde littéraire français aujourd'hui, elle semble toujours trop illégitime.

Dans ce mémoire, je m'attacherai donc à interroger le rôle du libraire dans la valorisation et légitimation de la littérature queer. Face à une offre inédite aujourd'hui, et la nécessité d'une littérature plus représentative, comment vendre de la littérature queer en librairie généraliste ?

Hypothèses

Dans cette partie, je m'attacherai à présenter mes différentes hypothèses concernant mon sujet, et à apporter des réponses que je présuppose avant enquête.

La librairie est l'instance ultime de légitimité

J'ai abordé dans la partie précédente la question de la légitimité en littérature. Cette légitimation se fait par plusieurs acteurs : l'éditeur d'abord, qui choisit de publier un texte qu'il juge de qualité, ou vendeur : on estime en général qu'un texte est publié parce qu'il est intéressant et de qualité. En effet, les maisons d'éditions majeures en France sont réputées pour leurs critères de sélection : n'importe qui n'est pas édité. Bien entendu, cela ne se vérifie que dans le cercle d'édition classique, et ne concerne pas les petites maisons d'éditions, où il est plus facile d'être édité, mais où la reconnaissance est moindre voire nulle. Cela se vérifie également face au phénomène de l'autoédition, généralement décrié par le milieu littéraire classique pour son manque de livres de qualité (un roman qui n'est pas passé entre les mains d'un éditeur n'a pas cette garantie). La deuxième instance de légitimation est la critique littéraire et médiatique. Lorsqu'un roman est encensé par des critiques littéraires, ou par des émissions, il gagne en légitimité auprès du public. En librairie, les émissions comme La Grande Librairie ou Le Masque et la Plume sont réellement prescriptrices, et amènent régulièrement une clientèle en recherche d'un titre spécifique. En lien avec la critique, les prix littéraires sont non seulement une instance de légitimation, mais également de consécration. Véritables enjeux de vente, ils assurent aux romans récompensés une renommées et sont gages de qualité auprès du public.

Toutefois, on peut considérer que la dernière instance de légitimation, et peut-être même la plus importante, est la librairie. En effet, le libraire est le dernier obstacle entre le livre et le lecteur : c'est lui qui peut recommander un titre inconnu, ou confirmer la qualité d'une œuvre déjà encensée. Il est l'interlocuteur direct du client, celui à qui il peut demander conseil directement. En France, le libraire dispose d'une image très positive et le lectorat lui fait confiance, comme en témoigne la figure du libraire prescripteur qui s'est développé ces dernières décennies. C'est vrai notamment pour un public assez âgé, qui ne consomme pas de médias, ou qui fréquente une même librairie depuis longtemps : c'est en sa relation avec le libraire qu'il place sa confiance, en le fait que le libraire connaisse ses goûts et puisse le

conseiller de façon personnalisée. De plus, face à une surproduction de titres et un manque de place en librairie, l'assortiment est construit avec beaucoup de soins : on sélectionne des livres que l'on juge bons, suffisamment pour être vendus et appréciés du plus grand nombre. Le libraire doit jongler entre ce qu'il veut mettre en avant personnellement, et ce qui pourra toucher sa clientèle. C'est pour cette raison que les petites maisons d'édition spécialisées en littérature queer n'existent pas en librairie : méconnaissance et méfiance du libraire, doute sur la capacité des romans à trouver leur public, voire crainte de froisser, manque de place... le problème est le même pour tous les petits éditeurs, mais il est d'autant plus compliqué pour la littérature queer.

En conséquence, lorsqu'une certaine offre de littérature queer se retrouve en librairie, la légitimation est flagrante : non seulement le roman a été lu, apprécié, ou du moins a convaincu par ses promesses de contenu, mais il a été jugé apte à être vendu, apte à toucher un public. Cela signifie que le libraire tient à valoriser ce roman, son sujet, à le mettre en lumière. Pour toute une génération de lecteurs, trouver de la littérature queer en librairie relevait de l'impensable : c'était une littérature honteuse, secrète, tout au plus présente en librairies spécialisées dans l'érotisme, et réservée à la vente en ligne. Pour un jeune public, peut familier des librairies indépendantes, c'est toujours le cas : il part du présupposé qu'il ne trouvera pas ce type de lectures en librairie, ou que, s'il l'y trouve, il pourrait y être jugé.

Présenter de la littérature queer en librairie, c'est la présenter au monde : la rendre accessible de façon directe, au plus grand nombre, voire la valoriser par des mises en avant, des tables thématiques, de la vente conseil. C'est pour cette raison que j'ai fait de la librairie l'espace de mon sujet, de mon questionnement.

Le libraire est responsable de la valorisation ou l'invisibilisation de la littérature queer dans son commerce

Si on considère que la librairie est l'instance de légitimation la plus importante en cela qu'elle fait le lien direct de la littérature avec le public, on peut assez aisément déterminer que le libraire a une responsabilité majeure dans la promotion de la littérature, et donc de la littérature queer. En effet, le métier de libraire implique certes de savoir capter ce qui se vend, mais l'essence du métier réside surtout dans le fait de promouvoir des littératures, des romans et auteurices qui lui tiennent à cœur. Les actions directes du libraire influencent les ventes : le choix de la vitrine, les tables thématiques, les coups de cœur, la disposition des ouvrages dans

l'espace, toutes ces actions ont pour objectif de vendre des livres spécifiques en fonction des goûts du libraire ou de la tendance du moment. De là vient la nécessité de maîtriser ses rayons : un libraire qui ne lit aucun polar aura beaucoup plus de mal à faire tourner ce rayon qu'un libraire qui en lit et en recommande. C'est d'autant plus vrai dans les petites librairies indépendantes, où la clientèle porte une grande attention aux conseils du libraire.

De fait, si on part de ce postulat, le libraire influence directement sur la vente de la littérature queer. Il peut en effet s'intéresser au sujet mais ne pas souhaiter de faire une mise en avant spécifique, ou au contraire en faire une revendication personnelle, de même qu'il peut ne pas s'intéresser du tout au sujet, et vendre des romans queer comme il vendrait le reste de la littérature générale. À de multiples occasions, les libraires ont utilisé leur métier afin de relayer, respecter leurs convictions. Par exemple, la librairie Au temps des livres, à la sortie de *La France n'a pas dit son dernier mot* d'Eric Zemmour en 2021, a fait le choix de reverser le profit des ventes à une association d'aide aux migrants¹⁵. La librairie a fait le choix de tenir ses convictions en prenant un risque financier et en revendiquant une prise de position claire.

C'est également par volonté de revendication que sont nées les librairies militantes féministes et queer, telles que Les mots à la bouche et Violette an co à Paris, Au bonheur des dames à Toulouse ou Fiers de Lettres à Montpellier. Les questions queer sont plus généralement valorisées sur le même plan que le féminisme : de nombreuses librairies féministes se spécialisent également sur les questions de genre et de sexualités dans un second temps. Ces librairies proposent une nouvelle vision du libraire et du métier, plus militante, et sont de véritables lieux de rassemblements culturels pour les communautés qu'elles défendent. Il s'agit toutefois d'exemples radicaux, puisque ces librairies n'obéissent pas aux mêmes logiques que les librairies généralistes, mais elles ont l'intérêt de montrer jusqu'où une librairie peut aller pour promouvoir la littérature queer.

Le rayon queer est la mise en avant la plus efficace

Ma troisième hypothèse découle directement de l'origine de mon sujet : l'observation ponctuelle de rayons estampillés « LGBT » dans des librairies généralistes. Malgré leur rareté,

¹⁵ FAIDHERBE Thomas, « Dans le Loiret, la librairie "Au temps des livres" située à Sully-sur-Loire a décidé reverser les profits des ventes de *La France n'a pas dit son dernier mot* d'Éric Zemmour, à une association qui aide des jeunes réfugiés. », *Livre Hebdo* [en ligne], le 10 octobre 2021, consulté le 26 mai 2022, URL : <https://www.livreshebdo.fr/article/au-temps-des-livres-reverse-les-recettes-du-livre-deric-zemmour-une-association-daide-aux>.

l'efficacité est là : les romans sont nommés directement, réunis au même endroit, afin que le lecteur n'ait pas à les rechercher, qu'il soit aiguillé par la thématique et puisse faire son choix de façon simplifiée.

La création d'un rayon queer est la suite logique de mon hypothèse précédente : il s'agit de la mise en avant la plus engagée qu'un libraire puisse faire puisqu'elle pérennise l'offre queer dans la librairie. Ces dernières années, les librairies ont pris l'habitude de créer des mises en avant ponctuelles et limitées dans le temps : tables thématiques et vitrines, notamment à l'occasion de la Marche des Fiertés ou du Mois des Fiertés, journée contre l'homophobie, journées de promotion de la culture queer... toutefois ces mises en avant peuvent être perçues comme de simples occasions marketing, et ne témoignent pas nécessairement d'un attachement de la librairie à la valorisation de la culture queer et à la diversité. Or, un rayon queer installe cette littérature dans un espace défini, au même niveau que les autres catégories (polar, littérature asiatique, littérature anglophone, etc.)

Comment construire ce rayon ? L'objectif serait de faire cohabiter des romans classiques (*Maurice* d'Edward Morgan Forster, les œuvres de Violette Leduc, *La chambre de Giovanni* de James Baldwin, *Orlando* de Virginia Woolf, entre autres exemples), avec de la littérature contemporaine (*Call me by your name* d'André Aciman, *La petite dernière* de Fatima Daas, *Ça raconte Sarah* de Pauline Delabroy-Allard, etc.). Si la librairie ne dispose pas d'un rayon d'essais consacrés aux études de genre et de sexualité, il peut aussi être intéressant d'inclure ces ouvrages dans le rayon queer.

La littérature queer est fondamentale par son action de représentation

Comme je l'ai abordé dans mon introduction, la littérature joue un rôle fondamental de représentation pour la culture queer. Cette importance découle directement de l'omniprésence de l'hétéronormativité¹⁶ dans chaque strate de la société occidentale. Didier Eribon écrit quelques mots sur le rapport de l'individu homosexuel à la lecture dans son ouvrage *Réflexions sur la question gay*¹⁷, lorsqu'il se penche sur la tendance qui touche la communauté queer à exercer des métiers artistiques. Il explique cette tendance par le fait que la marginalisation de l'identité homosexuelle a conduit l'enfant gay à se refermer sur lui-même, à construire sa psychologie et son rapport aux autres autour de son silence. Son monde intérieur, par

¹⁶ Voir Glossaire.

¹⁷ ERIBON Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2012.

conséquent riche, le prédispose à la lecture et au monde de l'art et de la culture. Didier Eribon justifie également ce goût pour le livre à la tendance des jeunes, en particulier les jeunes hommes gays, à s'identifier au personnage féminin : c'était par-là le seul moyen de vivre par procuration une relation avec un homme. Ce processus d'identification fondamental à tout individu est rendu d'autant plus difficile pour un individu queer que la majorité des représentations le concernant dans l'histoire littéraire française sont négatives : elles alternent entre apologie ou dénonciation de la pédérastie, interprétation de l'identité queer comme identité « déviante », maladie mentale ou excentricité caricaturale.

Ces dix dernières années, les représentations ont connus beaucoup d'évolution, et on trouve aujourd'hui de nombreuses œuvres écrites par, ou pour des personnes queer. Le secteur des sciences humaines et sociales, et celui de la jeunesse foisonnent en particulier, grâce à un engouement des nouvelles générations pour la culture queer. Les éditeurs sont réactifs vis-à-vis des évolutions de société, et savent identifier la demande grandissante. En conséquence, on perçoit la littérature queer de façon complètement inédite en France, avec une décomplexion déjà entamée il y a quelques années par le phénomène du *yaoi*¹⁸, aujourd'hui bien installé en tant que genre dans les rayons mangas des librairies.

¹⁸ TUAL Morgane, « Le yaoi, des manga homo-érotiques qui passionnent les jeunes femmes », *Le Monde* [en ligne], le 19 novembre 2016, consulté le 26 mai 2022, URL : https://www.lemonde.fr/pixels/article/2016/11/19/le-yaoi-des-mangas-homo-erotiques-qui-passionnent-les-jeunes-femmes_5034324_4408996.html.

Méthodologie

Afin de vérifier les hypothèses que j'ai établi précédemment, j'ai établi une stratégie de recherche dont le point central sera l'entretien directif, accompagné de deux études de cas et d'une grille d'observation d'un échantillon de librairies généralistes.

Le terrain d'entretiens qualitatifs

J'ai pris la décision de sélectionner un terrain limité mais varié : mon objectif n'est pas tant de déceler une tendance, que d'obtenir des réponses diverses en fonction de chaque librairie, pour soulever des spécificités et/ou points communs. Mon terrain se compose des librairies suivantes :

Une librairie généraliste située dans un quartier sensibilisé aux les questions LGBTQIA+

L'Impromptu est une librairie généraliste située dans le 11^{ème} arrondissement, dont le propriétaire est un ancien client de la librairie Les mots à la bouche (spécialisée LGBTQIA+) et donc qui est sensible à la thématique. C'est une librairie récente (2018) avec peu d'employés et une clientèle de micro-quartier. Elle a fermé ses portes à l'été 2022. J'ai choisi de la sélectionner dans mon terrain parce qu'il me semblait probable que cette librairie présente un fonds en littérature queer plus travaillé, étant une librairie située dans un quartier avec une grande population queer, et dont le gérant est hautement sensibilisé aux questions LGBTQIA+.

Une librairie généraliste située dans un quartier réputé réfractaire aux questions LGBTQIA+

La librairie Lamartine est une librairie généraliste du 16^{ème} arrondissement, très importante en taille et qui vend également des articles de maroquinerie et de papeterie de luxe. C'est une librairie renommée, qui touche un public très large mais qui s'inscrit également dans un quartier où la clientèle peut montrer une certaine hostilité aux thématiques progressistes et queer. J'ai choisi cette librairie afin de vérifier la situation concrète de la librairie vis-à-vis de la littérature queer et sa réception, et d'étudier l'impact que peut avoir une clientèle spécifique sur l'assortiment.

Une librairie spécialisée en littérature queer

La librairie Les mots à la bouche est une librairie spécialisée dans la littérature queer, située dans le 11^{ème} arrondissement. Elle existe depuis les années 1980 et fait figure de lieu culturel d'importance pour toute la communauté queer. Récemment, elle a déménagé du Marais vers le 11^{ème} arrondissement et s'est réorganisée en coopérative. J'ai choisi de l'intégrer dans mon terrain car il me semble pertinent d'avoir un point de comparaison avec une librairie hautement tournée vers les enjeux de la littérature queer et qui réalise un travail d'assortiment militant.

Le point de vue des lecteurs : l'enquête quantitative

En parallèle de mes entretiens, j'ai mis en place un questionnaire en ligne que j'ai diffusé mi-novembre 2022. En raison du moyen de diffusion choisi, Instagram, le terrain pour cette enquête qualitative est probablement restreint en termes de profils. Il se compose donc de personnes actives sur les réseaux sociaux, la communauté de lecteurs d'Instagram, et concernées par les questions queer. Cette restriction des profils n'est pas dérangeante cependant puisque je voulais étudier les comportements de lecture et d'achats de lecteurs de littérature queer en particulier, et non pas par exemple de la façon dont la littérature queer est perçue par les lecteurs comme groupe global. Pour cette raison j'ai également sollicité la librairie Les mots à la bouche afin qu'elle diffuse à sa clientèle le questionnaire sous format papier.

Le corpus de littérature queer

Tout au long de ce mémoire je vais m'appuyer, en plus d'ouvrages de théorie, sur un certain nombre de romans queer qui me permettront d'illustrer ma réflexion. Ces romans seront principalement issus de la littérature générale mais j'inclurai également quelques romans jeunesse et autres littératures de genre. Mon processus de sélection pour ce corpus se concentre sur des romans qui ont fait l'actualité comme sources de débats ou comme succès littéraires, mais également sur des romans au sujet ou au traitement pertinent pour une étude de cas. Tous les romans cités sont à retrouver dans la bibliographie en fin de mémoire.

Annonce du plan

J'organiserai ma réflexion autour de trois parties. D'abord, je vais dresser un tour d'horizon des enjeux historiques et culturels qui composent la littérature queer en analysant la façon dont ces enjeux ont évolué dans l'Histoire littéraire. L'objectif de cette première partie est de comprendre le rôle et l'importance qu'a pu jouer la littérature queer par le passé, et ce que deviennent ce rôle et cette importance aujourd'hui. Ma deuxième partie s'orientera ensuite sur la production plus spécifiquement, et analysera la façon dont cette production évolue avec les mœurs mais présente un certain nombre de paradoxes. Enfin, j'interrogerai les dimensions politiques de la librairie généraliste et des libraires, afin de comprendre ce qu'elles impliquent pour la diffusion de la littérature queer en librairie.

La littérature queer : enjeux d'hier et d'aujourd'hui

Un enjeu historique de représentation

Comprendre l'Histoire pour penser la littérature queer de maintenant

Dans cette première partie, je souhaite d'abord revenir sur la trajectoire qu'ont connus les littératures queer en France. J'emploie le pluriel, car il est tout simplement impossible de rendre compte d'un parcours commun à la littérature gay, lesbienne, bisexuelle, transgenre, etc. En effet, raconter la littérature queer, c'est raconter une histoire complexe, mais qu'il faut impérativement comprendre afin d'envisager une critique de cette littérature aujourd'hui. Et cette histoire, c'est avant tout celle de l'homosexualité¹⁹.

« L'homosexualité masculine et féminine, a toujours existé. En tout lieu, en tout temps, on l'a vécue, on l'a pratiquée²⁰. » Voilà comment Dominique Fernandez introduit *L'amour qui ose dire son nom*. Dans cet ouvrage, il s'attache à rapporter toutes les façons par lesquelles l'homosexualité a pu s'exprimer dans l'art, quels que soit le pays et la période. Et pour ce faire, il pose d'emblée un principe fondamental : l'homosexualité a toujours existé. S'il faut insister là-dessus, c'est parce qu'aujourd'hui de nombreux discours tendent à parler de l'homosexualité, plus largement de l'identité queer, comme quelque chose d'assez récent, une évolution malheureuse dont la faute revient à la modernité. Comment expliquer cette amnésie générale autour de l'histoire de l'homosexualité ? Il faut d'abord comprendre que l'Histoire est racontée par des hommes : elle passe, nécessairement par des filtres qui ont varié selon les périodes, et cette filtration a touché bon nombre de sujets. Ce travail de censure a pu se doubler, à plusieurs reprises, d'une censure sociétale plus effective qui a contribué à invisibiliser les écrits homosexuels à des intensités différentes d'un siècle à l'autre. Ce phénomène est dans ses fondements le même que celui qui a effacé méthodiquement l'histoire féministe, et que travaillent à révéler les chercheuses et chercheurs féministes de notre époque.

Je vais donc m'attacher à produire un résumé bref en m'appuyant sur les travaux de Colin Spencer dans *Histoire de l'homosexualité, de l'Antiquité à nos jours*²¹. Il étudie l'idée que se

¹⁹ Je me concentre volontairement sur l'homosexualité masculine dans cette partie car c'est celle qui a été le plus traitée par les historiens et qui est concernée par l'immense majorité des lois à travers les époques. Il est beaucoup plus complexe de faire état d'une histoire des transidentités puisqu'elles sont pendant longtemps intégrées dans les préoccupations autour de l'homosexualité (sur les questions du travestissement, notamment). À l'inverse, traiter de l'homosexualité féminine nécessiterait une partie en elle-même en tant que phénomène et j'adresserai cette problématique plus tard.

²⁰ FERNANDEZ Dominique, *L'amour qui ose dire son nom*, Paris, Stock, 2005, page 11.

²¹ SPENCER Colin, *Histoire de l'homosexualité, de l'Antiquité à nos jours*, Le Pré aux Clercs, 1998.

sont faites les sociétés successives de l'homosexualité, en proposant un parcours qui commence dès la préhistoire. Là, il exprime déjà ce filtre que j'ai évoqué plus haut :

Les anthropologues, comme les zoologues, se sont montrés assez réticents à divulguer des informations sur la sexualité des tribus qu'ils ont étudiées. Les rapports d'anthropologie ont ainsi tendu à traiter l'amour homosexuel comme un phénomène, en n'y faisant allusion que dans des renvois de page discrets²².

Il explique qu'au contraire, ces premières civilisations avaient des pratiques sexuelles variées en fonction des tribus, et que dans bon nombre d'entre elles on retrouvait deux pratiques homosexuelles qui s'excluaient mutuellement : la pédérastie ritualisée, et le travestissement. Toutefois, il faut préciser que ces pratiques sont alors bien loin de ce que l'on peut appeler l'amour homosexuel, puisqu'elles dépendaient entièrement de la façon dont les femmes étaient considérées dans les différentes sociétés : « Cette étude révèle aussi que chaque tribu a sa propre conception du rôle des femmes dans la société. La manière dont la tribu voit les femmes dicte donc l'idéologie et les caractéristiques de sa structure homosexuelle.²³ ». C'est plutôt avec la civilisation grecque que viennent les premières « histoires d'amour » homosexuelles, puisque si la pédérastie ritualisée est toujours pratiquée, elle se double d'une littérature où foisonnent les couples homosexuels. C'est d'abord le cas avec les récits initiatiques homosexuels qui mettent en scène l'enlèvement et la relation amoureuse avec un jeune homme : « le couple masculin le plus connu de la mythologie grecque est celui de Ganymède et de Zeus, mais Apollon, lui aussi, ravissait constamment de beaux jeunes gens : Cyparisse, Admète, Hyménée, Carnus, Hyppolyte et d'autres. Héraclès aima Philoctète, Nestor, Adonis, Jason et bien d'autres. Adonis fut enlevé par Dionysos.²⁴ ». Encore une fois, il faut noter que la vision de l'homosexualité chez les Grecs est directement dérivée de la position des femmes dans la société. En effet, s'ils n'utilisent pas concrètement les concepts d'hétérosexualité et d'homosexualité, le rôle sexuel est toutefois divisé entre l'actif et le passif, le passif étant la femme. L'homosexualité alors ne se pense qu'en rapports de domination d'un sexe sur l'autre, ce qui n'empêche pas qu'elle existait aussi sous forme d'amour. Colin Spencer explique cependant que la pédérastie institutionnalisée ne peut pas exister sans l'assujettissement des

²² *Ibid.*, page 17.

²³ *Ibid.*, page 18.

²⁴ *Ibid.*, page 29.

femmes, mais que l'égalité dans la relation homosexuelle se conçoit de plus en plus à mesure qu'une société présente une égalité des sexes.

La civilisation romaine a d'abord embrassé les mêmes pratiques que la civilisation grecque, avec un rôle toujours plus affermi de l'homme en tant que sexe dominant de la société. « [...] on ne détestait pas tant la pratique sexuelle que le manque de virilité dont l'adulte faisait montre. Le plaisir, pour les Romains, était viril, mais l'accepter était servile. Peu importait qu'on préférât les garçons aux filles, c'étaient les pratiques qui étaient regardées²⁵ », nous explique Colin Spencer. Ainsi, les frasques homosexuelles sont légion parmi les empereurs romains : Tibère, Caligula, Néron, jusqu'à Jules César qui est vivement moqué dans les textes de l'époque pour son rôle passif avec des hommes, bien qu'il soit aussi décrit comme un grand séducteur de femmes. Et du côté de celles-ci, justement, la civilisation gréco-romaine ne leur octroyant que très peu de liberté et presque aucune existence politique, l'homosexualité féminine est par conséquent peu documentée. Il en est fait mention toutefois de façon détournée ou évasive, et les historiens s'accordent sur le fait qu'elle devait exister, mais dans le secret.

La société romaine dérive cependant progressivement vers une négation de la passivité masculine, considérée comme une conduite rétrograde, et qui amène aux premières grandes mesures homophobes : la peine capitale pour les homosexuels passifs est introduite en l'an 342²⁶, la loi est ensuite renforcée contre les prostitués masculins en l'an 390 et inclus également les homosexuels actifs en l'an 438. En l'an 533, le christianisme s'unit au paganisme et punit du bûcher ou de la castration tout acte homosexuel, en introduisant l'interdiction par la loi divine. Pendant les premiers siècles du christianisme, la tolérance de l'homosexualité évolue dans ce sens, bien que, le rappelle Colin Spencer, cette époque ait connu de nombreuses idées philosophiques et mystiques qui rendaient impossible la stabilité idéologique. Les pratiques pédérastes perdurèrent donc un certain temps, mais le basculement des sociétés chrétiennes dans l'austérité et le puritanisme lia étroitement hérésie et homosexualité, « [...] de sorte que l'Eglise ne considéra pas les hérétiques seulement comme des blasphémateurs, mais aussi comme des individus démoniaques dans leurs comportements sexuels, et pécheurs de la pire espèce.²⁷ »

Colin Spencer pose l'Europe médiévale comme l'époque de la naissance d'un Etat homophobe et d'un idéal hétérosexuel :

²⁵ *Ibid.*, page 81.

²⁶ *Ibid.*, page 84.

²⁷ *Ibid.*, page 99.

L'autocratie, celle de l'Etat comme celle de l'Eglise, refusait d'admettre la bisexualité. La sexualité masculine tait désormais domaine divin, elle était sacralisée (la femme restait tellement en marge qu'on n'avait pas encore étudié son cas !). En pratique, toute expression sexuelle hors mariage [...] étaient démoniaques. Ce furent peu à peu tous les actes « déviants » qui reçurent ce caractère de gravité et de péché manifeste contre Dieu.²⁸

L'auteur parle d'un phénomène de dédoublement, ou l'homo et l'hétéro sont opposés : l'un doit être caché, et l'autre peut exister en public. C'est à partir de ce dédoublement que l'identité homosexuelle naît réellement, puisqu'il entraîne la création d'une société parallèle clandestine afin de satisfaire les goûts des homosexuels. Ce dédoublement pérennise aussi la répression de l'homosexualité, en tant que pratique et en tant qu'orientation sexuelle.

L'Histoire a bien connu quelques sursauts d'ardeurs homosexuelles : on note avec la Renaissance française et sa fascination pour les civilisation antiques un retour à une sorte d'hésitation. Les humanistes reprennent à leur compte le goût des Grecs pour l'homosexualité et sa justification, et un fossé se creuse entre cette admiration pour les pratiques antiques et les traditions chrétiennes. Par conséquent, la sodomie devient une préoccupation majeure de l'Eglise et de l'Etat, et les lois se durcissent dans ce sens. Il faut savoir que cette préoccupation se focalise essentiellement sur les hommes, les femmes étant peu concernées par les lois répressives (très peu d'exécutions de lesbiennes ont été documentées) du fait de l'indifférence relative de la loi. Cela change à partir de l'Inquisition au XIII^{ème} siècle, qui signe les débuts d'une véritable persécution des hérétiques. Les penseurs d'alors mettent l'homosexualité masculine et féminine sur le même plan d'amoralité condamnable.

À partir du XVIII^{ème} siècle, on peut considérer pour simplifier que la société française se stabilise sur la question de l'homosexualité, et ainsi commence une répression constante et progressive. L'individu homosexuel est pervers, son attirance contre-nature. Colin Spencer précise toutefois que la société se montrait relativement permissive en ce qui concernait l'aristocratie et les élites, qui s'adonnaient donc à l'amour homosexuel avec décontraction.

Au XIX^{ème} siècle, la médecine élève le statut de l'homosexuel à celui d'une dégénérescence, et cette théorie entraîne une violence médicale qui perdure longtemps : l'homosexualité n'est retirée de la liste des maladies mentales par l'Organisation mondiale de la santé qu'en 1990.

²⁸ *Ibid.*, page 139.

On peut considérer que l'homosexuel en tant qu'individu « neutre » n'apparaît vraiment qu'au XX^{ème} siècle, quand naissent les premières théories scientifiques autour de la sexualité et de l'orientation sexuelle. Michel Foucault l'explique ainsi dans son *Histoire de la sexualité* :

L'homosexuel du XIX^e siècle est devenu un personnage : un passé, une histoire et une enfance, un caractère, une forme de vie ; une morphologie aussi, avec une anatomie indiscreète et peut-être une physiologie mystérieuse. Rien de ce qu'il est au total n'échappe à sa sexualité. Partout en lui, elle est présente [...] Elle lui est consubstantielle, moins comme un péché d'habitude que comme une nature singulière. Il ne faut pas oublier que la catégorie psychologique, psychiatrique, médicale de l'homosexualité s'est constituée du jour où on l'a caractérisée [...] moins par un type de relations sexuelles que par une certaine qualité de la sensibilité sexuelle, une certaine manière d'intervertir en soi-même le masculin et le féminin. L'homosexualité est apparue comme une des figures de la sexualité lorsqu'elle a été rabattue de la pratique de la sodomie sur une sorte d'androgynie intérieure, un hermaphrodisme de l'âme. Le sodomite était un relaps, l'homosexuel est maintenant une espèce²⁹.

La tendance s'inverse enfin vers une acceptation progressive de l'homosexualité, et certaines célébrités l'affichent ouvertement, dont nos écrivains bien connus : Marcel Proust, André Gide, Jean Cocteau n'hésitent pas à l'aborder dans leurs œuvres. L'homosexualité devient même un thème littéraire à la mode, porté par ces écrivains déjà cités et des œuvres comme *Corydon* de Gide, *Sodome et Gomorrhe* de Proust. La loi ne réprime plus l'homosexualité, toutefois la médecine perdure dans son traitement de la « dégénérescence sexuelle ». La seconde moitié du XX^{ème} siècle est marquée par la naissance d'un militantisme homosexuel, dont les émeutes de Stonewall³⁰ de 1969 constituent une étape marquante : cet événement a inspiré la création de mouvements militants homosexuels dans de nombreux pays, inspirant une idée nouvelle de fierté homosexuelle. Autre fait d'importance : la crise du SIDA³¹, qui marque une remontée de panique morale homophobe.

²⁹ FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1976.

³⁰ Les émeutes de Stonewall sont considérées comme l'origine de la Marche des fiertés. À l'époque, de nombreux bars gays subissaient des raids de la part de la police, et les violences homophobes étaient nombreuses. Lorsque la police a attaqué un bar gay de Greenwich Village à New York, de nombreuses manifestations ont suivi, menées par des personnes gays, lesbiennes, bisexuelles et transgenres. Elles marquent le soulèvement de la communauté LGBTQIA+ contre une société américaine très homophobe, et la naissance d'un véritable mouvement LGBTQIA+.

³¹ Lorsque le VIH est découvert par les institutions médicales, il est surtout observé chez la population homosexuelle. Cela s'explique par les mœurs libertines de cette communauté à l'époque, engendrée par une existence dans l'égalité et l'absence de considération médicale. Une fois la crise annoncée mondialement et les modes de contamination du virus connus de tous, les campagnes de prévention n'ont pas pu empêcher le public d'associer homosexualité et SIDA et les homosexuels ont subi ensuite de nombreux préjudices par le système de

Voici, dans les grandes lignes, les tendances qui ont marqué l'histoire de l'homosexualité en France. Mais qu'en était-il des femmes ? Dans son ouvrage, Colin Spencer aborde régulièrement la question de la femme concernant son statut, ou à propos du lesbianisme. Ce qu'il est important de noter, c'est que la question de l'homosexualité féminine est plus compliquée, encore, que celle de l'homosexualité masculine, parce qu'elle est dépendante du statut de la femme à un moment et un lieu donné. Je ne m'attarderai pas sur cette question, parce que l'homosexualité féminine a connu sensiblement la même évolution que sa comparse, avec la misogynie comme fait aggravant.

Ainsi, et bien que j'aie laissé de côté un certain nombre de choses, on voit bien que l'Histoire de l'homosexualité est très complexe : à chaque époque, chaque pays, l'homosexualité possède un statut différent. Ce qui est évident, toutefois, c'est qu'elle a toujours existé, et n'a acquis son statut d'identité « déviante » que récemment. Colin Spencer amorce ainsi sa conclusion : « Au cours de l'histoire, chaque société a connu des formes d'amour homosexuel. Nous pouvons donc conclure que ce que nous appelons maintenant homosexualité est en fait un aspect constant de la nature sexuelle de l'Homo sapiens³² ». Ce que je veux retenir de cette étude, ce qu'il me semble important de garder en mémoire, ce sont les constats suivants : l'homosexualité a toujours existé, mais sa conception comme on l'entends aujourd'hui est très récente. L'héritage homosexuel est pavé d'une répression toujours plus violente à partir de l'avènement du christianisme et l'homosexualité ne pourra plus, ensuite, exister sans être condamnée par la morale (quelle qu'elle soit). Cet héritage, nous le vivons toujours aujourd'hui, et il vient contrebalancer les progrès retentissants de la cause homosexuelle au XX^{ème} siècle et maintenant.

Gay, lesbienne, bisexuelle : les mots pour se dire

Cette Histoire est aussi une histoire de mots : les débats actuels tournent beaucoup autour du vocabulaire et des néologismes : la communauté queer revendique la possibilité de se catégoriser, et ses détracteurs dénoncent une condamnation de la langue française, une crise linguistique. « Pourquoi inventer des mots pour désigner quelque chose qui touche si peu de personnes ? ». Ces néologismes, de plus en plus nombreux (« non-binaire », « agenre »,

santé (jusqu'en 2016, les homosexuels n'étaient pas autorisés à donner leur sang en France, et ils ne peuvent le faire sans période d'abstinence que depuis 2022).

³² SPENCER Colin, *Histoire de l'homosexualité, de l'Antiquité à nos jours*, op. cit., page 449.

« genderfluid »...), affolent. Pourtant, il faut y voir là encore le produit de cet héritage historique que j'ai explicité plus haut. Jusqu'à maintenant, les mots pour se dire, les homosexuels ne les avaient pas. L'immense majorité du vocabulaire utilisé dans l'Histoire pour désigner cette individualité ne leur appartenait pas et a été dictée par l'Etat, l'Eglise, la société. De surcroît, c'était un vocabulaire pauvre en adjectifs mélioratifs : jusqu'à l'arrivée du christianisme et la condamnation morale de l'homosexualité, celle-ci n'était considérée qu'en termes de pratiques, et n'avait donc pas d'existence dans le vocabulaire à proprement parler. « Sodomite », « unisexualité », « monosexie » désignaient l'acte, et ne différenciaient pas réellement l'hétérosexualité de l'homosexualité. Avec le christianisme fleurissent ensuite une large panoplie de termes péjoratifs, dominés par l'utilisation du concept d' « invertis », dont l'usage perdure jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle. Colin Spencer situe l'invention du terme « homosexualité » vers 1890 dans un texte allemand, puis le terme se diffuse dans le monde occidental et donne naissance à son opposé, « hétérosexualité ». Notons ensuite que nos conceptions modernes de l'homosexualité (féminine ou masculine) reposent encore beaucoup sur un vocabulaire assez récent, tourné vers l'injure : « pédé », « tapette », « tante », « folle », « gouine », ainsi que « pédéraste » qui a connu une évolution sémantique malheureuse pour désigner toute relation entre deux hommes, alors qu'il était à l'origine spécifiques aux pratiques entre un homme mûr et un garçon. Ce glissement est à mettre en rapport avec l'amalgame entre pédophilie et homosexualité.

Dans un climat social où la communauté queer n'a plus besoin de se cacher (cela reste relatif) et peut enfin exister en tant que groupe, il est naturel qu'une nouvelle terminologie, plus exacte et neutre, voit le jour. Elle découle d'un besoin d'existence concret, en réaction à des siècles et des siècles de répressions, de censure, d'effacement. Colin Spencer adresse cette question ainsi : « Le fait même qu'on crée de nouveaux mots ou expressions trahit l'existence d'un changement social en cours ; le mot nouveau dévoile de nouvelles interrogations, et, espérons-le, une meilleure compréhension.³³ »

Exister par la littérature

Je l'ai déjà adressé lorsque j'ai évoqué les mythes grecs, et Colin Spencer dans son *Histoire de l'homosexualité* l'adresse aussi implicitement : l'homosexualité a une existence artistique et littéraire qui remonte aux premières civilisations et est donc bien plus ancienne que l'on ne le

³³ *Ibid.*, page 10.

pense. C'est un fait incontestable, mais ce qu'il faut préciser cependant, c'est que cette existence a connu des formes multiples en fonction des pays et des époques, et qu'elle a rarement pu s'exercer officiellement.

Lorsqu'il introduit son ouvrage *L'amour qui ose dire son nom*, dédié à l'homosexualité dans l'art pictural, Dominique Fernandez explique que la création artistique ne rends pas toujours compte des pratiques homosexuelles à une période et un lieu donné :

D'une manière générale, si l'homosexualité est universelle, rares sont les pays et les époques où elle a été reconnue officiellement : presque toujours et partout, c'est à peine si on la tolère ; souvent proscrite, quelquefois persécutée, elle n'a pu s'exprimer qu'avec certaines précautions et des formes qui ne fussent pas trop voyantes : des formes littéraires, justement, dont la circulation reste discrète³⁴.

Il pose alors la littérature comme forme privilégiée de l'expression de l'amour homosexuel, plus discrète, plus apte à exister sans faire de vagues. Son livre, s'il se concentre sur l'art pictural, n'exclue jamais la littérature de son analyse et expose des concepts qui sont communs à toute forme d'art. Il permet notamment d'identifier plusieurs caractéristiques de la littérature homosexuelle à travers l'Histoire.

D'abord, la littérature homosexuelle a longtemps évolué autour de sujets et de motifs récurrents, parfois devenus icônes de l'imagination homoérotique. Dominique Fernandez en identifie quatre, issus chacun d'une époque différente : David (issu de la Bible), Ganymède pendant la Grèce antique, Antinoüs pendant l'Empire romain, et saint Sébastien pendant la chrétienté. Ces sujets récurrents font de la littérature homosexuelle une littérature de mythes. C'est de cette façon que l'homosexualité prend une existence artistique pendant la Grèce antique. Malgré tout, si ces mythes homosexuels sont foisonnants dans la Grèce antique, ils sont des témoins assez pauvres de véritables amours homosexuelles : je l'ai expliqué plus haut, mais la Grèce antique avait une position ambivalente au sujet de l'homosexualité, qu'elle encourageait sous forme de pratiques de pédérastie ritualisée, mais condamnait fermement en tant qu'affection à part entière. Ces mythes expriment presque tous cette ambivalence : le mythe de Ganymède, par exemple, raconte l'enlèvement de Ganymède, le plus beau jeune homme sur Terre, par le roi des dieux Zeus. Hyacinthe, jeune prince de Sparte, s'éprit du dieu Apollon mais connaît une mort tragique. Chacun de ces mythes mets en scène un jeune homme ou jeune garçon avec un dieu, et dans ces couples les rôles sont chaque fois évidents, ce qui explique

³⁴ FERNANDEZ Dominique, *L'amour qui ose dire son nom*, op. cit., page 16.

qu'ils fussent à ce point racontés dans les arts. En effet, la civilisation grecque codifiait strictement les relations sexuelles entre l'éraсте (l'homme d'âge mur, actif) et l'éromène (le garçon aimé, mineur). L'un des rares mythes à « transgresser » cette codification mais à exister malgré tout est le mythe d'Achille et de Patrocle, dont Dominique Fernandez explique la problématique :

Homère est le premier à avoir évoqué leur amitié passionnée, et la douleur sauvage d'Achille après la mort de son ami. Pour les Anciens, il ne faisait aucun doute que ces deux fussent amants. La discussion ne portait que sur un point : qui était l'éraсте, qui était l'éromène ? [...] L'Antiquité nous a laissé peu de scènes aussi tendres et émouvantes³⁵.

Il décrit une incertitude générale des artistes sur cette question, et cette incertitude demeure sur beaucoup de représentations iconographiques, ce qui fait du mythe d'Achille et de Patrocle l'un des rares à être représenté par des scènes tendres et amoureuses.

En ce qui concerne la littérature lesbienne, la poétesse Sappho en est peut-être l'une des rares, voire la seule représentante. D'abord créatrice, puis sujet incontournable, elle est considérée aujourd'hui comme la première figure lesbienne marquante de l'histoire occidentale. Elle est également aujourd'hui l'une des seules auteures à nous donner sur la société grecque ancienne un point de vue de femme. Son héritage est d'ailleurs très intéressant, puisque ses écrits ont pratiquement tous disparu, détruits ou altérés par les traductions successives³⁶.

Cela m'amène à une autre caractéristique de la littérature homosexuelle : il faut la concevoir comme une littérature censurée. Cette censure a pris de nombreuses formes, plus qu'on ne l'imagine aujourd'hui. La première, déjà exprimée à ce stade de mon travail, est une censure théorique, qui prends corps sur le long terme : il s'agit ni plus ni moins des biais avec lesquels les historiens (car c'était, pour l'immense majorité, des hommes) ont étudié et rendu compte de l'Histoire. Cette censure, on la retrouve aujourd'hui dans notre héritage culturel : ma génération s'amuse beaucoup de la façon dont les professeurs du secondaire ont pu nous transmettre certains mythes grecs. Je me souviens de professeurs de français qui décrivaient Achille et Patrocle comme « de bons amis », des « camarades » ou des « frères ». Au-delà de l'anecdote, c'est un phénomène qui s'observe fréquemment et qui tend aujourd'hui à disparaître à mesure que les interprétations sont réétudiées avec leurs biais. Sappho aussi a

³⁵ *Ibid.*, page 30.

³⁶ TURBIAU Aurore, « Ce que font les lesbiennes à la littérature », *The Conversation* [en ligne], le 18 octobre 2020, URL : <https://theconversation.com/ce-que-font-les-lesbiennes-a-la-litterature-147800>.

souffert de cette forme de censure, mais de façon un peu différente. Là où la relation d'Achille et Patrocle s'est altérée dans les esprits mais est aisément prouvée par l'héritage littéraire et pictural, Sappho est restée une icône lesbienne malgré la disparition de ses écrits.

À mesure que l'occident bascule dans la chrétienté, on voit s'installer une censure d'Etat, officielle et violente. Elle va de l'altération à l'interdiction des ouvrages, quand l'auteurice n'est pas directement puni par la loi. Les années 1950 s'illustrent en particulier pour leurs nombreux cas de censure littéraire : dans sa thèse à propos de la censure éditoriale de Violette Leduc³⁷, Alexandre Antolin brosse un portrait du milieu éditorial des années 1950 très réactif sur ces questions. En effet, la loi du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse est renforcée la même année par un article qui permet son application à tout type d'ouvrages. La Commission rend publique une série de contre-indications dont la première concerne l'homosexualité et la pédérastie. Alexandre Antolin évoque le destin des premières revues homophiles *Futur* et *Arcadie*, et explique que cette répression est d'abord surtout dirigée vers la presse et les petites structures. Il faut attendre 1957 pour que des publications de grandes maisons d'édition soient concernées : l'auteur cite *La Mauvaise Conscience* de Suzan Allen et *Le Chemin des Ecolières* de Juliette Cazal, mais précise que très peu de grandes maisons d'édition sont touchées (Suzan Allen était publiée chez Gallimard, et Juliette Cazal chez Flammarion), la censure se montrant plus laxiste pour celles-ci. Impossible alors de dresser une liste exhaustive des écrits interdits durant cette période, mais Violette Leduc en reste un bon exemple : l'une des premières autrices à assumer et décrire l'amour lesbien, ses romans sont interdits ou corrigés pour la façon dont ils mettent en scène le corps et les relations sexuelles entre femmes. Encore aujourd'hui, ses romans fascinent et dérangent. Dans la première partie de *Ravages*, l'univers affectif de la protagoniste est uniquement composé de femmes³⁸, et se consacre presque entièrement à écrire une histoire d'amour lesbienne. Cette partie est retirée dans la première édition du roman, en 1955, puis est publiée indépendamment sous le titre *Thérèse et Isabelle* en 1966, dans une version réduite. La version intégrale ne paraît qu'en 2000.

Les hommes ne sont pas en reste, Dominique Fernandez décrit des modèles littéraires décourageants :

En France, le climat restait lourd, les homosexuels condamnés à la clandestinité et à la honte, les modèles littéraires décourageants. Tragédie de l'amour entre collégiens, dans *Les*

³⁷ANTOLIN Alexandre, « *La société se dresse avant que mon livre paraisse* ». *Étude d'un cas de censure éditoriale dans les années 1950 : Ravages de Violette Leduc*, thèse de doctorat, sous la direction de Florence de Chalonge et Florence Tamagne, Université de Lille, soutenue en 2019.

³⁸ *Ibid.*

Amitiés particulières de Roger Peyrefitte (1944), tragédie du jeune homosexuel qui meurt à vingt-trois ans des suites d'une rixe à Pigalle, dans *Jean-Paul*, de Marcel Guersant (1953). La même année, paraissait le merveilleux *Age d'or* de Pierre Herbart, un livre rayonnant de bonheur et de joie de vivre homosexuelle, qui aurait hâté le changement des mentalités, s'il n'était passé presque inaperçu. Marcel Jouhandeau publiait en 1954 *Tirésias* sans nom d'auteur ni d'éditeur, avec des dessins non signés : l'audace tombait à l'eau. Roger Martin du Gard, décédé en 1958, avait stipulé que *Le Lieutenant-colonel Maumort*, confession homosexuelle à peine déguisée (et d'ailleurs sinistre), ne paraîtrait que vingt-cinq ans après sa mort. La revue homosexuelle *Arcadie*, fondée en 1954, n'était vendue que par correspondance, et sous enveloppe anonyme. Les collaborateurs signaient de faux noms³⁹.

Il pose, en grande exception, le cas de Jean Genet : il représente selon lui l'homosexuel qui refusait de rentrer dans un cadre normatif, il évoluait en « dehors de toutes règles ». Adeptes des larcins, familier de l'emprisonnement, il se plaçait comme contestataire et refusait l'intégration de l'homosexuel dans la société. Son existence littéraire est en grande partie sauvée par ses différents protecteurs et par son intégration dans la maison d'édition Gallimard. Ses textes paraissent peu avant 1954 (date à laquelle la Commission commence à condamner régulièrement des romans) et cela lui permet d'échapper à la censure générale. Jean Genet est l'un des rares auteurs homosexuels à avoir pu exister et rencontrer du succès sans sacrifier le thème de l'homosexualité dans ses ouvrages, et sans chercher l'intégration.

L'exemple de Jean Genet m'amène par ailleurs à la dernière caractéristique notable de la littérature homosexuelle : elle a existé longtemps comme une littérature de marge, la subversion comme socle commun. Pour beaucoup de théoriciens, ce pouvoir subversif était une nécessité et une force. Dominique Fernandez en dit ceci :

L'homosexualité n'a un rôle à jouer dans l'histoire générale de la culture que pour la fonction symbolique qu'elle exerce : comme refus de la normalité (mais pas seulement de la normalité sexuelle), comme choix de la marginalité (mais pas seulement de la marginalité sexuelle). [...] Mis au ban de la société, l'homosexuel est en mesure de la critiquer, d'en dénoncer les travers, les vices, les ridicules, ou simplement d'en démonter les rouages avec une lucidité refusée à ceux que l'ordre en place avantage. [...] C'est toujours à un minoritaire que revient le rôle de révéler l'étroitesse et la bassesse de l'opinion dominante.⁴⁰

³⁹ FERNANDEZ Dominique, *L'amour qui ose dire son nom*, op. cit., page 237.

⁴⁰ FERNANDEZ Dominique, *Le rapt de Ganymède*, Paris, Grasset, 1989.

Sans s'attarder sur l'opinion de Dominique Fernandez quant à la perte de ce pouvoir subversif si l'on banalise la littérature queer, ce passage permet surtout de révéler que la littérature (et plus largement la culture) queer est toujours écartelée entre sa position dans les marges qui en fait une littérature de subversion, et l'idée qu'il faut absolument la rendre visible, la sortir de cette marge.

Ainsi, bien que synthétiser toute l'histoire de la littérature queer (gay et lesbienne) représente un travail colossal que l'on ne peut rendre sur quelques pages, il est possible d'identifier des tendances et de les résumer de cette façon : la littérature queer pré XXI^{ème} siècle fut une littérature de mythes, de censure, et de subversion. Ces trois aspects permettent de comprendre assez clairement la façon dont cette littérature a pu exister, mais ce qui m'intéresse en particulier c'est qu'ils ont pratiquement disparu aujourd'hui : Les écrits homosexuels se sont détachés des personnages mythiques pour raconter l'homme ordinaire et son vécu, ils ne craignent plus la censure d'Etat, et très peu de publications peuvent encore être taxées de « subversives ». Ce dernier point, d'ailleurs, reste un lieu de tensions : il existe un conflit de communauté entre la volonté de faire de l'homosexualité (et plus largement des identités queer) une orientation comme une autre et de détruire l'ordre hétérosexuel, et le refus catégorique de la banalisation, souvent porté par les militants et théoriciens les plus âgés. C'est la position de Didier Eribon, qu'il soutient dans *Réflexions sur la question gay* :

Il ne faut pas croire qu'un avenir radieux se profile à l'horizon, dans lequel l'homosexualité sera considérée comme aussi « normale » que l'hétérosexualité et où l'homophobie, et donc l'« homosexualité » en tant que catégorie stigmatisée, auront disparu pour laisser place à un continuum de pratiques et de comportements considérés comme aussi légitimes les uns que les autres. Cette utopie, à laquelle personne ne croit vraiment, n'a finalement d'autre fonction que de chercher à désarmer la revendication gay pour demander aux déviants et aux minoritaires de procéder à leur auto-effacement, seule forme d'« assimilation » aujourd'hui tolérée et inlassablement exigée⁴¹.

Cette position est pourtant assez minoritaire aujourd'hui, surtout soutenue par le milieu de la recherche. La communauté queer a plutôt cherché, ces vingt dernières années, à détruire leur stigmatisation – sans pour autant appeler à cet auto-effacement dont parle Didier Eribon. Cette lutte pour l'existence paisible s'incarne dans de nombreux dispositifs, et notamment les

⁴¹ ERIBON Didier, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., page 182.

librairies spécialisées. Nicolas, libraire chez Les Mots à la Bouche, défend ce combat pour la visibilité et la banalisation et en fait la raison d'être de cette librairie :

[...] c'est monté par un militant qui récupère un peu d'argent et qui décide de l'investir dans une librairie, avec cette idée qu'il faut une visibilité. C'est typique de l'état d'esprit des années 80, il faut faire des bars ouverts sur la rue, il faut mettre des drapeaux, on va sauver des vies en faisant tous nos coming-outs, il faut sortir de l'isolement, se rendre visible. La librairie est exactement dans cette idée-là, on veut un endroit ouvert sur la rue, fini de se cacher⁴².

Selon lui, aujourd'hui la société française est encore très homophobe, le combat pour rendre visible cette culture queer est toujours d'actualité, et de ce fait son travail de libraire reste essentiel.

Malgré tout, ces deux positions que je viens d'évoquer ne sont pas mutuellement exclusives : il est fort probable qu'avec le temps, elles se rejoindront. Nous sommes encore maintenant dans une période de revendications fortes, qui font ruptures avec le passé et où les idées radicales se développent, rejoignent les mouvements radicaux féministes et intersectionnels. Il ne s'agit que d'une nouvelle étape dans la longue histoire de l'homosexualité et de sa littérature, qui obéit encore au mouvement développé pendant le XX^{ème} siècle d'une acceptation toujours plus grande de l'homosexualité. C'est pourquoi revenir sur cette histoire me semblait primordial pour éclairer les enjeux que nous connaissons aujourd'hui.

Un enjeu culturel fort : entre représentation et queerbaiting

Ce qui frappe lorsque l'on cherche à faire un état des lieux de l'homosexualité d'aujourd'hui, c'est que son existence culturelle est un enjeu majeur. Au-delà des séries de lois permettant à la communauté queer d'exister sur le même plan législatif que le reste de la population (bien qu'il reste encore de nombreux progrès à faire), on remarque aussi que le queer est devenu un sujet de culture incontournable qui pénètre tous les domaines : les débats médiatiques, le cinéma, la mode, l'industrie musicale... Après des siècles d'existence

⁴² Voir Annexe X, page 152.

cantonnée au secret et à l'illégalité, la culture queer fleurit aujourd'hui avec une ampleur inédite. Et pour cette culture, la littérature queer est un enjeu de premier ordre.

L'individu queer et la lecture : la construction de soi

Pourquoi la littérature, plus qu'un autre domaine ? Parce qu'il existe un lien très fort entre celle-ci et l'individu en construction. La littérature possède en effet un pouvoir de représentation puissant, et cette représentation est fondamentale pour la construction de soi. Ma réflexion s'appuie sur les recherches de Michèle Petit sur la relation entre la lecture et l'individu. Dans son *Éloge de la lecture*, elle relate des expériences de lecteurs et de lectrices afin d'expliquer pourquoi l'on peut considérer la lecture comme un biais privilégié pour élaborer son monde intérieur :

Dans nos sociétés de changements continus, chacun doit construire le sens de son existence, son montage identitaire, son statut, par un travail subjectif permanent. Chacun fait ses propres expériences tant bien que mal, en quête de valeurs, de repères, de limites là où les limites symboliques font défaut [...]. C'est une raison supplémentaire pour s'intéresser au rôle que joue la lecture dans la découverte et la construction de soi, et dans l'ouverture sur d'autres cercles d'appartenance.⁴³

Je vais alors revenir sur quelques rôles de la lecture explicités dans ce texte, en les transposant au cas de l'individu queer.

Michèle Petit consacre le deuxième chapitre de son livre au rôle que joue la lecture dans la construction et la préservation de l'intime. Le livre serait alors une « chambre à soi ». Elle constate que la plupart des lecteurs qu'elle a interrogé ont utilisé une métaphore spatiale pour décrire ce que la lecture représentait pour eux : « un monde à soi, une petite baraque sur une île, une cabane dans la jungle⁴⁴ » ... La lecture est souvent associée à un espace-temps particulier, personnel et intime. Un moyen, pour beaucoup de lecteurs, de s'échapper du quotidien.

⁴³PETIT Michèle, *Éloge de la lecture*, Paris, Belin, coll. « Alpha », 2016, page 21.

⁴⁴ *Ibid.*

Le lecteur élabore un espace à lui où il ne dépend pas des autres, où il tourne même le dos aux siens, momentanément. Une telle lecture est transgressive : on fugue, on fait le mur, celui de la maison, du village, du quartier. Elle ouvre sur d'autres horizons. Elle est un geste d'écart, de sortie, plus encore quand il s'agit de la lecture d'œuvres littéraires, car à l'origine de bien des contes, de romans, de récits, l'on trouve un héros ou une héroïne qui s'éloigne de sa famille de sa maison, et transgresse un interdit⁴⁵.

Le lecteur peut vivre, alors, en s'imaginant à la place du héros. C'est pourquoi les romans d'aventure et de voyage sont si populaires chez les adultes comme chez les enfants. Cette échappatoire par l'espace intime ne peut se faire que par la lecture, car elle est le seul divertissement propice à la rêverie : la télévision et les jeux vidéo, par exemple, permettent de s'évader mais occupent trop l'espace mental pour permettre vraiment cette élaboration du monde intime. Naturellement, en le transposant au vécu des personnes queer, il est facile de comprendre à quel point cette « chambre à soi » qu'est la lecture peut être importante : elle permet la fugue, l'éloignement d'un contexte social ou familial difficile, d'une vie quotidienne dans le secret et la honte. Dans son monde intérieur, l'enfant comme l'adulte peut être lui-même, caché aux yeux des autres. Il est très intéressant de constater que Didier Eribon reprend cette idée de la fuite, de la fugue, dans *Réflexions sur la question gay*, lorsqu'il dit ceci : « Les vies des gays sont souvent des vies différées ; elles commencent lorsqu'un individu se réinvente lui-même, en sortant de son silence, de sa clandestinité honteuse, ou en tout cas en s'aménageant des espaces où il lui est possible d'être ce qu'il est et veut être⁴⁶. » Cet espace peut tout aussi bien être celui, physique d'une famille recomposée (« constituée de ses amis, de ses amants, de ses anciens amants devenus ses amis et des amis de ses anciens amants⁴⁷ »), ou celui des livres. Pour Didier Eribon, la vie d'un gay (je rapporte ces propos à tout individu queer) connaît un avant et un après. Avant, « les vies des gays ne sont que des vies vécues par procuration, des vies imaginées, ou des vies attendues, espérées autant que redoutées⁴⁸ ». Et après, seulement par la fuite, vient la reconstruction, la réinvention de soi.

C'est la honte, nous dit encore Eribon, qui fournit l'individu en énergie transformatrice, car c'est elle qui lui fait comprendre que ses désirs et ses aspirations n'entrent pas dans la norme. Ce sentiment est un thème récurrent chez de nombreux auteurs du XX^{ème} siècle : Genet dans *Miracle de la rose*, *Notre-Dames des Fleurs*, ou Jouhandeau dans *De l'abjection*. Cette honte

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ ERIBON Didier, *Réflexions sur la question gay*, *op. cit.*

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*

détermine la construction de l'individu et nombre de ses choix de vies, jusqu'à, on y arrive, sa relation privilégiée avec la littérature :

Comment pourrait-on faire sentir l'intensité de cette honte à ceux qui ne l'ont jamais vécue ? Et la force des motivations engendrées par la volonté d'en sortir ? Mais l'on peut mentionner bien d'autres sentiments ou comportements produits par la « dissonance » sexuelle ou affective au sein de la famille et qui jouent par la suite un rôle considérable comme « source d'énergie » dans la reformulation de soi-même. Par exemple, le sentiment diffus d'être différent ou marginalisé, d'être « à part », l'adhésion à des modèles littéraires ou artistiques plutôt qu'à des modèles familiaux ou sociaux, parce que ce sont les seules échappatoires disponibles. L'enfant gay – il faut bien parler ici d' « enfance gay » –, ou l'adolescent gay s'est d'abord refermé sur lui-même et a organisé sa propre psychologie et son rapport aux autres autour de son secret, de son silence. C'est de cette vie intérieure qu'il tire sa capacité transformatrice. C'est peut-être ce qui explique le rapport si particulier, et si souvent décrit, des jeunes gays – et des parias en général – au monde des livres et de la culture⁴⁹.

Le modèle littéraire comme échappatoire est déterminant pour l'individu queer, il lui permet la fuite et la construction de sa vie intérieure, deux choses dont il a besoin pour se transformer ensuite. Eribon amorce ensuite le cas de l'enfance et de l'adolescence, un âge aussi étudié par Michèle Petit par rapport au phénomène d'identification par la lecture. Selon elle, l'adolescence est un âge très particulier car il a de tout temps provoqué la crainte des lectures incontrôlées (aujourd'hui, c'est le cas pour les jeux vidéo par exemple), d'autant plus que la lecture a toujours eue une dimension éducative importante. L'identification fait peur car elle est confondue avec l'imitation passive. Et ne retrouvons-nous pas aujourd'hui ce même type de discours à propos des lectures des enfants ? Mon expérience personnelle et professionnelle m'a fait comprendre à quel point le parent prends à cœur de ne pas donner à son enfant un mauvais modèle à imiter : je le constate quand une mère rechigne à offrir un roman d'amour tragique à sa fille adolescente car elle ne voudrait pas que cela la rende triste, quand bien même nous savons tous à quel point ce genre de roman est apprécié par les adolescent·e·s en général. Il y a cette idée que l'enfant ou l'adolescent·e va mimer très exactement le livre qu'il lit, et cela provoque de la méfiance. C'est bien à cause de cela qu'une véritable panique morale s'empare des Etats-Unis à propos des romans jeunesse. Pourtant, Michèle Petit explique que cette crainte

⁴⁹ *Ibid.*

est infondée, puisque l'identification doit être comprise comme un phénomène actif d'appropriation par le ou la jeune : iel se différencie par une série d'identifications, et développe assez facilement un goût privilégié pour la lecture. « Plus largement, les adolescents sont en quête de mots qui les aident à apprivoiser leurs peurs, à se sentir moins seuls, à trouver des réponses aux questions qui les hantent, à donner sens à leur expérience⁵⁰. » Par conséquent, s'il est compréhensible de s'inquiéter des lectures incontrôlées de son adolescent·e, il faut également comprendre que cet âge est propice à l'exploration, la recherche des extrêmes et des lectures secrètes. Mais plus encore, la lecture devient nécessaire lorsque l'adolescence se double d'une singularité :

La lecture peut même être vitale quand ils ont l'impression que quelque chose les singularise : une difficulté affective, une solitude, une hypersensibilité – toutes choses largement partagées, mais si souvent déniées. Les livres, et en particulier les œuvres littéraires, s'offrent à eux, et plus encore à elles, quand tout semble fermé. Leurs blessures et leurs espoirs secrets, d'autres ont su les dire, dans des mots qui les délivrent, dans des phrases où ils trouvent une place, qui dessinent leurs contours ; dans des textes qui révèlent celui ou celle qui lit – au sens où l'on disait « révéler » une photo –, qui font monter ce qui était, jusque-là, scellé et ne pouvait se dire⁵¹.

L'homosexualité, en tant que singularité, provoque alors ce besoin d'identification par la lecture. Et si ce besoin peut être assez facilement comblé aujourd'hui, ce n'était pas toujours le cas. Didier Eribon explicite le rapport singulier des jeunes queers à la lecture en s'appuyant sur le concept établi par Proust du jeune garçon gay rêveur, féru de livres :

Mais de quels livres pouvait-il bien s'agir ? Et comment les découvre-t-on ? Par quel hasard ? Ou poussé par quelle nécessité ? Ou alors, comment s'arrange-t-on avec ceux dont on dispose ? Proust donne une description du mécanisme qui non seulement instaure un rapport particulier des jeunes gays à la lecture, mais les conduit aussi à s'identifier aux personnages féminins : c'était le seul moyen pour eux, dit-il, de vivre, par procuration, une émotion avec un homme : « Par une transposition inconsciente, ils rapportent si bien à leur désir bizarre tout ce qui dans la littérature, dans l'art, dans la vie a depuis tant de siècles élargi comme un fleuve la notion de l'amour, tant leur amour est si naturel qu'ils oublient finalement que l'objet ne l'est pas. Et sans songer que seul un homme-femme comme eux

⁵⁰ PETIT Michèle, *Éloge de la lecture*, op. cit.

⁵¹ *Ibid.*

pourrait partager leur passion, ils attendent avec la foi d'une héroïne de Walter Scott la venue de Rob Roy et d'Ivanhoé⁵².

Ainsi, l'identification par la littérature est fondamentale lorsque l'on parle d'homosexualité. C'est une pratique sécurisée, où l'adolescent·e se découvre dans son intimité, sans avoir à le dire au monde. Et lorsque l'identification n'est pas possible, dans le cas par exemple où la représentation de soi manque, la littérature peut tout de même apporter son soutien par la métaphore. Michèle Petit développe ce concept dans son chapitre 5 lorsqu'elle évoque les rencontres imprévisibles : il arrive que le processus d'identification se déclenche lorsqu'un lecteur rencontre un livre qui, pour autant, ne semble pas lié à sa singularité. Michèle Petit donne en exemple plusieurs entretiens qu'elle a menés dans lesquels l'enquêté explique qu'un livre l'a aidé parce qu'il s'est senti proche d'un personnage sans que celui-ci soit exactement comme lui. Et elle défend ce droit, car on a trop tendance à rechercher une littérature qui réponds parfaitement à un besoin, en négligeant la capacité d'un lecteur de créer des passerelles. L'exemple qu'elle donne est celui d'une petite fille adoptée, à qui on a essayé de lire des livres conçus spécifiquement pour ce sujet. Ces livres n'ont rien provoqué chez elle, et c'est l'histoire de Tarzan qui a fait le plus écho à son expérience, et pour laquelle elle s'est passionnée. De fait, il est nettement plus efficace d'aborder un sujet par moyen dérivé avec les enfants, plutôt que de front, car une trop grande proximité avec le sujet peut avoir les effets inverses que ceux attendus.

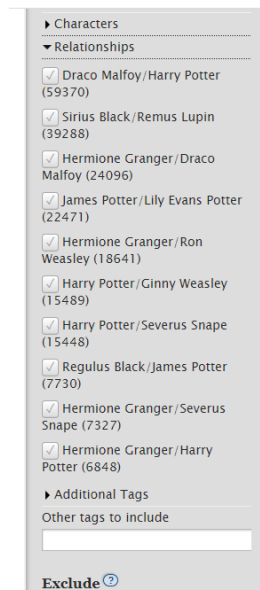
Et pour l'adolescent·e queer, il est intéressant de constater qu'iel pratique déjà l'identification par la métaphore presque systématiquement. Puisque, pendant longtemps, il leur était impossible de se retrouver dans les romans (encore plus de façon positive), iels se reposaient donc sur la métaphore, comme l'a théorisé Marcel Proust : le jeune gay vivait les histoires d'amour en s'identifiant à la femme, faute de mieux. Aujourd'hui, le besoin à la métaphore est moindre, car la représentation est meilleure. Je terminerai sur un parallèle plutôt intéressant entre ces propos et les discussions autour des communautés de fan et les fanfictions : la fanfiction est étudiée aujourd'hui en tant que processus d'appropriation, et les communautés de fan développent un véritable univers sur Internet autour de leurs œuvres favorites⁵³. En se

⁵² ERIBON Didier, *Réflexions sur la question gay*, op. cit., page 48.

⁵³ « Avec le développement d'Internet, la pratique des fanfictions, c'est-à-dire l'écriture, par des fans, de récits inspirés de divers produits médiatiques de masse (séries télévisées, films, romans ou encore mangas), a acquis une dimension et une visibilité sans précédent. À titre d'exemple, en septembre 2007, un site comme www.fanfiction.net rassemblait, toutes langues confondues, plus de 300 000 potterfictions – à savoir les récits inspirés de la franchise Harry Potter – pouvant aller d'une à plusieurs centaines de pages chacune. » FRANÇOIS Sébastien, « Les fanfictions, nouveau lieu d'expression de soi pour la jeunesse ? », dans *Agora*

penchant sur ces univers de fan, on remarque qu'ils tournent souvent autour de couples inventés, entre deux personnages qui ne sont pas amoureux dans l'œuvre originale. Et parmi ces couples, on retrouve une grande majorité de couples homosexuels. Une rapide incursion sur une plateforme de lecture telle qu'*Archive of our own* nous permet de vérifier la répartition des couples pour les fanfictions *Harry Potter* : les deux couples les plus représentés sont des couples homosexuels entre deux personnages qui n'ont aucune attirance l'un pour l'autre dans l'œuvre originale, mais dont la relation a montré suffisamment de tensions (qu'ils fussent ennemis jurés, rivaux, ou amis) pour que l'imaginaire des fans y voient une possible relation amoureuse.

Si cette tendance est de plus en plus critiquée, elle en dit beaucoup : d'abord sur la proportion de personnes queer parmi ces communautés de fan, puis sur son origine. En prenant en compte le besoin d'identification et l'usage de la métaphore, ce n'est qu'une conséquence logique : la plupart des œuvres concernées ne présentent pas ou peu de relations queer parmi ses personnages, les fans queer se sont donc reportés sur chaque indice qui aurait pu présager une relation homosexuelle. La surinterprétation est nécessaire pour trouver une once de réflexion de soi : une amitié intense entre deux garçons devient le modèle le plus proche du couple homosexuel dont la ou le fan pourrait rêver.



Capture d'écran des couples disponibles pour les fanfictions *Harry Potter* sur la plateforme de lecture *Archive of our own*.

Le cas de la littérature jeunesse

Je l'ai montré dans ma partie précédente : la représentation est quelque chose d'absolument fondamentale pour l'individu queer et plus encore pour l'adolescent·e. En effet, la communauté queer est plus exposée aux maladies et troubles mentaux du fait des discriminations et des violences qu'elle subit au quotidien. En 2017, l'American Psychiatric Association exposait dans son rapport sur les disparités de santé mentale pour la population LGBTQIA+ que celle-ci était deux fois plus exposée aux risques de dépression, d'addiction, d'anxiété et d'autres maladies et troubles mentaux que la population

| Sexual Orientation | Considered Attempting Suicide |
|--------------------|-------------------------------|
| Heterosexual | 2.3% |
| Gay or Lesbian | 4.4% |
| Bisexual | 7.4% |
| Transgender | 30.8% |

Source: Mass. Dept. of Public Health, 2009

Tableau récapitulatif de la statistique suivante : taux de suicide en fonction de l'orientation sexuelle et l'identité de genre chez les populations LGBTQIA+ aux Etats-Unis en 2017.

débats/jeunesses, vol. 46, 2007. Disponible en ligne sur *Cairn.info*, URL : <https://www.cairn.info/revue-agera-debats-jeunesses-2007-4-page-58.htm>.

hétérosexuelle⁵⁴. Le taux de suicide est lui aussi nettement plus élevé, avec un taux à 2,3% pour la population hétérosexuelle interrogée contre 4,4% pour la population gay et lesbienne, et un pic à 30,8% pour la population transgenre. Parmi les causes, le rapport évoque la discrimination et l'homophobie vécues par les individus LGBTQIA+ en milieu médical, le manque de soutien familial et social en particulier dans des régions à faible population LGBTQIA+ et l'exposition fréquente à la violence. Pour les personnes transgenres s'ajoute aussi un taux de pauvreté et de non-emploi plus élevé que pour la population cisgenre, et enfin l'ensemble des violences vécues est augmenté si l'individu appartient à une minorité ethnique.

Face à une population si fragile, la littérature joue un rôle vital : elle peut montrer à l'enfant et l'adolescent·e qu'il a le droit d'exister et qu'il n'est pas seul, mais elle peut également être dangereuse lorsqu'elle véhicule des stéréotypes et de la violence homophobe. Il a fallu attendre le XXI^{ème} siècle pour que la littérature offre enfin des modèles queer positifs et heureux, permettant à l'enfant de se construire dans l'amour et le respect de soi. Aujourd'hui, les questions de diversité et d'inclusion dans la littérature jeunesse sont de premier ordre, mais en France les choses bougent assez lentement.

La représentation queer dans la culture française : quotas et queerbaiting

La multiplication des représentations queer ne touche pas seulement la littérature mais presque tous les médias culturels, et l'avènement des réseaux sociaux y joue une part énorme. Mais si le queer pénètre aujourd'hui tous les sujets, nous faisons aujourd'hui face à une dérive imprévue, qui prends petit à petit de l'ampleur : les phénomènes de quotas et de queerbaiting⁵⁵.

Les quotas sont apparus avec la demande de plus en plus grande du public d'avoir une représentation digne de ce nom. Ils se retrouvent un peu partout dans la société, mais je me concentrerai sur ceux qui s'appliquent à l'industrie du divertissement. En ce moment, c'est Netflix qui incarne le mieux cette pratique, avec ses séries pour adolescent·e·s toujours plus inclusives, et ses personnages queer qui apparaissent quasi systématiquement dans leurs nouvelles productions. Un pas en avant positif pour toute la communauté, qui bénéficie enfin d'une représentation anodine dans ses divertissements, mais une tendance agaçante pour d'autres qui n'y voient que l'expression d'un lobby LGBTQIA+ et d'une propagande ridicule.

⁵⁴ *Division of Diversity and Health Equity. Mental Health Disparities: LGBTQ*, American Psychiatric Association, 2017.

⁵⁵ Voir le Glossaire.

Un certain nombre de personnes queers le déplorent aussi, mais pour d'autres raisons : ces représentations systématiques sont bien souvent très pauvres. Jusqu'en 2020, la grande majorité des personnages queer était reléguée aux personnages secondaires, et ceux-ci sortaient rarement des clichés et stéréotypes. Lorsque le personnage principal était queer, c'était parce que son identité était le sujet principal de l'œuvre, et il ne revêtait donc pas d'autre dimension. Ces quelques dernières années on note une réelle évolution dans ces traitements, avec de nouvelles séries aux personnages queers mieux construits, parfois protagonistes et dont l'identité queer n'est plus la seule caractéristique. Le problème reste que cette diversité renouvelée n'échappe plus à l'obsession des quotas. Nicolas, libraire aux Mots à la Bouche, parle d'une « révolution sociétale⁵⁶ » lorsque je le questionne sur ce renouveau d'homophobie autour des quotas :

Ça permet de visualiser à quel point on continue de grandir dans une société encore très misogyne, homophobe et transphobe. « On en voit trop, on veut pas voir ça », c'est le même débat que pourquoi il y a autant d'actrices non blanches, notamment dans les reboot. « Vous nous volez notre truc », on a été tellement habitué à n'avoir que des héros blancs et masculins, des filles au rôle accessoire... ça, ça a changé un peu mais y a des résistances encore très fortes.⁵⁷

Les quotas sont par conséquent un « mal nécessaire » : face à un monde culturel qui a longtemps été dominé par un ordre blanc et hétérosexuel, il est naturel de rencontrer des résistances en augmentant la représentation des minorités. Les queers dérangent car ils deviennent enfin visibles, et les populations dominantes s'effraient de voir leur représentation diminuer, sans réaliser qu'elle a toujours été omniprésente par le passé.

En parallèle des quotas, on remarque de plus en plus une critique générale du procédé de *queerbaiting*. En effet, si celui-ci a longtemps été utilisé afin de contourner la censure et plaire à un public généralement hostile à toute évocation homosexuelle ou queer, cet usage a pris aujourd'hui une connotation très négative pour une grande partie de la communauté. Dans la culture populaire, cette problématique est régulièrement soulevée, surtout en ligne : qu'il s'agisse de séries, de films, ou de personnalités publiques, ce procédé est encore trop souvent utilisé à des fins commerciales, afin d'attirer un public queer sans pour autant passer le cap de la représentation et de l'inclusion. Louise Barrière, dans son article « Culture, médias et politique : perspectives LGBTI et queer », parle d'une « représentation en demi-teinte » :

⁵⁶ Voir annexe X page 152.

⁵⁷ *Ibid.*

Ces procédés de codage en sous-texte prennent en réalité racine dans une histoire de la censure cinématographique. Les producteurs jouaient ouvertement de la possibilité d'un décodage multiple afin de contourner la censure et les réactions négatives du public dominant. C'est avec l'évolution des réglementations que les procédés de représentation dont relève le *queerbaiting* prennent une dimension négative aux yeux des fans. Les créateurs ayant recours à ce type de représentations en demi-teinte sont perçus par les communautés LGBTI et queer comme cherchant à courtiser une audience minoritaire sans pour autant froisser un public réactionnaire. Les fans revendiquent alors le droit de s'identifier à des personnages qui soient ouvertement, visiblement LGBTI et queer.⁵⁸

On voit bien alors que la question de la diversité queer et son inclusion dans le monde culturel reste écartelée entre la représentation bienveillante et la réappropriation commerciale, que l'on peine parfois à distinguer l'une de l'autre. Cette problématique se retrouve de façon similaire dans la littérature, bien qu'elle ne revête pas exactement la même forme (je l'adresserai dans une autre partie).

Ainsi, cette première partie m'a permis de retracer en substance la façon dont nous avons perçu et reçu la littérature queer en France jusqu'à aujourd'hui. Il devient évident que ce que j'appelle « littérature queer » dans ce mémoire est le produit de plusieurs siècles d'Histoire complexe, à la fois parce qu'on peut difficilement parler d'une histoire commune (je rappelle à quel point il est délicat de retracer l'histoire de l'homosexualité sans traiter séparément l'homosexualité féminine et masculine), et parce que cette Histoire nécessiterait d'être traitée période par période, une zone géographique après l'autre. Il me paraissait toutefois nécessaire d'entreprendre ce travail pour bien exposer le fait que notre perception de l'homosexualité découle en majorité de l'héritage laissé par le XX^{ème} siècle, et que cet héritage est lui-même le produit des siècles précédents. De fait, cela met en échec la plus grande partie des discours homophobes qui brandissent la prétendue « nouveauté » d'un mouvement et son manque de fondement pour le décrédibiliser. La « lubie d'une nouvelle génération » était finalement pratiquée depuis les premières civilisations, n'en déplaise aux argumentateurs du « contre-nature⁵⁹. »

⁵⁸ BARRIERE Louise, « Culture, médias et politique : perspectives LGBTI et queer », dans *Genre, sexualité & société* [En ligne], consulté le 16 mai 2023. URL : <http://journals.openedition.org/gss/7436>.

⁵⁹ « Les internautes font également appel au procédé discursif de l'injonction simple. L'altérité au sein du couple est alors présentée comme fondement de l'identité humaine [...] Ainsi, l'homosexualité serait une construction contemporaine, constituant une déviance par rapport à une norme naturelle, morale et religieuse supérieure. Dans ce sens, l'orientation homosexuelle serait alors une pathologie biologique ou génétique, qui nécessiterait un suivi

Dans la prochaine partie, je m'attacherai à étudier ce qu'il en est de l'offre de littérature queer aujourd'hui : comment le monde éditorial traite-t-il de la thématique queer, et comment le public reçoit-il cette nouvelle offre qu'il leur est proposée ?

médical ou psychologique. » HUGONNIER Claire, « Homophobie » dans *Discours de haine et de radicalisation : Les notions clés*, Lyon, ENS Éditions, 2023.

La production de littérature queer et sa réception

Une production qui évolue avec les mœurs

Je le rappelle à nouveau, mon projet de recherche partait du constat initial que l'offre en littérature queer avait considérablement augmenté en quelques années : celle que j'étais au collège, il y a dix ans, était loin d'avoir un choix aussi large en littérature queer que celle que je suis aujourd'hui, et ce peu importe le genre littéraire. À noter que ce constat doit être nuancé si l'on prend ou non en compte les littératures parallèles qui se développent en ligne, car celles-ci obéissent à des logiques très différentes (bien qu'il soit intéressant de constater que la littérature produite par le lecteur amateur est bien plus à l'écoute des demandes du lectorat que ne l'est le monde éditorial), et sont finalement bien plus en avance sur ces questions (j'avais évoqué dans la partie précédente le cas des fanfictions).

La littérature queer chez les éditeurs généralistes : entre polémiques et succès littéraires

En étudiant l'offre chez les éditeurs généralistes, on constate que si celle-ci semble aussi « visible » aujourd'hui, c'est parce qu'elle est pavée de succès littéraires. Guillaume Perilhou, à l'occasion d'un article dans le magazine *Têtu*, analyse ce qu'il appelle « l'émergence d'un nouveau roman queer » : il identifie la multiplication de nouveaux auteurs à succès qui imposent la thématique queer dans leurs romans, et qui renouvellent la façon de raconter ces identités. Parmi ces nouveaux et nouvelles auteurices, il évoque Pauline Delabroy-Allard, qui a connu en 2018 un succès retentissant avec son premier roman, *Ça raconte Sarah* : « L'écrivaine reçut tous les honneurs, ou presque : sélectionnée pour le prix Goncourt, elle fut récipiendaire de plusieurs Choix Goncourt étrangers avant de se voir décerner le Prix du roman des étudiants France Culture-Télérama. Désormais les autrices lesbiennes, longtemps invisibilisées, s'imposent progressivement dans un monde qui évolue.⁶⁰ ». Et c'est vrai, les premiers romans queers foisonnent depuis ces cinq dernières années : en 2021, *Un jour se sera vide* d'Hugo Lindenberg remporte le Prix du Livre Inter⁶¹. En 2020, Fatima Daas publie *La*

⁶⁰ PERILHOU Guillaume, « La littérature queer est-elle devenue mainstream ? », *Têtu* [en ligne], le 21 janvier 2021, URL : <https://tetu.com/2021/01/21/la-litterature-queer-est-elle-devenue-mainstream/>.

⁶¹ PERILHOU Guillaume, « Le prix du livre Inter 2021 pour le roman sur l'enfance et la honte d'Hugo Lindenberg », *Têtu* [en ligne], le 7 juin 2021, URL : <https://tetu.com/2021/06/07/prix-du-livre-inter-2021-roman-jour-sera-vide-hugo-lindenberg/>.

petite dernière, un roman incontournable de la littérature lesbienne aujourd'hui. Et à côté de ces premiers romans, on compte de nombreux romans d'auteurices de référence : impossible de parler de littérature queer du XXI^{ème} siècle sans évoquer Edouard Louis, Philippe Besson, ou le succès international de *Call me by your Name*.

Depuis son premier roman *En finir avec Eddy Bellegueule*, paru en 2014, Edouard Louis a fait une entrée fracassante sur la scène littéraire en tant qu'auteur engagé, ouvertement gay. Son premier roman est d'une rare violence, il adresse de front l'homophobie vécue au sein de sa famille, de sa ville. Aujourd'hui, ce roman s'est imposé comme un classique de la littérature homosexuelle, et il est traduit dans une vingtaine de langues. Il est le commencement d'une œuvre littéraire dédiée à l'écriture de son homosexualité : *Histoire de la violence* paraît en 2016 et raconte une agression sexuelle vécue par l'auteur afin de comprendre le mécanisme de la violence, *Qui a tué mon père* en 2018 revient sur la vie du père de l'auteur et aborde notamment l'homophobie familiale qu'il a vécu. En 2021, Edouard Louis raconte sa mère dans *Combats et métamorphoses d'une femme*. Cinq mois plus tard, il sort *Changer : méthode*, un livre par lequel il revient sur ce qu'il a déjà raconté (sa vie, l'homophobie, ses parents), mais où il explique, aussi, tout son processus de métamorphose et de fuite. Cela rappelle les propos de Didier Eribon sur la nécessaire transformation de l'individu queer par la fuite, et ce n'est pas étonnant compte tenu de leur lien affectif : c'est *Retour à Reims* qui inspira Edouard Louis son premier roman, qu'il dédie d'ailleurs à Eribon, et le primo-romancier en retour introduit en 2018 la nouvelle édition de cet ouvrage de référence.

De son côté, Philippe Besson n'est plus un primo-romancier depuis longtemps, mais comment oublier *En l'absence des hommes*, qui a fêté il y a peu ses vingt ans ? Le romancier a fait son introduction sur la scène littéraire en 2001 avec un roman qui raconte la vie d'un adolescent de 16 ans à l'été 1916, sa relation amoureuse avec un soldat en permission, et sa relation platonique avec l'écrivain Marcel Proust. Depuis, Philippe Besson a publié de nombreux romans, dont l'immense majorité aborde de près ou de loin la question de l'homosexualité. Aujourd'hui, Philippe Besson est un auteur gay majeur en France, et il est intéressant de constater qu'à l'inverse d'Edouard Louis, il fait assez peu polémique. C'est un auteur gay à succès, qui se double d'un auteur (tout simplement) de littérature incontournable. C'est presque comme si, parce qu'elle est présente systématiquement sous toutes les formes, l'homosexualité qui imprègne ses œuvres est devenue anodine pour son lectorat.

Pour Guillaume Perilhou, journaliste chez Têtu, ces dernières années ont été marquées par de nombreux succès littéraires queer, qu'ils soient accompagnés ou non de polémique. Celui qu'il pose en modèle, c'est *Call me by your name* d'André Aciman. Le film a connu en 2018

un succès retentissant au cinéma, et le roman, racheté par Grasset et republié sous le même titre (il s'appelait auparavant *Appelle-moi par ton nom*) s'est vendu à plus de 30 000 exemplaires⁶². Le succès, inattendu, a conquis un public bien plus large que le public queer. Guillaume Perilhou rapporte l'étonnement de l'auteur lui-même face à ce phénomène : « Ce qui m'a le plus étonné, c'est le succès auprès des jeunes, des très jeunes même, et en général des filles ! Qui voient dans cette histoire d'amour non pas le portrait de ce qu'elles ont vécu, mais qu'elles voudraient vivre⁶³. » Cela montre qu'il y a une plus grande porosité du lectorat pour la littérature queer, plus grande peut-être que ce que le monde du livre envisageait.

D'ailleurs, ces succès éditoriaux ne sont pas nouveaux. Ils commencent dès les années 1970 en France, portés par mai 68 et la libération sexuelle revendiquée. Mai 68 est assurément un tournant majeur pour un bon nombre de débats sociaux en France, et ça l'est en particulier pour la communauté queer. Le chercheur Luc Pinhas explique que cette décennie est marquée par des auteurices queers qui ne se cachent plus et écrivent sur une homosexualité décomplexée⁶⁴. Il identifie deux auteurs à l'impact important : Yves Navarre et Dominique Fernandez, chacun consacré par le prix du Goncourt, et dont les romans largement autobiographiques firent partie des « meilleures ventes ». Yves Navarre obtient le Goncourt en 1980 pour son roman *Le Jardin d'acclimatation*, mais publiait déjà des ouvrages sur l'homosexualité depuis 1971 avec *Lady Black* chez Flammarion. Dominique Fernandez obtient le Goncourt deux ans plus tard en 1982 pour *Dans la main de l'ange*, un roman consacré à la figure gay qu'est Pier Paolo Pasolini. Il avait déjà, en 1978, écrit sur son homosexualité avec *L'Etoile rose*, et on lui doit plusieurs essais sur l'homosexualité dans la culture tels que *Le Rapt de Ganymède*, *L'amour qui ose dire son nom*, et *Amants d'Appolon : l'homosexualité dans la culture*. Il est également le premier membre ouvertement homosexuel de l'Académie française, qu'il rejoint en 2007 : Jean Cocteau, Henry de Montherlant, Julien Green et Marguerite Yourcenar ne revendiquèrent pas de leur vivant leur homosexualité sous la Coupole. Il se confie sur cette élection à Guillaume Perilhou : « J'ai voulu quelque part assurer à l'homosexualité une reconnaissance officielle. D'ailleurs, je pensais que pour cette raison les Académiciens ne m'éliraient pas. La majorité des membres est d'une homophobie effrayante⁶⁵. »

⁶² PERILHOU Guillaume, « La littérature queer est-elle devenue mainstream ? », *op. cit.*

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ COLLECTIF, « Inclusi(·f·v·e·s), Le monde du livre et de l'écrit : quelles diversités ? », *Bibliodiversité*, Paris, Double Ponctuation, 2022.

⁶⁵ PERILHOU Guillaume, « Sexe, littérature et histoire gay : rencontre avec l'académicien Dominique Fernandez », *Têtu* [en ligne], le 23 mars 2021, URL : <https://tetu.com/2021/03/23/sexe-litterature-histoire-gay-rencontre-auteur-academicien-dominique-fernandez-livre-homme-trop/>.

Un constat relativement positif, porté par une évolution sociale

On aime à croire parfois que la littérature peut évoluer sans admettre de politique, comme une forme d'art pur qu'il faut savoir détacher des préoccupations sociales (c'est vrai d'ailleurs pour d'autres activités artistiques, en particulier le cinéma). « Séparer l'homme de l'artiste » est une phrase qui fait sens aussi dans le monde littéraire. Pourtant, le lien entre littérature queer et progrès social est très étroit : les auteurices queers militent pour la reconnaissance et les droits de leur communauté, mais ils ne pourraient le faire sans le soutien de la Loi : depuis quarante ans, l'Etat français multiplie les mesures pour les droits de la communauté queer et contre l'homophobie⁶⁶. Après la dépénalisation de l'homosexualité le 4 août 1982, les concubinages et partenariats enregistrés sont autorisés depuis le 15 novembre 1999, et l'adoption est possible à titre individuel depuis 2008. L'année 2013 marque un tournant dans l'histoire des droits LGBTQIA+ avec la loi autorisant le mariage entre personnes du même sexe. Ces droits s'accompagnent également de mesures contre les actes homophobes (et LGBTphobes) : en 2001, le gouvernement vote la loi relative à la lutte contre les discriminations qui comprends la discrimination liée à l'orientation sexuelle. Depuis, des mesures et contre-mesures statuent régulièrement des actes, paroles et violences homophobe en tant que délit.

Quelles sont les conséquences de ces mesures à l'échelle de la société ? On estime qu'aujourd'hui une partie de la population queer peut vivre sa vie et son couple comme n'importe qui d'autre. Pour les jeunes générations, l'homosexualité se banalise, et à l'exception de quelques anomalies législatives, l'individu queer possède des droits égaux à l'individu hétérosexuel⁶⁷. Malgré tout, de nombreux organismes et institutions alertent sur la recrudescence des violences LGBTphobes depuis la loi sur le mariage pour tous : chaque année, SOS Homophobie publie un rapport d'alerte sur les violences LGBTphobes⁶⁸ et leur hausse depuis 2013.

En 2013, la hausse de la visibilité des couples homosexuels dans l'espace médiatique s'était traduite par une forte hausse des témoignages à notre association. Ce schéma se répète

⁶⁶ « Droits LGBT+ : lutte contre les discriminations et politique de l'égalité », *Vie-publique.fr* [en ligne], le 1^{er} février 2022, URL : <https://www.vie-publique.fr/eclairage/276243-droits-lgbt-lutte-contre-les-discriminations-et-politique-de-legalite>.

⁶⁷ Ces propos sont à fortement relativiser en raison des points noirs multiples qui existent encore dans la Loi française, notamment relatifs à la PMA pour les couples homosexuels ou la prise en charge de la transition pour les personnes transgenres.

⁶⁸ « Rapport sur les LGBTIphobies 2023 », *SOS Homophobie* [en ligne], 2023, URL : <https://www.sos-homophobie.org/informer/rapport-annuel-lgbtphobies>.

tristement en 2022 avec une augmentation marquée des témoignages de transphobie après de nombreuses attaques transphobes qui ont marqué l'année 2022 et se poursuivent en 2023⁶⁹.

De fait, malgré des progrès considérables et une prise de conscience toujours plus grande de l'Etat sur ces questions, l'acceptation sociale de l'identité queer demeure fragile et loin d'être acquise. Cela n'empêche pas de reconnaître que ces identités n'ont jamais été aussi présentes dans la littérature qu'aujourd'hui, et que la tendance générale va vers la banalisation.

En effet, lorsqu'on se penche plus attentivement sur les parutions queer en littérature, on remarque deux choses : la représentation est de plus en plus banalisée, et de moins en moins négative. Cela s'explique par le combat mené par la communauté queer depuis plus de vingt ans pour l'inclusion. En France, il y a des divergences d'opinions au sein même de la communauté, entre ceux qui cherchent l'assimilation, la possibilité de vivre comme n'importe quelle personne hétérosexuelle, et ceux qui revendiquent au contraire leur différence et refusent de s'assimiler à l'ordre hétérosexuel, le contestent même. J'ai eu l'occasion, durant mes entretiens, de rencontrer un libraire, homme homosexuel, qui aborde cette question avec un point de vue intéressant. Jérémy est libraire et fondateur de la librairie l'Impromptu, dans le XI^{ème} arrondissement de Paris. Je l'ai interrogé sur les problématiques liées à l'étiquette « LGBTQIA+ » et pourquoi celle-ci peut faire repoussoir, ce à quoi il a répondu en m'expliquant que, pour une personne queer, il y a toujours cette question d'être dans le milieu, ou hors milieu. Pour lui il y a réellement une dynamique de l'appartenance, et cela explique pourquoi des personnes queer peuvent rejeter l'étiquette « LGBTQIA+ », ou s'opposer aux revendications radicales des mouvements de lutte⁷⁰. Cela s'explique en grande partie par le fait qu'une partie de la population queer peut vivre presque comme n'importe qui et ne ressent donc plus la nécessité de la lutte.

C'est une vraie question qui se pose, c'est-à-dire que beaucoup de gens se considèrent gays, ou lesbiennes, ou autre, sans pour autant mettre une importance au fait de l'être. C'est-à-dire que, par exemple moi je le suis, je suis gay... je ne mange pas gay, je ne pense pas gay, ça fait partie de moi mais ça ne me définit pas. Je... y a des gens qui ont besoin de ça pour

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ Têtu a abordé cette question dans son article sur les convictions politiques de la communauté au moment des élections de 2022 : une partie non négligeable des électeurs d'Éric Zemmour étaient des personnes queers, qui justifiaient leur position par cette dynamique d'appartenance : pour eux, la lutte pour les droits LGBTQIA+ avait suffisamment accompli et venait donc en arrière-plan d'autres questions plus urgentes.

s'affirmer. Moi, j'en ai pas besoin. Moi je vis ma vie, je suis marié avec un homme et y a pas de... j'ai l'impression que ma vie est d'une banalité sans nom d'ailleurs...⁷¹

Et en lien avec cette dynamique de l'appartenance, Jérémy met en garde contre ce qu'il appelle « la dérive communautaire du label ». Ce qui m'a frappé, c'est la ressemblance avec certains discours homophobes qui lancent l'alerte à l'idéologie et la propagande. Pourtant, ici, ce sont les mots d'un homme gay, grand lecteur de sciences humaines, aux rayons féministes et essais queer travaillés. La question des labels et des « cases » est très adressée en ce moment, que ce soit par les membres de la communauté, par les alliés, ou les opposants. La communauté peut être un espace sécuritaire comme elle peut être dangereuse car limitante. Et à ce sujet, pour le moment, il ne semble pas y avoir de bonne ou de mauvaise réponse, les opinions sont très diverses. Ce que je retiens des propos de Jérémy, c'est que cette façon de voir le monde pour certaines personnes ne peut pas être ignorée lorsque l'on pose la question du label, de la désignation, dans le cadre d'un commerce.

Il nous dit également que c'est le phénomène de la banalisation qui explique en grande partie la quantité de romans queers aujourd'hui. La société évolue vers un désintérêt pour ces questions, « désintérêt » étant à comprendre dans un sens positif : une portion toujours plus grande de la population n'a plus d'opinion sur la cause LGBTQIA+, elle n'est ni pour ni contre, ne s'intéresse pas à la cause et à ses combats, mais n'aurait pas idée de remettre en cause l'existence des personnes queers.

[...] je pense à un phénomène simple c'est la banalisation. C'est-à-dire que la société évolue heureusement, le mariage pour tous a aussi amené des amorces qui fait que en effet, bon le XI^{ème} s'y prête aussi comme le X^{ème} ou le XX^{ème}, on est dans des quartiers où on s'en fout en fait. Donc encore une fois ce que je disais, je prends par exemple *Ça raconte Sarah* euh... Oui, c'est une histoire d'amour. Le fait que ce soit deux femmes, est-ce que ça compte ?⁷²

Toutefois, sa remarque introduit dans le même temps une sorte de contradiction : si le fait que *Ça raconte Sarah* concerne deux femmes lesbiennes ne compte pas, et que c'est simplement une histoire d'amour, alors à quoi bon en faire un roman lesbien ? Il faut prendre garde au

⁷¹ Voir Annexe VIII, page 126.

⁷² *Ibid.*

double tranchant de cette banalisation qu'on observe dans la littérature, et qu'on recherche, pour qu'elle ne mène pas à l'effacement. La dimension lesbienne doit compter, doit être suffisamment significative, mais il est encourageant aussi qu'elle soit reléguée au second plan pour que le roman puisse être proposé à n'importe qui, sans qu'elle pose question. Le banal peut exister sans pour autant effacer l'identité, mais c'est un équilibre fragile. C'est bien pour cela que tant de penseurs de la question queer, du siècle précédent ou d'aujourd'hui, déplorent la perte de la subversion queer (rappelons-nous que Didier Eribon et Dominique Fernandez nous mettent en garde contre l'effacement de l'identité queer pour l'assimilation à un ordre hétérosexuel). Oui à la banalisation donc, et merci. Mais ses dérives sont tangibles et seront atteintes sans doute si la lutte militante s'essouffle.

Le deuxième aspect que j'introduisais plus haut est celui de l'amélioration des représentations dans les romans queers. Il n'y a pas si longtemps encore, la grande majorité des représentations queer étaient assez négatives : histoires tragiques, personnages gays stéréotypés et « débauchés », ces personnages étaient bien souvent très malheureux⁷³. Aujourd'hui, ces représentations sont plus diversifiées. Quand nous avons interrogé Nicolas, librairie aux Mots à la Bouche, au sujet de ce qu'il pouvait observer de l'offre en littérature queer aujourd'hui, il nous a confié deux évolutions notables, et positives : d'abord, alors que cette littérature avait tendance par le passé à ne proposer que des personnages gays ou lesbiens, on retrouve aujourd'hui une plus grande diversité de personnages, tels que des héros et héroïnes non-binaires, transgenres, polyamoureux·se·s, etc. Parmi les sorties notables récentes on compte *Les Vilaines* de Camila Sosa Villada, qui dépeint le milieu des prostituées transgenres en Argentine, *Arcadie* d'Emmanuelle Bayamack-tam, où l'intersexuation et la fluidité de genres prennent formes aux côtés d'une communauté libertaire. Plus récent encore, *L'arbre de colère* de Guillaume Aubin, qui nous transporte dans une tribu dans le nord du Canada au XV^{ème} siècle. Malgré tout, ces romans restent en minorité et passent largement inaperçus s'ils ne bénéficient pas d'une prescription. À côté de cela, on observe quand même un attachement du secteur éditorial pour les histoires de « coming-out », certes moindre qu'au début du siècle. Nicolas constate que jusqu'à récemment, le traitement de l'homosexualité dans les romans était encore très porté sur le sexe et l'érotisme, ou le modèle du « coming-out » : on avait le choix alors entre un roman d'apprentissage sur la recherche et l'acceptation de soi, ou un roman d'amour passionnel⁷⁴. Dans un cas comme dans l'autre, l'homosexualité était le point névralgique du roman. Aujourd'hui, Nicolas soutient qu'il y a de plus en plus de romans où l'enjeu du récit est

⁷³ Je renvoie aux propos de Dominique Fernandez dans *L'amour qui ose dire son nom*.

⁷⁴ Voir Annexe X, page 152.

ailleurs, dépasse le thème de l'acceptation de soi (la bibliographie de Philippe Besson en est un bel exemple), mais cela reste minime. À titre d'exemple, Gallimard s'est illustré à la rentrée littéraire 2022 en publiant trois premiers romans, tous queer : *Les petites amoureuses* de Clara Benador, *Mourir avant que d'apparaître* de Rémi David, et *L'inclinaison* de Corantin Durand. Je vais revenir brièvement sur chacun parce que, à leur façon, ils représentent assez bien le traitement du queer dans la littérature française en ce moment. Ce sont d'ailleurs ces deux derniers romans que Stanislas, gérant de la librairie Lamartine dans le XVI^{ème} arrondissement de Paris, me cite lorsque je lui demande quels sont les derniers livres queer qu'il a lus. Il me dit ceci à propos de *L'inclinaison* :

Alors y a un livre qui fait partie de la rentrée littéraire Gallimard et qui s'appelle *L'inclinaison* et qui est un sujet un petit peu euh... qui traite de ça. C'est un très jeune auteur, Gallimard y croit beaucoup. C'est Corentin Durand, c'est son premier roman. Avec le cheminement d'un jeune gay, mais en fait c'est rude. C'est rude, il y a la drogue, ça commence par une scène d'ouverture qui est quand même un peu compliquée à absorber et qui rend le truc... Je suis resté en rade de la narration. Alors c'est intéressant, un personnage qui est confronté à une population homosexuelle notamment au travers de la drogue, mais qui lui-même ne se juge pas homosexuel mais en même temps quand même, voilà qui sait pas trop où se positionner, qui va essayer de s'en sortir⁷⁵.

Il nous décrit donc un roman, difficile certes, mais consacré à la découverte de son homosexualité. De la même façon, *Mourir avant que d'apparaître* raconte l'histoire d'amour passionnée et destructrice de Jean Genet, figure homosexuelle majeure que j'ai déjà évoquée précédemment, avec Abdallah, un jeune acrobate dont il va faire son amant et un funambule de renom. Difficile d'ignorer les multiples lieux communs qui se retrouvent : un amour destructeur (car nombre d'histoires d'amour homosexuelles connues terminent en tragédies), un « mythe » homosexuel pour sujet, aux accents pédophiles de surcroît (Abdallah avait tout juste dix-huit ans, Jean Genet en avait plus de quarante). Enfin, *Les petites amoureuses* se raccroche plutôt au queerbaiting : pour un lecteur habitué de la littérature queer, il est évident que les deux adolescentes du roman partagent une relation qui est bien plus que de l'amitié. Mais le mot n'est jamais prononcé, en dehors du titre et de la quasi-dévotion que Lola, la protagoniste, voue à Shéhérazade, petite prostituée du quartier des plaisirs à Casablanca durant la Seconde Guerre Mondiale. Sans remettre en question la qualité intrinsèque de ces récits (qui sont très bons, au

⁷⁵ Voir Annexe IX, page 142.

demeurant), il est intéressant de voir comme ils correspondent chacun à un stéréotype du roman queer.

Enfin, il ne faut pas oublier que le marché de la littérature queer est avant tout un marché de petits éditeurs indépendants et spécialisés. Ces structures éditoriales, nous dit Luc Pinhas, ont commencé à naître à partir des années 1990 avec pour objectif un lectorat queer⁷⁶. Elles sont généralement de taille réduite et situées en province, et ont toujours peiné à se développer en raison du dédain des auteurs queers, qui préféreraient tenter leur chance avec des éditeurs généralistes pour s'assurer une réussite commerciale. Mais si ces petits éditeurs ne sont jamais dénicheurs de talents, ils remplissent toutefois un autre rôle auprès du public queer, en lui fournissant une littérature qui le représente de façon décomplexée. En France, de nombreuses maisons d'éditions spécialisées se sont construites autour de l'homoromance et des littératures de l'imaginaire, proposant des univers où l'homosexualité ne fait plus question : les éditions Haro (anciennement Mix éditions) existent depuis 2015 et propose un choix large de romans queer, que ce soit de la romance, de la fantasy, du thriller ou du contemporain. Les éditions Homoromances, au Québec, publient de la romance gay et lesbienne et touchent un public francophone. Les éditions Reines de cœur sont un incontournable de la romance lesbienne, tout comme KTM éditions. La plupart de ces éditeurs n'ont pas d'existence au sein des librairies généralistes, mais s'installent plutôt dans les librairies spécialisées comme Les Mots à la Bouche, qui propose une sélection de romans chez Reines de cœur, Homoromance éditions, les éditions Bookmark... Ces dernières font par ailleurs une percée remarquable dans le monde du livre depuis leur création, en 2013. D'abord centrées sur la littérature gay, elles se sont rapidement diversifiées avec différentes collections et publient aujourd'hui du thriller, de la fantasy, de la romance, du Young Adult... tout en proposant des romans queers et hétérosexuels. Depuis 2015, Bookmark est distribuée par Hachette et fait partie du réseau de diffusion La Diff, qui lui permet aujourd'hui de s'installer tranquillement dans les librairies. Pour toute une génération de lecteurs queer, Bookmark est un incontournable. Le point commun de toutes ces maisons d'édition, c'est qu'elles ont d'abord ciblé la vente numérique puis, en fonction de leur succès, ont développé le format papier. De la même façon, certaines d'entre elles ont diversifié leur catalogue en proposant également des personnages hétérosexuels : c'est le cas de Bookmark, Haro éditions, H&O éditions... Aujourd'hui, c'est une section du marché qui est en pleine mutation : Nicolas, notre libraire spécialisé, me rapportait que de nombreuses structures ont disparu dernièrement. Il cite les éditions Textes Gais, les éditions Gaies et lesbiennes, qui

⁷⁶ COLLECTIF, « Inclusi(·f·v·e·s), Le monde du livre et de l'écrit : quelles diversités ? », *op. cit.*, page 160.

font parties des plus anciennes structures et peinent à survivre aujourd'hui. Il semble que les éditeurs spécialisés de cette période peinent à suivre le renouvellement du marché, à l'inverse des structures créés dans les années 2010 (comme Bookmark, ou Haro), qui ont su dénicher un lectorat et se créer une place sur le marché. Dans l'ensemble, ce type de maisons d'édition est pourtant le seul à proposer une véritable littérature queer, en éditant des romans sans prendre en compte le potentiel polémique, en créant une offre de romans qui échappent au cadre normatif hétérosexuel, des romans profondément queer grâce auxquels les lectrices peuvent imaginer un monde où leur normalité et celle de la société sont identiques. Une véritable « normalisation », finalement. Ces romans de fiction queer n'existent pas dans l'édition classique : tout au plus pouvons-nous citer *La maison au milieu de la mer céruléenne* de TJ Klune, paru en France chez Desaxus, alors que l'auteur est à l'origine édité par les éditions Bookmark. C'est l'un des seuls auteurs à succès à avoir traversé le marché d'un secteur à l'autre, de la petite édition indépendante à la réputation de romans peu aboutis et érotiques, à l'édition indépendante de premier plan, diffusée en librairie.

Ainsi, l'état du marché de la littérature queer au présent paraît très encourageant, porté par un marché réparti entre les gros éditeurs et leurs « meilleures ventes », et les petits éditeurs spécialisés, qui viennent proposer un autre type de littérature.

Le paradoxe du milieu éditorial : inclure sans le dire, lire entre les lignes

Pour autant, on ne peut pas encore affirmer que cette littérature s'est définitivement installée. Il demeure de nombreuses zones d'ombres : le sentiment pour une majorité de la communauté queer de manquer de représentation, d'être exclue d'un monde du livre « élitiste », le fait que ces romans dont j'ai parlé dans ma partie précédente ne représentent finalement qu'une infime partie de la production, la précarité de ces petits éditeurs qui sont les seuls à proposer une littérature queer à part entière.

Un constat en demi-teinte, alors, quand on se penche sur le ressenti du lectorat. Pour me faire une idée de ce ressenti, j'ai mené une enquête quantitative en diffusant un questionnaire sur les réseaux sociaux. Cette enquête révèle d'abord que sur l'échantillon de lectrices de littérature queer étudié, la part féminine est majoritaire à 79,7%⁷⁷. De plus, la tranche d'âge la

⁷⁷ Voir Annexe I

plus représentée est celle des 12 à 18 ans à 39,2%, suivie de près par les 18 à 25 ans à 34,2%⁷⁸. Les conclusions que je vais tirer seront donc propres à un lectorat féminin, composé d'adolescent·e·s et de jeunes adultes.

Plusieurs de mes questions concernaient la représentation en librairie et son accessibilité. Il ressort de cette étude que la moitié des personnes interrogées (50,3%) estime que l'offre de littérature queer en librairie indépendante est insuffisante⁷⁹. En comparant ces résultats avec la répartition du lieu d'habitation⁸⁰, on constate que parmi celles et ceux qui ont répondu « insuffisante », 39% habitent en campagne ou dans une petite ville, 28% seulement dans une grande ville, et 32% à Paris. À l'inverse, parmi celles et ceux qui ont répondu « satisfaisante », 35% habitent à Paris contre 31% en campagne ou dans une petite ville, et 33% dans une grande ville. On peut en conclure que l'offre de littérature queer ne se diffuse pas de la même façon sur le territoire français et que les grandes villes et la capitale offrent un accès privilégié à cette littérature. C'est confirmé lorsque je pose justement la question de cet accès à la littérature queer dans les lieux de vente physique, en excluant les sites de vente en ligne⁸¹ : parmi celles et ceux qui n'y ont pas accès facilement, 45% habitent en campagne ou dans une petite ville contre seulement 25% à Paris. Et parmi celles et ceux qui y ont accès facilement, 37% habitent à Paris. Malgré ces disparités, cette étude permet de confirmer que l'offre de littérature queer est plus importante que jamais : la répartition générale⁸² de ces réponses est de 52% pour celles et ceux qui y ont accès facilement, et 47% pour celles et ceux dont ce n'est pas le cas, une répartition donc relativement égale.

Enfin, ma dernière étude croisée concernait le lieu d'achat de littérature queer en fonction du lieu d'habitation⁸³. Dans la campagne ou les petites villes, les achats se font en majorité en grandes surfaces spécialisées telles que la Fnac ou Cultura, avec 37%. Suivent ensuite les sites de vente en ligne, avec 34%, et enfin les librairies indépendantes à 27%. Dans les grandes villes le rapport s'inverse avec une majorité d'achats en librairie à 47%, les sites de vente en ligne tombant à 17% et les grandes surfaces spécialisées à 31%. Enfin, à Paris les librairies indépendantes représentent 59% des achats et la part des sites de vente en ligne chute encore pour atteindre les 15%. Celle des grandes surfaces spécialisées ne sont plus qu'à 25%. J'en tire la conclusion que pour cette littérature, le lieu d'achat dépend grandement du lieu de vie : les

⁷⁸ Voir Annexe II

⁷⁹ Voir Annexe III

⁸⁰ Voir Annexe IV

⁸¹ Voir Annexe V

⁸² Voir Annexe VI

⁸³ Voir Annexe VII

habitants et habitantes de petites communes privilégient les grandes surfaces spécialisées, plus accessibles, et les sites de vente en ligne comme Amazon. Cela s'explique aussi par la répartition générale des librairies sur le territoire et les comportements des jeunes lecteurs : dans une étude sur les jeunes et la lecture publiée en mars 2022, le Syndicat de la Librairie Française estime que les grandes surfaces spécialisées et Amazon sont les premiers lieux d'achat du livre pour les jeunes⁸⁴.

L'ensemble des données récoltées me permettent de conclure que si la diffusion de la littérature queer est satisfaisante aujourd'hui, elle conserve une grande marge de manœuvre. La librairie indépendante arrive en tête des lieux d'achats avec 59% des réponses mais ce pourcentage varie de beaucoup lorsqu'on prend en compte l'âge ou le lieu d'achat. Le poids des sites de vente en ligne et des grandes surfaces spécialisées n'est pas à négliger, notamment chez les jeunes lecteurs, qui sont la part dominante de mon terrain d'enquête.

Ce ressenti mitigé du lectorat se double d'un paradoxe qu'identifie Nicolas, à propos des éditeurs généralistes. J'avais abordé la question du queerbaiting dans les médias, et il se retrouve d'une certaine façon dans le monde du livre par des stratégies commerciales homophobes qui choisissent la discrétion pour les romans queers afin d'éviter le label. Ce constat est partagé par Christine Lemoine, fondatrice de la librairie Violette and Co, spécialisée en littérature féministe et queer. Dans *Inclusi(f·v·e·s)*, elle se confie sur la façon dont les libraires spécialisés sélectionnent les ouvrages et les difficultés qu'ils rencontrent :

Par contre, ce qui perdure, c'est la difficulté d'employer d'autres mots, comme « lesbienne ». Il nous est arrivé de ne pas repérer des livres que l'on aurait dû avoir parce que le terme n'était pas explicitement employé dans l'argumentaire du représentant du diffuseur et par l'éditeur. Il y a encore beaucoup de livres où cette information doit se dénicher « entre les lignes » ; il faut donc continuer à décrypter. En en parlant avec des éditeurs, on comprend que l'emploi de certains mots marquerait le livre et en ferait un titre de niche, qui n'intéressera pas le grand public⁸⁵.

C'est un véritable enjeu pour ces libraires spécialisés, un paradoxe auquel ils sont confrontés régulièrement. Pour eux, le milieu éditorial est à mi-chemin de la prise de conscience : il a bien compris que le queer pouvait devenir un enjeu commercial, en témoigne

⁸⁴ « Les jeunes Français et la lecture », *Syndicat de la librairie française* [en ligne], mars 2022, URL : <https://www.syndicat-librairie.fr/le-reseau-des-librairies/etudes-rapports>.

⁸⁵ COLLECTIF, « Inclusi(f·v·e·s), Le monde du livre et de l'écrit : quelles diversités ? », *op. cit.*, page 198.

la hausse de la production à ce sujet, mais il craint encore sa dimension subversive. La solution la plus simple pour s'assurer de bonnes ventes reste encore de publier du queer, mais de rester discret, parler « d'amitié ambiguë », plaisante à ce propos Nicolas⁸⁶. Le résultat, en librairie généraliste : des romans queers qui sont bien présents, mais qu'il faut chercher, un sujet qu'il faut comprendre en lisant entre les lignes, et des lectorices qui se sentent encore et toujours invisibles.

Tous les genres ne sont pas logés à la même enseigne

Enfin, on remarque en France de grandes disparités entre les différents genres littéraires, lorsqu'il s'agit de littérature queer. Pour Nicolas, le renouvellement de cette offre s'est d'abord fait par l'essor de la littérature Young Adult, qui a fait de cette thématique un véritable enjeu commercial. Les romans « jeunes adultes » existaient déjà en France, mais la production actuelle est fortement influencée par le marché anglophone⁸⁷. Sur les questions queer, les États-Unis ont toujours eu une longueur d'avance (les « gender studies » et la théorie queer sont développées à partir des années 1990), et la question de la diversité est un véritable phénomène de mode dans la littérature américaine. Il est assez fréquent de croiser un rayon « LGBT books » dans les librairies américaines, même si c'est une tendance récente, et pour bon nombre de lectorices en France, l'offre anglophone est plus riche⁸⁸, et cela les éditeurs français le comprennent : en témoignent les très nombreuses parutions étrangères dans les collections Young Adult d'éditeurs comme Rageot, la collection R, Lumen. Le meilleur exemple restant les éditions Desaxus, qui ont conquis le marché du roman Young Adult en proposant uniquement des best-sellers anglophones et en pariant sur un objet-livre attractif. Moi-même, j'ai rapidement pioché dans la production anglophone pour dénicher des romans queers, notamment parce qu'elle propose un choix beaucoup plus diversifié : *I wish you all the best* de Mason Deaver est l'un des premiers romans à être consacré au vécu d'une personne non-binaire qui est rejetée par ses parents lors de son *coming-out*, et les romans d'Adiba Jaigirdar (*The Henna Wars*, *Hani and Ishu's Guide to Fake Dating*) mettent systématiquement en scène des héroïnes lesbiennes bangladaises ou indiennes. L'autre point commun de ces deux auteurices,

⁸⁶ Voir Annexe X, page 152.

⁸⁷ LEVEQUE Tom, LEVEQUE Nathan, *En quête d'un grand peut-être : guide de littérature ado*, Grand Peut-être, 2020, page 148.

⁸⁸ *Ibid.*, page 135.

c'est qu'ils s'inscrivent dans la mouvance du « ownvoices »⁸⁹, qui vise à promouvoir une littérature inclusive écrite par les personnes concernées (le sujet de l'invisibilisation des minorités dans le monde du livre américain est un enjeu majeur).

En dehors de la littérature Young Adult, les littératures de l'imaginaire sont également très exposées à la thématique queer. Le queer en tant que thématique secondaire est très exploité par les éditeurs spécialisés lorsqu'il s'agit de romans de fantasy ou de science-fiction par exemple⁹⁰, un peu moins par les gros éditeurs, qui pour le moment semblent se concentrer sur la redécouverte de grands noms du genre tels que Becky Chambers ou Ursula K. Le Guin, dont les romans ont une forte dynamique queer. À nouveau venus des Etats-Unis, quelques romans d'imaginaire queer ont fait parler d'eux, surtout sur les réseaux sociaux : il y a entre autres *Le Priuré de l'oranger*, publié en 2019 par *Desaxus*, qui renverse les codes genrés de la fantasy en proposant un « reinaume » et non plus un « royaume », une reine qui aura une histoire d'amour avec une autre protagoniste et quelques autres personnages queer. Également, mais plus controversée, la saga du *Prince Captif*, une fantaisie sombre qui tourne autour d'enjeux politiques et d'une romance gay.

Ces disparités s'expliquent en grande partie par le fait que chaque genre littéraire a un public cible. Les jeunes adultes étant particulièrement sensible à la question de la diversité, il est naturel que l'offre qui lui est destinée suive le mouvement. Les deux romans de fantaisie évoqués plus haut, s'ils ne sont pas à proprement parler du Young Adult, sont lu majoritairement par ce public. Les romans jeunesse et pour adolescent·e·s qui sont queer l'affichent en général de façon assez claire, que ce soit par la couverture ou le résumé, pour répondre au besoin de compréhension de ce public jeune, toutefois on trouve de plus en plus de romans à la représentation anodine pour toucher un public plus large et le sensibiliser : *Mystic Flown* de Dana B. Chalys est un exemple parlant puisque l'autrice utilise l'écriture inclusive de façon très fluide et dissémine des personnages transgenres, gays, bisexuels et lesbiens sans jamais s'arrêter sur leur « particularité ». Les histoires de *coming-out* sont à la littérature queer ce que sont les quêtes initiatiques à la littérature adolescente. À l'inverse, la littérature générale cible un public très large, ce qui amène les éditeurs à rester le plus vague possible, pour ne pas se couper d'un lectorat.

Ainsi, l'offre de littérature queer aujourd'hui foisonne, portée par une évolution des mœurs positives, et évolue tranquillement vers une plus grande porosité entre les genres

⁸⁹ *Ibid.*, page 135.

⁹⁰ Des éditeurs que je présente plus haut : Bookmark, Haro, Juno Publishing, Homoromance éditions...

concernés, avec des romans dont la thématique queer n'est plus de premier plan et permet une représentation plus anodine. Ce constat est cependant à nuancer avec la situation en France : la hausse des actes homophobes et transphobes, des débats sur les quotas et le queerbaiting montrent qu'une partie non négligeable de la population est encore hostile à ces questions, et cela amène les éditeurs généralistes à progresser avec prudence. Cette prudence porte directement préjudice à un lectorat en demande de cette littérature, et elle montre qu'il y a encore un gouffre entre la littérature queer que publient les structures spécialisées depuis le début du siècle et celle qui se retrouve dans les librairies.

Ces dernières justement seront l'objet de mon étude pour la partie suivante, car je souhaite interroger la façon dont la production de littérature queer, à laquelle cette partie était consacrée, est rendue accessible au lectorat. Quel rôle joue le milieu de la librairie indépendante dans la diffusion de cette littérature ? Qu'est-ce que les librairies indépendantes peuvent faire pour assurer à aux romans queers d'être accessibles à leurs lectorices, et pourquoi seraient-elle un enjeu pour cette littérature spécifique ?

**Proposer une offre queer : défaire l'imaginaire
excluant, repolitiser la librairie, faire des choix**

J'amorçais déjà, dans mon introduction, les raisons pour lesquelles j'ai choisi de faire de la librairie indépendante le lieu de mon étude. Bien entendu, c'est en grande partie liée à mon appartenance à ce milieu professionnel, mais cela vient d'abord de mon expérience avec ces lieux de vente. J'ai été cette lectrice qui n'envisageait pas du tout d'acheter ses romans queers dans une librairie : ça me semblait impossible, ces deux univers ne pouvaient pas se connecter. Pourtant, en grandissant la librairie indépendante est devenue pour moi un lieu privilégié, plus encore quand j'ai réalisé que je pouvais, en fait, acheter un certain type de romans queers dans ce commerce. Ce mémoire est l'occasion pour moi d'interroger ce cheminement qui sans nul doute a été partagé par bon nombre de lecteurices. Dans cette dernière partie, je vais donc m'attacher à réfléchir à des solutions vis-à-vis de ce qui a pu être observé. J'étudierai d'abord la librairie généraliste en tant que lieu à fort capital culturel en m'intéressant à ses imaginaires excluants vis-à-vis de la littérature queer et son lectorat. Ensuite, je m'intéresserai à la posture spécifique du libraire et son pouvoir de choisir. Enfin, je reviendrai sur les différentes mises en avant possibles et les problématiques qu'elles soulèvent pour la profession.

La librairie généraliste : neutre ou excluante ?

La librairie et son rôle culturel : entre représentations populaires et réalité

Depuis la crise sanitaire du COVID-19, nul n'a pu échapper à ce déferlement des passions qui a saisi l'ensemble de la société française au profit des librairies indépendantes. Devenues « commerces essentiels », celles-ci ont connu un véritable âge d'or dans cette période où le livre était l'un des derniers biens à pouvoir être acheté par les français. Toutefois, cela faisait déjà de nombreuses années que le milieu de la librairie indépendante travaillait à se créer un capital culturel symbolique fort : en raison de ses spécificités, la librairie n'est pas un commerce comme les autres et ce capital culturel symbolique lui permet de se différencier des autres commerces comme les grandes surfaces⁹¹, les relais de presse, etc. Sonja Kellenberger et Fabrice Raffin parlent d'une « logique distinctive » qui vient soutenir l'équilibre précaire entre dimension commerciale et dimension culturelle.

⁹¹ KELLENBERGER Sonja, RAFFIN Fabrice, « Introduction », dans *De l'espace livre au lieu de vie : Usages et représentations des librairies indépendantes dans la ville*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2011. Disponible sur *Openedition.org* [en ligne], URL : <http://books.openedition.org/bibpompidou/1518>.

Objet de critique ou d'omission, surtout lorsque le libraire est en début de carrière, la problématique commerciale finit en général par s'imposer comme une nécessité. La dimension culturelle, à l'inverse, est toujours valorisée de manière distinctive par rapport à des « marchands de livre », et parfois en tant que stratégie commerciale. Le fait de revendiquer une logique culturelle forte permet de différencier la librairie indépendante aussi bien des grandes surfaces spécialisées ou des hypermarchés que des maisons de presse. Cette logique distinctive n'est pas liée uniquement à la dimension culturelle de la librairie. Au-delà des discours, le positionnement des libraires s'appuie sur des compétences spécifiques et sur un savoir-faire. Cependant, les compétences commerciales vont s'alimenter parfois dans un savoir intellectuel, une « culture cultivée » distinctive, mobilisée par les libraires⁹².

Cette élaboration de capital culturelle est soutenue activement par les politiques culturelles du pays et par les autres maillons de la chaîne du livre. Dans la lignée de la Loi Lang de 1981, qui instaure entre autres la loi sur le prix unique du livre, les politiques culturelles ont multiplié les dispositifs pour assurer à la librairie indépendante de survivre. Vincent Chabault l'évoque dans « L'idéal de métier des libraires spécialisés en littérature jeunesse » :

Du côté des pouvoirs publics, la librairie fait l'objet de nombreuses attentions consacrant ainsi la singularité et la qualité du service rendu aux lecteurs. Hormis la loi Lang sur le prix unique du livre, différents dispositifs d'aide publique sont proposés par plusieurs acteurs tels que le CNL (Centre national du livre) ou les structures régionales du livre. Depuis 2007, le label LIR (librairie de référence) est attribué par le ministère de la Culture aux détaillants pour récompenser, par une exonération de la contribution économique territoriale, leur action en faveur de la diversité éditoriale.⁹³

Tout ce travail pour la valorisation culturelle de la librairie a pour conséquence d'avoir fait naître plusieurs imaginaires collectifs sur lesquels la profession a plus ou moins de pouvoir. Ces imaginaires, parfois s'écartent de beaucoup de la réalité, et ces écarts ont des causes assez diverses. Je ne vais pas revenir sur chacun de ces imaginaires, ils sont nombreux, mais je vais me concentrer sur celui qui me semble pertinent pour mon sujet. En effet, j'expliquais dans le chapitre précédent qu'une assez large portion du lectorat de littérature queer était jeune : il s'agit

⁹² *Ibid.*, page 13.

⁹³ CHABAULT Vincent, « L'idéal de métier des libraires spécialisés en littérature jeunesse », *La Nouvelle revue du travail*, 2017. Disponible en ligne sur Openedition.org, URL : <https://journals.openedition.org/nrt/3118>.

d'abord et avant tout d'un renouvellement naturel de la population queer, mais c'est aussi lié aux évolutions sociétales qui permettent maintenant à plus de jeunes de découvrir leur sexualité plus sereinement, plus librement. Ces jeunes (j'entends par là les adolescent·e·s et jeunes adultes) sont un enjeu important pour la cause LGBTQIA+ puisqu'ils démontrent des envies de militantisme assez fortes lorsqu'ils ont la chance de vivre la sexualité sans problèmes. De même, j'expliquais dans mon deuxième chapitre que la représentation queer dans la littérature Young Adult était une préoccupation majeure du secteur éditorial du fait de l'intérêt de ce public pour cette question. C'est une population qui s'investit, et cela se remarque beaucoup à travers les communautés de lecteurs sur les réseaux sociaux, où de nombreux et nombreuses créateurices de contenu se consacrent à la littérature queer, quelle que soit le genre (avec une nette préférence pour les romans Young Adult). Ce lectorat de jeunes adultes s'empare régulièrement de nouveaux débats autour de l'inclusion : j'évoquais par exemple le phénomène du « ownvoices », mais je pense aussi à l'émergence des « sensitivity readers ». Là où je veux en venir, c'est que ce lectorat spécifique n'est pas à négliger quand on étudie la réception de la littérature queer et sa diffusion.

Pourtant, lorsqu'on met en relation ces trois points (littérature queer, jeunes adultes, librairie), on se heurte presque immédiatement à un problème : les jeunes adultes ne fréquentent qu'assez peu les librairies indépendantes. Il suffit de passer quelques minutes sur l'hashtag #booktok pour être confronté à des *hauls* (qui se traduit en français par « coup de filet », « butin », « achats » et qui se rapporte dans ce cas à une présentation des achats de la personne à son public) Amazon ou Fnac en série. Sur les réseaux sociaux, la librairie indépendante semble avoir peu d'existence, mais pour quelles raisons ? En 2020, Cécile Charonnat est revenue sur ce phénomène dans un article de Livre Hebdo, où elle relève une désertion toujours plus grande du public adolescent et jeune adulte des librairies :

Multifactorielle, cette désaffection, et même cette désertion s'est accentuée depuis quatre ans. Elle s'explique notamment par l'absence d'une locomotive comme *Harry Potter*, *Twilight* ou *Hunger games*, qui « ont fait de la visite en librairie une démarche cool », témoigne Xavier d'Almeida. Comme les libraires, l'éditeur pointe aussi la concurrence féroce de Netflix, grand pourvoyeur de fictions et de séries. Autre frein, la librairie reste un lieu « intimidant, que beaucoup n'ont pas l'habitude de fréquenter », relève Lucie Kosmala, qui coordonne les scènes young adult de Livre Paris et du salon du livre jeunesse de Montreuil. En outre, à l'heure des réseaux sociaux, les 15/25 ans n'ont « pas

vraiment besoin des libraires. La médiation se fait par les pairs, à qui on fait beaucoup plus confiance et qui partagent les mêmes univers », ajoute la jeune femme⁹⁴.

En d'autres termes, l'absence des jeunes en librairie s'explique par quatre causes principales : il y a d'abord le manque, ces dernières années, d'un phénomène littéraire suffisamment important pour ramener ce public en masse. Ensuite, et c'est encore plus vrai en 2023, l'attention des publics jeunes et un enjeu concurrentiel fortement dominé par les plateformes de streaming, les jeux vidéo et les smartphones, laissant peu de place à la lecture. Enfin, ce public s'est émancipé du libraire prescripteur en créant ses propres canaux de prescription, notamment avec les communautés en ligne que j'évoquais plus haut : Booktube, Bookstagram, Booktok... c'est un public qui rejette complètement la figure d'autorité du libraire prescripteur et qui aujourd'hui se tourne plutôt vers la prescription de ses pairs. La dernière cause, qui est celle qui m'intéresse, est l'idée reçue que se font les jeunes du lieu de la librairie comme lieu « intimidant, que beaucoup n'ont pas l'habitude de fréquenter⁹⁵ ».

Pour la plupart de ces lecteurs, les librairies indépendantes ne vendent pas les livres qui les intéressent, ou ils s'y sentent jugés, malvenus. Ce sont des propos qui me reviennent souvent lorsque j'échange à ce sujet avec des personnes dans ma tranche d'âge sur les réseaux sociaux : sont souvent évoqués le fait qu'il n'y a pas de librairie indépendante qui vende les livres qui les intéressent près d'eux, ou que les libraires qu'ils rencontrent sont hostiles à ce qu'ils aiment lire, peu aimables et décourageants. Cécile Charonnat aborde notamment la question d'écart générationnel : « Elle se révèle moins attachée à un genre ou à un auteur qu'à des univers, extrêmement gourmande de fiction mais consommatrice de supports variés, et difficilement bousculable dans ses goûts. Cet état d'esprit favorise les grandes surfaces culturelles (GSC) dont l'offre diversifiée séduit à 71% les 15/25 ans⁹⁶ ». Et en effet, dans la plupart des échanges que j'ai eus avec des lectorices sur Instagram, les libraires ne tiennent pas la comparaison avec la Fnac ou Cultura. Ces grandes surfaces culturelles sont plus nombreuses et plus grandes, permettant de proposer une offre diversifiée en grandes quantités. Ces lieux de vente suivent les tendances attentivement et ont les moyens financiers de s'adapter rapidement, devenant pour beaucoup de jeunes lectorices le premier lieu visité pour l'achat d'un livre.

⁹⁴CHARONNAT Cécile, « comment attirer les jeunes en librairie », *Livre Hebdo* [article payant en ligne], le 7 juillet 2020.

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ *Ibid.*

Afin de ramener ce lectorat dans les librairies, Cécile Charonnat donne plusieurs pistes : entrer dans leur univers, créer des passerelles, aller les chercher, événementialiser les animations. La plupart de ces pistes invitent donc le libraire à revoir la façon dont il accueille ce lectorat : on ne peut pas nier que de nombreux libraires aujourd'hui véhiculent des discours décourageants sur la jeunesse qui ne lit plus, ou de mauvais livres.

Les 15/25 ans ne lisent que de l'imaginaire ? Ils passent leur temps sur Instagram ou TikTok ? Ils sont fans de Youtubeurs que les adultes ne goutent pas ? « Au lieu de déprécier d'emblée ce qui les fait rire ou les mobilise, mieux vaut s'y intéresser, conseille Agathe Kalfala, coordinatrice des formations chez Lecture jeunesse, l'observatoire de la lecture des adolescents. Par exemple, avoir les livres des influenceurs, les inviter en magasin, c'est faire un premier pas en leur direction. » La Fnac a particulièrement intégré cette démarche. À l'affût de tout ce qui se fait de ce côté, la chaîne de GSC s'assure de ses stocks sur ces livres et leurs produits dérivés. « Nous travaillons très en amont ce segment, que ce soit pour les commandes, la communication ou les rencontres. Ces influenceurs disposent d'une forte communauté qu'il est toujours intéressant de mobiliser », rappelle la directrice du pôle culturel de la Fnac, Laurence Buisson⁹⁷.

Il faut donc montrer à ces lectorices qu'ils sont les bienvenus et que les librairies sont à même de répondre à leurs besoins. L'assortiment ne suffit pas, il faut travailler l'accueil, l'événementiel, toute la mise en avant concrète de ce qu'ils aiment. Par exemple, ces derniers mois la romance s'est fait une place de choix dans les meilleures ventes et sur les réseaux sociaux, et même les librairies les plus réfractaires ont sans doute été amené à commander certains titres tant la demande augmente. Très récemment la Fnac a lancé son rayon « romance » et propose un choix très large de nouveautés et de fonds. Les librairies s'y mettent aussi, plus lentement, mais lorsqu'elles le font le succès est là : à L'Amandier, librairie où je réalise mon apprentissage, j'ai lancé un rayon « romance » en mars 2023, qui a tout de suite rencontré son public grâce notamment au Pass Culture. Pour faire venir ce public, nous avons suivi les conseils déjà évoqués en créant d'abord l'offre grâce à une veille médiatique, puis en la rendant visible via une signalétique et une communication sur nos réseaux sociaux, et en assurant à ce public un accueil chaleureux. Ce processus peut être répété sur tout type de littératures et de

⁹⁷ *Ibid.*

public, mais il nécessite que les librairies s'interrogent sur l'imaginaire qu'elles renvoient auprès des lectorats absents.

La librairie indépendante et le lectorat de la littérature queer : défaire l'imaginaire d'un lieu excluant

Si je me suis attardée sur le public des adolescent·e·s et jeunes adultes et leur fuite des librairies, c'est parce que c'est un public qui relève à peu près des mêmes enjeux que celui de la littérature queer. Au-delà de la forte proportion de cette tranche d'âge parmi les lectrices de littérature queer, c'est un public qui entretient des relations compliquées avec les espaces physiques. Les études sociologiques sur l'homosexualité abordent en effet l'espace public et autres lieux sous les notions d'espaces excluants ou d'espaces « safe », qui sont des notions d'importance pour la plupart des minorités en France. La plupart des sociologues l'adressent, tels que Didier Eribon ou Sam Bourcier, et de nombreux ouvrages sont consacrés à l'étude de la population queer dans une ville (*Queer city. L'homosexualité à Londres des Romains à nos jours*, Peter Ackroyd, chez *Philippe Rey*). Je ne vais pas m'y attarder car c'est un champ d'étude très large et spécifique, mais je le mentionne car il permet de mieux comprendre le rapport qu'entretiennent ces lectrices avec la librairie.

À l'image du public des jeunes adultes et adolescent·e·s, le public queer entretient autour de la librairie indépendante un imaginaire excluant qui la pose en concurrence avec les grandes surfaces culturelles. Les causes sont très similaires : sentiment de ne pas pouvoir y trouver sa littérature, de ne pas y être les bienvenus, un recours important aux réseaux sociaux pour la prescription... Parmi les lectrices ayant répondu à mon enquête quantitative, 75,7% se sentent peu ou pas représenté·e·s en librairie, et cela ne valait que pour moins de deux-cents personnes, on peut imaginer les proportions de ce sentiment à l'échelle nationale. L'accueil est une question de premier ordre pour la communauté queer, partagée largement : nous avons beaucoup échangé là-dessus avec Nicolas. Il me racontait par exemple que s'il a choisi de travailler à la librairie Les Mots à la Bouche c'est parce que cette librairie a joué un rôle fondamental dans sa construction en tant que jeune gay : « Parce que c'était une librairie communautaire, qu'ils m'avaient fait beaucoup de bien plus jeune en tant que client, j'avais du coup une histoire avec ce lieu, et je trouvais donc hyper intéressant d'être là par la suite. C'était y a bientôt 15 ans⁹⁸. »

⁹⁸ Voir Annexe X, page 152.

Ici, la librairie a été l'opposé d'un lieu excluant et elle a permis à Nicolas de trouver sa vocation. Pour lui, la librairie indépendante doit considérer son rôle social et questionner les imaginaires excluants qu'elle continue, malgré elle ou non, de véhiculer. Bien entendu, certaines librairies entretiennent volontairement une image « élitiste » afin de correspondre à leur quartier d'implantation ou par vision personnelle de la culture française, et la profession connaît de façon ponctuelle des paniques réactionnaires face à la disparition de la culture « légitime » : *Toujours plus. Ma méthode* + = + de l'influenceuse Lena Situations avait levé un vent de panique en 2020 en conquérant les meilleures ventes, et plus récemment l'élection d'un roman de Virginie Grimaldi en tant que livres favoris des Français a désolé plus d'un libraire.

Pourtant, il est communément admis que ce qui fait la particularité de la librairie, c'est son rôle de trait d'union entre les livres et les gens, une vision partagée aussi par Jérémy, libraire généraliste dans le XI^{ème} arrondissement. Originaire d'une petite ville, il avait caressé du doigt l'idée d'ouvrir une nouvelle librairie quand la dernière avait fermé, mais c'était heurté à l'incompréhension de personnes qui considéraient qu'Amazon était suffisant. Cette méconnaissance de la librairie a marqué Jérémy et a alimenté son désir d'en faire son métier ensuite : « Ce qui moi est mon moteur c'est le vivre ensemble [...]. En étant commerçant, c'est ce qui fait qu'on peut encore se parler, discuter tout ça, et je suis riche de chaque carton que j'ouvre, de chaque rencontre que je fais parce qu'on apprend tout le temps⁹⁹. »

Ce qu'il retient en premier dans son métier, c'est l'humain, et il le place en opposition avec le métier d'archiviste. Cette vision-là résume la différence entre Amazon et une librairie. Pourtant, le problème reste le même : la librairie est un lieu excluant pour de nombreuses personnes, y compris les personnes queers. Malgré elle en partie, parce que ces professionnels ne peuvent rien contre la peur généralisée des personnes queers de le dire : tout le monde ne peut pas demander explicitement au libraire un roman queer. Mais peut-être y a-t-il tout de même une marge de manœuvre qui réside dans le rôle spécifique du libraire, et je l'aborderai dans la prochaine partie.

La librairie, un lieu qui donne à voir la société à « l'instant t ».

Lors de mes entretiens, j'ai interrogé les libraires autour de la notion de « reflet de la société » et dans quelle mesure cette notion s'applique au commerce de la librairie. Je me

⁹⁹ Voir Annexe VIII, page 126.

demandais en effet si cette notion relevait plutôt de l'inné ou de l'acquis : la librairie fait-elle miroir de façon automatique, ou doit-elle travailler à l'être ?

Pour Stanislas, libraire dans le XVI^{ème} arrondissement, ce rôle n'en est pas vraiment un, c'est plutôt une évidence¹⁰⁰. La librairie indépendante a pour rôle de présenter au public la production, et puisque cette production découle directement des faits de sociétés, des tendances, alors la librairie devient naturellement le miroir de cette société. Il donne l'image d'un curseur dont cet effet miroir serait une extrémité, l'autre extrémité étant les spécificités de chaque librairie en termes de quartier, de public ou de vision personnelle. Stanislas confirme également que le renouvellement de l'offre queer est un phénomène plutôt naturel : l'édition est un milieu très réactif sur les tendances, elle suit de près les évolutions sociétales, d'où cette image du miroir.

Qu'est-ce qui explique, alors les différences plus ou moins grandes d'une librairie à l'autre en termes de proposition queer ? C'est tout simplement cette autre extrémité du curseur : l'identité que construit la librairie. Il faut imaginer que toutes les librairies travaillent avec une base « commune » : cette base, ce sont les ouvrages immanquables de la production, ce sont les tendances générales auxquelles on n'échappe pas (par exemple, les livres politiques au moment des élections présidentielles, qui se dans toutes les librairies à un moment donné mais qui ont une répartition très inégale le reste du temps). Il est plus que probable que, dépassé les auteurs queers à succès tels que Fatima Daas ou Philippe Besson, vous ne trouverez que rarement les mêmes romans queers d'une librairie à l'autre, ni même une proportion similaire.

D'un autre côté, à la même question Jérémy soulève plutôt l'importance de la demande :

Encore une fois c'est aussi lié au simple fait qu'on est commerçant, on s'adapte aussi à la demande. Et aujourd'hui on ne peut pas nier l'importance du débat féministe dans la société, nous on est dans un quartier qui est quand même très militant, y a le palais de la femme à Charonne, y a quand même beaucoup de choses qui se font... donc voilà c'est quelque chose qu'on ne peut pas nier, après, choisir de l'accompagner ou pas c'est autre chose¹⁰¹.

Il développe de fait une position plus nuancée sur ce sujet, où la librairie comme miroir ne va pas de soi, il y a cette idée d'accompagner ou non les tendances. Dans ce scénario, le curseur

¹⁰⁰ Voir Annexe IX, page 142.

¹⁰¹ Voir Annexe VIII, page 126.

tendrait plus vers l'extrémité de l'identité plutôt que vers la base donnée par la production. Mais cette divergence d'opinion peut s'expliquer en grande partie par le fait que Stanislas et Jérémy travaillent dans des lieux très différents : Stanislas est gérant d'une grande librairie du XVI^{ème} arrondissement, une librairie qui existe depuis plus de 90 ans, qui vend également des articles de maroquinerie de luxe, et dont l'offre s'étale sur 700m². Cela implique des politiques d'achats spécifiques aux grosses librairies, un rapport différent au public qu'elle accueille. À l'inverse, Jérémy a fondé la librairie l'Impromptu en 2018 : c'est une petite librairie du XI^{ème} arrondissement qui a dû s'insérer dans un espace concurrentiel rude et qui a donc rapidement dû se différencier par son assortiment. De fait, la librairie Lamartine est une librairie à vocation généraliste, mais plutôt tournée vers son public, puisque c'est une librairie de proximité qui a peu de clients extérieurs. Malgré des dynamiques sociales propres à son quartier, la librairie, de par sa taille, peut proposer un choix très large de ce que la production a à offrir, mais va aussi suivre les tendances : Stanislas m'expliquait que la population de cet arrondissement changeait beaucoup ces dernières années, se rajeunissait : « Ça se traduit par une explosion de la jeunesse, en littérature on est exposé à des littératures plus dans l'air du temps qu'on ne l'était avant. On voit des explosions spécifiques comme par exemple la BD adulte, qu'on vendait très peu avant et qui monte lourdement, la science-fiction aussi, ce genre de choses qu'on vendait très peu avant et je pense que le rajeunissement y est pour beaucoup¹⁰². » Ce qui m'intéressait pour cet entretien, c'est que je voulais valider ou invalider le présupposé qu'une grosse librairie se consacre moins à une représentation militante qu'à une représentation commerciale de la littérature queer, d'autant plus dans un quartier qui présente une population plutôt hostile à ce sujet. Et contre toute attente, mon enquête m'a décrit un quartier à la population rajeunissante, tournée vers les tendances et qui leur permet de vendre des livres qu'ils n'auraient jamais vendu avant. Loin de nier la particularité de son public, Stanislas explique qu'au contraire, il remarque une évolution très positive. Cela permet au libraire une plus grande liberté sur les achats, sans que cela soit trop révolutionnaire.

Si la librairie Lamartine évolue plutôt en fonction de sa clientèle, pour l'Impromptu c'est l'inverse : c'est Jérémy, avec ses choix d'assortiment, qui crée son public. Il justifie cette position principalement par le fait que la librairie s'insère dans une zone à très forte concurrence, un quartier qui regorge de librairies généralistes. Pour pouvoir trouver son public, il a fallu qu'il se démarque malgré son accent généraliste, et cela s'est fait par une identité forte donnée à son assortiment. Jérémy privilégie donc les petites littératures, les découvertes et ce

¹⁰² Voir Annexe IX, page 142.

qui lui tient à cœur plutôt que les ouvrages grand public à succès, qui de toute façon sont vendus par ses concurrents à quelques minutes à pied. Par conséquent, il présente un assortiment beaucoup plus tourné vers ses choix personnels que vers la demande de son public. La forte concurrence l'a poussé à chercher plutôt à créer son public, puisque la clientèle de proximité est déjà très sollicitée, et à faire venir une clientèle qui lui correspond. Avec une telle identité de librairie, j'imaginai que représenter la littérature queer serait une question importante, pourtant Jérémie défend une position beaucoup plus décontractée que je ne le pensais. Il explique en effet, qu'il ne ressent pas l'envie ni le besoin de pousser cette littérature spécifique, et qu'il cherche très peu le queer lorsqu'il lit un roman. Cela m'a doublement étonné que le XI^{ème} arrondissement est un quartier avec une grosse population queer, comme le fut le Marais. Il justifie cette position par le fait qu'à Paris, ce sujet est suffisamment banalisé, et il n'est donc pas nécessaire de le défendre spécifiquement. À l'inverse, il pense que ce devrait être une question importante pour les librairies hors Paris.

Librairie généraliste, entre neutralité et engagement

Enfin, je souhaitais aussi dans ce projet de recherche interroger la notion-même de librairie généraliste. J'en ai eu l'envie après la lecture du mémoire de recherche de Fenalla Robertson, ancienne étudiante de mon Master, qui a étudié l'élaboration d'un assortiment d'albums jeunesse LGBTQIA+ dans les librairies généralistes. L'une des libraires interrogées remet justement en question la notion de « généraliste » en posant comme impossible de se dire généraliste si le fonds n'est pas inclusif :

Elle conçoit une « éthique » du généraliste dans laquelle il est impossible de se « dire généraliste si finalement tout ton fonds est blanc, si tout ton fonds est normatif. Ce qui fait la généralité c'est quand on casse toutes ces barrières-là. Ce sont des réflexions qui sont constantes et qui doivent être en perpétuelle évolution¹⁰³.

« Généraliste » serait en fait un terme qui veut tout et rien dire, puisqu'en réalité on « vend de tout » dans une certaine limite de place et de public. Or, de nombreuses librairies se disent

¹⁰³ROBERTSON Fenalla, *Les tensions entre l'engagement politique personnel du livre et son rôle professionnel dans le cadre de l'élaboration et de la mise en vente d'un assortiment : le cas des albums jeunesse LGBT en librairie indépendante de l'Est, Parisien*, mémoire de Master, Sciences de l'Information de la Communication, sous la direction de Cécile Rabot et Nina Stavisky, Université Paris Nanterre, 2022.

« généralistes » par oppositions à « engagées », en concevant donc leur librairie que des espaces non-politiques. C'est une des raisons généralement invoquées pour justifier l'absence de vrai fonds queer, de mise en avant thématique, etc. Toutefois, je pense que c'est une erreur et une impossibilité de concevoir le milieu de la librairie comme détaché de la politique. Si la librairie est le reflet de la société, alors elle est, par principe, politique. Refuser de vendre de la littérature queer par refus d'engagement, c'est politique. Aujourd'hui, la diversité dans la littérature est trop présente pour qu'un libraire puisse en manquer par inadvertance. Tout en acceptant qu'il existe des librairies engagées et des librairies qui ne le sont pas, il me semble important pour cette question du queer d'accepter que la librairie ne puisse pas se comprendre sans politique, et ainsi que la représentation queer a toute sa place dans les débats. La librairie agit comme une vitrine, c'est son rôle politique, mais que dit l'absence de littérature queer en librairie, de notre société ? On en revient à la question primordiale de la représentation, que je détaillais dans les premières parties. La librairie est l'un des lieux où cette représentation est la plus importante, et en étant inclusive, l'offre d'une librairie permet non seulement à sa clientèle de s'instruire et comprendre le monde, mais elle permet aussi de dire à ces minorités qu'elles ont leur place dans l'espace public et l'espace symbolique.

Le libraire : le pouvoir de choisir

Au fur et à mesure de mes entretiens, j'ai été amenée à reconsidérer la façon dont je concevais certaines problématiques de mon sujet, en particulier sur les raisons pour lesquelles la littérature queer est mal diffusée en librairie. Je suis revenue plus haut sur les façons dont les conceptions de la librairie généraliste expliquent les difficultés de cette diffusion : la librairie a hérité d'un imaginaire excluant pour un bon nombre d'individus, imaginaire entretenu volontairement par toute une branche du monde culturel français, et malgré son rôle de miroir, la librairie généraliste a tendance à se concevoir comme en opposition avec la librairie militante. Tout ceci participe, certes, à maintenir la littérature queer dans un état de semi-invisibilité, mais, s'en tenir à cela laisserait de côté le facteur le plus important : il faut détacher la conception de la librairie de celle du libraire. En interrogeant donc la diffusion de la littérature queer vis-à-vis des libraires en tant qu'individus, on révèle des enjeux et des problématiques très différents.

La figure du libraire : prescripteur, chercheur d'or

Pour chaque entretien, j'ai demandé à l'enquêté sa position vis-à-vis de la prescription, du rôle prescripteur du libraire. Lorsque l'on parle de librairie indépendante, l'idée qui revient le plus est celle du libraire qui choisit et donne son identité à sa librairie, ce qui le mettrait en opposition avec les libraires de grandes surfaces culturelles, soumis à une hiérarchie qui les relègue au statut de simples vendeurs. Dans « Le petit commerce de l'indépendance », Sophie Noël étudie l'identité du métier de libraire. Elle explique que, bien que la librairie soit un commerce qui admette de nombreuses dépendances, être « chez soi », ou son propre patron, est une dimension centrale, un idéal de vie qu'elle relève chez de nombreux libraires interrogés¹⁰⁴. De la même façon, la profession défend son rôle prescripteur pour se distinguer des vendeurs, et ce rôle est renouvelé depuis l'avènement des GAFAs et de la vente en ligne, pour devenir l'un des arguments principaux contre des concurrents comme Amazon, qui offrent l'efficacité mais ne pourront jamais concurrencer l'apport humain.

Nous sommes en tout cas face à une certaine définition de la librairie : celle-ci ne constitue pas un simple espace d'exposition et ne saurait être pensée sur le mode d'une simple vitrine offrant transparence et visibilité. Il s'agit à l'inverse d'un espace dans lequel sera « appréciée » une production, appliquée une « compétence » à un certain nombre d'ouvrages et mobilisé ce que nous pourrions appeler une « clairvoyance éditoriale ». Commerce est ici synonyme de discernement et il s'agit avant tout de prendre la mesure d'un certain nombre de propositions, d'exercer une forme de jugement. À la limite, la librairie devient presque le lieu d'une expression et il est du devoir du libraire de faire savoir ce qu'il pense des livres proposés à la vente : la prescription ainsi pensée peut déboucher sur la production d'un certain nombre de messages susceptibles de définir un mode de commercialisation parfois fort singulier¹⁰⁵.

En lisant Benoît Berthou, on comprend donc que dans la majorité des cas, la librairie est le lieu d'expression des libraires, et que le travail du fonds est quelque chose de primordial pour

¹⁰⁴ NOËL Sophie, « Le petit commerce de l'indépendance. Construction matérielle et discursive de l'indépendance en librairie », dans *Sociétés contemporaines*, vol. 111, 2018, pp. 45-70. Disponible en ligne sur *Cairn.info*, URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2018-3-page-45.htm>.

¹⁰⁵ BERTHOU Benoît, « La prescription des librairies en ligne : Expression, association, collaboration », dans *Communication & langages*, vol. 179, 2014, pp. 75-90. Disponible en ligne sur *Cairn.info*, URL : <https://www.cairn.info/revue-communication-et-langages1-2014-1-page-75.htm>.

le métier. Cette forme de liberté n'en est pas vraiment une puisqu'elle s'exerce en équilibre entre la dimension culturelle et la dimension commerciale de la profession, et il est fréquent de rencontrer des professionnels insistent plutôt sur l'une ou sur l'autre.

Pour être véritablement « indépendant », et au risque d'affirmer des évidences, le libraire doit vendre des livres, ce qui place d'emblée la dimension commerciale au cœur de son activité. À la différence d'autres intermédiaires de la sphère culturelle comme les éditeurs, qui présentent souvent leur travail comme désintéressé dans les petites structures indépendantes (Noël, 2012), le libraire se situe de plain-pied dans un environnement économique qui peut difficilement être mis à distance¹⁰⁶.

C'est déjà un début de réponse lorsqu'on se demande pourquoi, malgré une production diversifiée, la littérature queer manque en librairie : à la différence des éditeurs, les libraires ne peuvent pas concevoir leur métier sous le seul prisme de leurs convictions personnels et d'un projet militant : même pour les librairies les plus engagées, la dimension commerciale est un facteur inévitable. On le voit bien lorsqu'on se penche sur la trajectoire de la librairie Les Mots à la Bouche¹⁰⁷ : bien que ce fut à l'origine un projet purement engagé, lancé par un militant gay dans les années 1980, et un acteur majeur de la vie culturelle gay parisienne, la librairie a dû se plier à certaines contraintes. En 2020, la librairie a dû quitter le Marais avec la hausse des loyers, et elle s'est installée dans le XI^{ème} arrondissement. Ce fut un moment très important pour toute la sphère culturelle gay, parce que la librairie était depuis les années 1980 un lieu très important de rencontres et de retrouvailles, et elle a aidé de nombreuses maisons d'édition spécialisées à se développer. La dimension symbolique ne suffit pas à survivre. Aujourd'hui, la librairie a été reprise en coopérative par ses employés suite au départ à la retraite du patron, compagnon du fondateur (décédé dans les années 1990 d'un cancer). Cette décision leur a permis de conserver le lieu et de changer de mode de fonctionnement, moins hiérarchique et plus libre.

J'ai l'impression que dans beaucoup de librairies c'est très hiérarchique, surtout s'il y a un poste de directeur. Après ça dépend beaucoup des personnalités, mais du peu que j'ai vu il y a un côté pyramidal. Nous on essaie de rester le plus horizontal possible. On fait pas tous tout, on y arrive pas on a un peu nos spécialités, mais ça fait que par exemple, pour un des points clés qui est l'achat des livres, on voit les représentant.es tous ensemble. Les

¹⁰⁶ NOËL Sophie, « Le petit commerce de l'indépendance. Construction matérielle et discursive de l'indépendance en librairie », *op. cit.*

¹⁰⁷ Voir Annexe X, page 152.

programmes s'étudient en direct avec le ou la représentant·e en général, mais là on les demande en amont de façon à pouvoir tous les regarder. Le processus d'achat est en commun, c'est crucial. On essaie de tout faire un petit peu comme ça. [...] L'idée, c'est d'essayer de réfléchir à la mutualisation. On est encore en apprentissage hein, ça fait qu'un an, c'est un peu à la dure mais c'est assez réjouissant. L'idée c'est vraiment de travailler à l'horizontale¹⁰⁸.

Les librairies coopératives sont rares mais tendent à se multiplier, elles séduisent les jeunes libraires en quête d'une autre façon d'exercer ce métier, de sortir des schémas pyramidaux.

Même si la librairie Les Mots à la Bouche travaille un assortiment complètement militant, elle n'échappe pas non plus aux contraintes commerciales quotidiennes : à côté de ses rayons littératures LGBTQIA+, bande dessinée, polar et littératures de l'imaginaire, on trouve, nichée, une petite section « généraliste » :

Nous ici il y a ce qu'on appelle « littérature générale », c'est la littérature hétéro. On sépare littérature LGBT et littérature générale. Donc la littérature générale elle a vachement réduit ici, parce que le 11^{ème} est l'arrondissement où il y a le plus de lib indé à Paris, donc a plein de confrères autour qui font bien le job en littérature générale. En s'installant ici, on s'est dit qu'on allait se recentrer sur ce qu'on sait faire le mieux, càd, la littérature LGBT. On a quand même gardé un rayon d'actualité littéraire, c'est une bibliothèque en gros, avec des romans qui se vendent bien et des ouvrages qu'on a tenu à garder parce qu'on est aussi plusieurs à lire de la littérature générale. On a gardé 2 colonnes de poches généralistes aussi, où là on a un peu de fonds. Les grands classiques toujours demandés, du Dostoïevski, du Tolstoï, du Philippe Roth, etc. et un peu de nouveauté¹⁰⁹.

On voit bien que même une librairie 100% engagée en littérature queer ne peut pas ignorer les contraintes d'un public ou d'une production. Sans que cela soit forcément une mauvaise chose, cela leur permet aussi d'assurer des « ventes faciles » et de pouvoir contenter un public de proximité avec leur public cible. Sans doute existe-t-il des librairies militantes qui ne font pas ce compromis, mais ce doit être rare ; de la même façon que la librairie anglophone Galignani compte une large sélection d'ouvrages en français. Par conséquent, même si la

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ *Ibid.*

dimension commerciale n'est pas toujours « subie », elle est presque toujours inévitable pour n'importe quelle librairie.

Pour terminer sur cette figure du libraire prescripteur, j'ajouterai que, malgré ces tensions entre conviction et commerce que j'ai rappelé plus haut, chaque libraire que j'ai interrogé en a fait un point central de nos entretiens. Trois libraires aux parcours et aux librairies très différentes, mais trois métiers qui se conçoivent d'une certaine façon par la prescription, à des degrés différents. Ainsi, notre libraire de Lamartine ne s'est pas appesanti sur « le » libraire et a plutôt parlé de la nécessité pour les librairies de se renouveler face aux géants de la vente en ligne :

Si vous voulez, mon métier c'est d'abord que vous trouviez ce que vous voulez trouver. La deuxième ligne, c'est qu'il y ait les livres que vous vouliez trouver mais vous ne saviez pas que vous vouliez les trouver. Dans cet équilibre-là, je pense que vous faites une bonne librairie : à la fois ouverte au monde, et en même temps amplifiée par la valeur prescriptrice des libraires¹¹⁰.

De son côté, le gérant de l'Impromptu a beaucoup insisté sur la dimension humaine de son métier : pour lui, la prescription est en premier plan.

C'est vraiment je pense ce qui me... me motivera toujours, c'est que chaque livre est une aventure en soi dans la mesure où je ne le raconterais pas de la même manière. Parce que pareil dans la même manière pour parler de la sexualité tout à l'heure, peut-être que pour certains clients je vais mettre l'accent dessus, et pas pour d'autres alors que c'est le même livre¹¹¹.

Cet attachement à l'humain l'amène à concevoir la prescription non pas comme le fait de recommander ses propres coups de cœur, proposer les romans qu'il aime, mais plutôt de presque s'effacer de l'équation pour ne laisser que la demande et les goûts du ou de la cliente.

Enfin, notre libraire spécialisé donne à la prescription un pouvoir et une dimension qui sont exacerbés par la situation de la librairie. En effet, en étant le lieu de vente de référence en littérature queer, la librairie Les Mots à la Bouche est amenée à effectuer un travail social :

C'est au cœur de ce que je fais, une grosse partie des gens savent ce qu'ils cherchent en arrivant, mais il y a quand même beaucoup de gens qui sont demandeurs et qui viennent

¹¹⁰ Voir Annexe IX, page 142.

¹¹¹ Voir Annexe VIII, page 126.

directement demander des classiques des cultures gays et lesbiennes, ou des romans qui mettent en scène des personnes non-binaires par exemple ou des personnes trans, mecs ou meufs. On a aussi beaucoup de demandes d'entourages : des parents, frères et sœurs, grands-mères, par exemple « ma petite-fille est trans, je n'y comprends rien, est-ce que vous avez des choses sur le sujet ? », ou encore plus fou, une femme de 50 ans qui arrive, « je crois que je suis tombée amoureuse de ma collègue, mon mari pense que c'est une maladie mentale, je suis complètement perdue, aidez-moi. » Y a presque une dimension sociale parfois, avec des gens où je n'arrive tellement pas à croire qu'en 2022 on soit encore là, et je me rends compte qu'en fait je pensais qu'Internet sauverait le monde, parce que je suis d'une génération d'avant, et le fait qu'on aurait tous accès à toutes les infos ferait que plus personne ne se retrouverait démuné. En fait je me rends compte que pas du tout et du coup notre rôle prescripteur ici ne diminue pas du tout avec le temps. Le monde et la société française reste encore très homophobe, transphobe. Oui, notre rôle de prescription reste important pas seulement pour trouver les textes de la meilleure qualité littéraire qui soit, mais juste pour des histoires de représentation, d'avoir des personnages qui nous ressemblent¹¹².

Pour Nicolas, aucun doute sur l'importance de son métier : le progrès social n'y change rien, à l'échelle de l'individu la situation reste presque inchangée. Cette constatation crée pour l'équipe autant de conviction que de désespérance : avec Internet et cette nouvelle époque, leur métier devrait perdre cette dimension sociale, mais il n'en est rien, et malgré tout cette dimension est une grande source d'accomplissement pour eux. On associe beaucoup la librairie à l'idée d'un « métier-passion », et c'est peut-être encore plus vrai pour les libraires spécialisés dans cette littérature. Dans leur esprit, ces libraires vont d'ailleurs plus loin que la simple prescription, ils s'associent plutôt à la position du libraire « chercheur d'or » : parce qu'ils doivent « discriminer », d'abord, au sens premier du terme, pour faire ressortir des ouvrages queers dans l'ensemble de la production. « Chercher une aiguille dans une botte de foin » est une expression qui s'applique tout autant à un ou une lecteurice queer dans les rayonnages d'une librairie généraliste, qu'à un·e libraire qui ne doit sélectionner que des ouvrages queers dans une production immense, quand ceux-ci sont rares et souvent mal identifiés par les représentant·e·s ou les éditeurices.

Notre rapport aux livres est particulier, on est sans arrêt dans la position de chercheurs d'or.
[...] Je pense que ce qui fait une différence aussi c'est qu'ici on a un travail, une

¹¹² Voir Annexe X, page 152.

connaissance du fonds qui prend beaucoup de temps, parce que c'est ça notre trésor, c'est ça qu'on transmet. Accumulés sur toutes ces années ça fait beaucoup de titres avec lesquels se familiariser.

J'ai trouvé intéressant la façon dont, pour Nicolas, sa position de chercheur d'or est aussi justifiée par la situation particulière de sa librairie : en effet, depuis sa fondation, la librairie Les Mots à la Bouche a rassemblé une sélection d'ouvrages queers qui constitue un véritable trésor. Il existe peu d'archives ou de lieux dédiés à la littérature queer en France, bien que plusieurs initiatives se développent ces dernières années : je pense à la bibliothèque du Centre LGBT de Paris, qui rassemble et met à disposition une documentation relative aux identités queers. C'est sans doute sur Internet que l'on peut trouver la plupart des bases de données sur ce sujet, qu'elles soient professionnelles ou amatrices. Notons qu'au Québec, le Centre LGBTI de Montréal et la BALO (« Bibliothèque à Livres Ouverts) rassemblent depuis 1991 plus de 20 000 documents divers sur les cultures queers. Le directeur général Christian Tanguay défend dans son article « Archives LGBTI : le droit à un lieu pour sa culture¹¹³ » l'importance de reconnaître à la communauté queer la nécessité d'une archive et de lieux de culture dédiés.

Ainsi, les libraires chez Les Mots à la Bouche militent chaque jour pour la diffusion et l'accès à la littérature queer, et cela crée chez eux un attachement fort à leur rôle de prescripteur. Il va sans dire que, pour eux, l'importance toujours plus grande de leur métier implique que le milieu de la librairie généraliste néglige tout un lectorat. Si chaque lecteurice queer avait accès aisément à des ouvrages queer dans sa librairie, alors ils ne seraient pas si nombreux à venir de toute la France dans cette librairie spécifique. Nicolas salue par ailleurs ses confrères et consœurs de librairies spécialisés hors Paris, qui sont de plus en plus nombreux et nombreuses :

On est un peu en contact oui, avec la librairie Vigna à Nice, avec Au Bonheur des Dames à Toulouse. On aide Violette and Co à rouvrir du mieux qu'on peut, on ne connaît pas tout le monde mais on essaie de se tenir au courant, de s'entraider un peu. Moi je trouve ça super, et il en faut de plus en plus. J'encourage tout le monde à ouvrir une librairie LGBT (rires). Sur le féminisme, c'est vraiment spectaculaire. Y a le côté commercial des éditeurs derrière, mais tant mieux ça donne plein de titres à proposer. Et sur les questions LGBT, oui on voit

¹¹³TANGUAY Christian, « Les archives LGBTI : le droit à un lieu pour sa culture », *Les Cahiers de la LCD*, hors-série n°1, L'Harmattan, 2018. Disponible en ligne sur *Cairn.info*, URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-la-lcd-lutte-contre-les-discriminations-2018-HS1-page-145.htm?ref=doi>.

qu'il y a une vraie volonté, des rayons qui se montent, des libraires militants un peu partout. Il en faut le plus possible¹¹⁴.

La prescription est un concept clé lorsqu'on veut penser la vente de la littérature queer : alors que le féminisme se diffuse et se vend sans trop d'efforts aujourd'hui, la littérature queer ne peut pas se passer de la promotion active de chaque corps de métier : j'ai relevé, dans la partie précédente, les progrès et les manquements du milieu éditorial sur cette question, et j'ai également soulevé la difficulté pour le milieu de la librairie à devenir plus inclusif. J'aimerais maintenant, en gardant à l'esprit ce rôle de prescription, aborder les raisons pour lesquelles ce sont les libraires elleux-mêmes qui empêchent la bonne diffusion de cette littérature. Le but n'est pas de leur jeter la pierre, mais d'identifier les causes réelles de cette invisibilisation dans l'espace de la librairie, pour proposer des solutions.

L'assortiment : une succession de choix spécifiques

Lors de mon entretien avec Jérémy, fondateur de l'Impromptu, celui-ci a beaucoup insisté sur les raisons pour lesquelles il ne promouvait pas spécifiquement la littérature queer : celle-ci est pour une lui une thématique comme une autre, qu'il ne recherche pas en particulier mais qu'il est amené à avoir dans son fonds assez naturellement.

En faisant un rayon on accompagne aussi nos lecteurs. Donc si je choisis de faire un rayon queer, je choisis de dire à mes lecteurs « vous voulez lire queer ou vous ne voulez pas lire queer ». Donc moi je choisis de dire vous voulez lire de la littérature, ou de l'essai. Voilà. Je suis plus sous cet aspect-là¹¹⁵.

Ce que j'avais omis, avant de démarrer ce travail de recherche, c'était de prendre en compte le pouvoir de choisir du libraire dans ma réflexion. En effet, l'identité d'une librairie découle directement de ce pouvoir : le libraire influence chaque strate de son commerce par ses choix spécifiques. Sophie Noël explique que la vocation d'indépendance dans son exercice du métier passe pour la·e libraire par la maîtrise de son assortiment.

¹¹⁴ Voir Annexe X, page 152.

¹¹⁵ Voir Annexe VIII, page 126.

De la jouissance d'un espace « à soi » découle la volonté de maîtrise de l'assortiment, c'est-à-dire du choix d'ouvrages présentés dans l'espace de la librairie. Ce dernier est central dans la mesure où il engage le libraire, à la fois intellectuellement et financièrement, et reflète son identité singulière. La frustration exprimée face aux tentatives d'imposition de titres ou de nombre d'exemplaires par les « gros » diffuseurs montre bien l'importance que revêt le contrôle de « ce qui entre » dans la boutique, aussi illusoire que soit parfois cette revendication pour les plus petites structures¹¹⁶.

Et en effet, cette idée imprègne tout le discours de Jérémie : il utilise de nombreuses fois le champ lexical du choix, se place comme seul décideur (ce qui s'explique par le fait qu'il ait travaillé la plupart du temps seul ou avec un seul employé). Sa position sur le sujet de la littérature queer est très intéressante, car ambiguë à première vue : il ne souhaite pas mettre en avant la littérature queer dans sa librairie, et la conçoit comme une thématique parmi d'autres, toutefois c'est essentiellement en lien avec le fait que, pour lui, le sujet queer est banal, dans sa vie comme dans son quartier. Finalement, il nous montre à voir le but à atteindre : accéder un niveau de banalisation tel qu'il n'y aurait plus besoin de promouvoir cette littérature et cette culture, de lutter, de se battre pour la reconnaissance. Dans la librairie de Jérémie, la littérature queer existe naturellement, il n'en fait pas un cheval de bataille. Il reconnaît tout de même un attachement à ce sujet dans les romans, du fait de sa propre identité, de ses liens avec les libraires des Mots à la Bouche :

Qu'on banalise une histoire, moi oui je suis complètement pour même à titre personnel, dans la mesure où voilà, moi je considère qu'on ne pense pas gay, qu'on mange pas gay... Que ça puisse faire une histoire justement sur le fait de vivre gay, bon moi je suis ouvert à tout, ce n'est pas pour autant cet aspect-là que je vais aller chercher. Y a des histoires où les personnages sont gays mais parce que les histoires ont l'air tellement bien que le fait qu'ils soient gays moi ça passe toujours derrière. Est-ce que je suis activement, non, après ça aura tendance à me toucher dans la mesure où je pourrai peut-être plus m'identifier aux personnages ou dans la lecture que j'en ferai, donc j'ai quand même un œil attentif, mais au même titre que je l'aurais pour d'autres littératures, c'est assez compliqué de dire que là-dessus quoi¹¹⁷.

Cette position particulière sur la question s'explique aussi par le fait que la librairie de Jérémie s'inscrit dans un réseau de librairies généralistes très denses. Par conséquent, il a

¹¹⁶NOËL Sophie, « Le petit commerce de l'indépendance. Construction matérielle et discursive de l'indépendance en librairie », *op. cit.*

¹¹⁷ Voir Annexe VIII, page 126.

construit son identité autour du fait de proposer un assortiment très lié à ses choix et ce qu'il souhaite promouvoir¹¹⁸. Malgré tout, dans quelle mesure le libraire est-il libre de ses choix dans un commerce où la notion de clientèle est prédominante ? Jérémie m'a donné l'image d'une « partie de ping-pong » : le rapport entre libraire et clientèle n'est pas un rapport de domination de l'un sur l'autre, mais plutôt d'un échange. À l'inverse, on trouve plus souvent l'idée que la demande de la clientèle justifie l'assortiment dans les librairies généralistes. Pour Jérémie, c'est d'abord le libraire qui sélectionne sa clientèle, en sélectionnant son fonds. L'adaptation à la demande ne vient qu'ensuite :

Quand on dit par exemple qu'on a un peu la clientèle qu'on mérite c'est vrai, en fonction de ce que vous mettez en avant, vous allez inclure des gens ou exclure d'autres. Le fait qu'on choisisse, qu'on fasse une sélection de livres sélectionne aussi nos clients. Il y a des gens qui ne vont pas du tout aimer les livres que je mets en valeur, donc qui reviendront pas forcément. D'autres qui vont justement apprécier ce que j'ai l'habitude de mettre en valeur. Du coup ça se reflète, en fait c'est plus une partie de ping-pong. Moi je dois m'adapter parce que je suis un commerçant, et en même temps je vais trouver les clients qui correspondent aussi à ce que moi j'aime mettre en avant. Par exemple si je mettais que du Zemmour en avant, je pense pas que j'aurais les mêmes clients¹¹⁹.

Avoir le pouvoir de choisir sa clientèle, c'est le privilège d'un·e libraire indépendant·e qui crée une librairie en fonction de son identité. De manière générale, concevoir une librairie comme une succession de choix de son libraire permet de repenser ce métier différemment : même si la·e libraire fait avec l'offre à disposition, c'est ellui qui choisit sur quoi mettre l'accent et comment le faire. Par exemple, il y a des librairies qui segmentent leur rayon littérature entre différentes aires linguistiques, et d'autres librairies qui ne le font pas. Le rayonnage est toujours un choix spécifique lorsque l'on dépasse les catégories génériques (« littérature, « bande dessinée », « jeunesse », etc.). Lorsqu'on interroge un·e libraire sur ses rayons, il est fréquent qu'iel invoque un choix personnel, une volonté spécifique.

Si l'on transpose cette façon de concevoir le métier à mon sujet, alors l'invisibilisation de la littérature queer serait causée par les choix des libraires : elle résulterait d'une volonté de ne pas être mise en avant de façon spécifique, de ne pas être lue, ni recommandée en particulier, voire ne pas être achetée et intégrée à l'assortiment. Toutefois, il me semble que c'est un

¹¹⁸ J'expose déjà la situation de la librairie l'Impromptu dans la sous-partie « la librairie, un lieu qui donne à voir la société à l'instant t », chapitre 2.

¹¹⁹ Voir Annexe VIII, page 126.

raisonnement superficiel : peut-on vraiment penser qu'un corps de métier travaillerait activement à invisibiliser cette littérature étant donnée la position de la société sur le sujet ? Cela me semble improbable, mais face au fait accompli qui est un manquement généralisé de diffusion de cette littérature, je l'ai déjà démontré dans les parties précédentes), ce raisonnement est inévitable. J'en arrive alors au point le plus important de toute ma réflexion là-dessus : oui, le travail des libraires est primordial en tant que prescripteurs pour diffuser la littérature queer, et oui, les libraires ont le pouvoir de diffuser activement cette littérature parce que ce sont leurs choix qui font leur librairie. Alors pourquoi ne le font-ils pas ? Parce qu'il s'agit-là d'un acte politique.

En effet, le libraire est engagé, qu'il le veuille ou non. J'ai déjà expliqué que la librairie est un lieu qui ne se conçoit pas en dehors de la politique, et cela s'étend au métier lui-même. Fenella Robertson étudie largement cette question de l'engagement politique dans son mémoire¹²⁰, en expliquant que l'engagement politique du libraire, conscient ou non, se traduit essentiellement dans l'espace : à travers le rangement des ouvrages, les choix pour l'assortiment, la décision de travailler avec telle maison d'édition, ou non, et cela va jusqu'à l'aménagement de l'espace de la librairie lui-même. Il ressort de son travail de recherche un certain nombre d'observations : elle note chez de nombreux et nombreuses libraires interrogé·e·s une réflexion constante autour de la diversité éditoriale dans leur librairie, sur la question de domination des gros éditeurs sur les plus petits, dans l'espace. Cette idée se retrouve dans le discours de Jérémy, autour de sa position en tant que libraire généraliste : du fait de sa situation, il a choisi de construire un assortiment à son image, en construisant un fonds de théâtre conséquent, en travaillant beaucoup son rayon Sciences humaines et sociales, en soutenant des petits éditeurs indépendants tels que les éditions de L'Arche ou La Peuplade... ces choix sont tous motivés par des raisons personnelles. Il est intéressant alors de mettre ce discours en parallèle avec celui de Stanislas de la librairie Lamartine : bien que celui-ci se soit très peu exprimé sur son engagement personnel en tant que libraire, on peut le deviner entre les lignes. À propos du rayon queer, il nous dit : « pour moi la littérature vous ne pouvez pas la segmenter. On segmente de manière technique français et étranger, mais dans le français tous les sujets sont sur le mur en fait, n'y a pas de raison. Après, on est dans une librairie générale, et je pense qu'en tant que librairie générale on n'a pas à faire ce tri-là, en fait. Je ne vois pas ce

¹²⁰ ROBERTSON Fenella, *Les tensions entre l'engagement politique personnel du livre et son rôle professionnel dans le cadre de l'élaboration et de la mise en vente d'un assortiment : le cas des albums jeunesse LGBT en librairie indépendante de l'Est, Parisien*, op. cit.

qui justifierait¹²¹. » On retrouve bien ici l'idée que la librairie généraliste serait exempte d'engagement politique, toutefois cet usage du « pour moi », du « je pense », prouve qu'il s'agit bien de son opinion personnelle. Sans remettre en question la véracité de ses propos, je souligne juste que même en défendant la nécessité d'être généraliste, un libraire exerce son travail en fonction de son propre engagement. C'est la raison pour laquelle même les librairies généralistes d'envergure comme Lamartine observent des fonctionnements différents dans leurs rayons. J'ai pu, à l'occasion de mes expériences professionnelles, travailler dans deux librairies qui segmentent leur rayon Littérature de façon différente : l'une réparti ses ouvrages par aires géographiques (littérature allemande, italienne, anglo-saxonne, etc.), et l'autre ne fait aucune division. Dans les deux cas, il s'agit d'un choix conscient et assumé de l'équipe.

Toutefois, Fenella Robertson ne s'arrête pas simplement à l'idée que l'engagement est indissociable du métier, elle observe aussi que cet engagement est presque toujours influencé par l'*habitus* du ou de la libraire :

Ainsi, nous voyons que l'engagement politique des libraires avec qui nous avons pu parler est « centré sur [leur] vie » et que celui-ci est donc aussi limité par leurs identités. Nous pouvons constater qu'un certain nombre des libraires qui ne font pas partie de la communauté LGBT et qui ont un assortiment jeunesse LGBT ne lui montre pas beaucoup d'intérêt. C'est souvent un assortiment très réduit en taille qui est seulement là pour répondre à une demande de la part de leur clientèle. Nous pouvons étendre cette observation aussi aux questions antiracistes, car même si beaucoup des libraires avec qui nous avons parlé ont un assortiment avec des personnages de couleurs et qu'ils l'ont par conviction politique, ils ne le défendent pas avec la même vigueur que les assortiments qui leur ressemblent. Ces libraires « ne [sont] pas du tout au taquet » sur les questions militantes qui ne les touchent pas personnellement et reconnaissent qu'il peut y avoir « un problème dans l'équilibre » de leur rayon¹²².

L'idée que l'exercice du métier est en partie influencée par les convictions personnelles m'a conduit à demander lors de mes entretiens comment et à quel âge l'enquêteur avait-il été sensibilisé aux thématiques queers. Pour chacun des libraires, cette sensibilisation s'est faite

¹²¹ Voir Annexe IX, page 142.

¹²² ROBERTSON Fenella, *Les tensions entre l'engagement politique personnel du livre et son rôle professionnel dans le cadre de l'élaboration et de la mise en vente d'un assortiment : le cas des albums jeunesse LGBT en librairie indépendante de l'Est, Parisien*, op. cit., page 61.

tôt, et concorde avec un attachement plus ou moins prononcé pour cette thématique. Pour Stanislas, cette sensibilisation s'est faite justement par la littérature :

Lisant beaucoup, ce sont des sujets qui ont traversé très vite mes lectures une fois que je me suis attaqué à la littérature dite « adulte ». Donc ado en fait, parce que ce sont des sujets qui datent pas d'hier. Ce qui pour moi a changé c'est son exposition aujourd'hui, les revendications, y a énormément de choses qui ont changé par rapport à tout ça mais qui sont dans la littérature depuis assez longtemps. Moi, c'est quelque chose qui a toujours été dans mon environnement de lecture¹²³.

Si Stanislas n'exprime pas une appartenance à la communauté, on discerne dans son discours un attachement à ces questions : il m'a parlé de nombreux romans queer lors de notre entretien et avait beaucoup d'idées à développer sur ce sujet, ce qui démontre un intérêt personnel. De la même façon, pour Jérémy cette sensibilisation est venue, certes de façon évidente, pendant son adolescence. Et bien qu'il insiste sur le fait que la thématique queer n'est pas centrale dans ses choix de lecture, il admet tout de même qu'elle joue sur une corde sensible et personnelle : « Est-ce que je suis activement, non, après ça aura tendance à me toucher dans la mesure où je pourrai peut-être plus m'identifier aux personnages ou dans la lecture que j'en ferai, donc j'ai quand même un œil attentif¹²⁴ ». Pour Nicolas, la démonstration est inutile puisque son engagement politique est assumé.

Ainsi, en réunissant les conclusions de Fenella Robertson et le cas de mes trois entretiens, on peut sans aucun doute affirmer que dans le cas de la littérature queer, engagement personnel et engagement politique sont très liés et vont dicter la présence ou non de cette littérature dans l'assortiment, ainsi que son traitement.

Comment proposer la littérature queer ? Le rayon queer, les actions thématiques, l'intégration à l'assortiment

Ma dernière sous-partie sera consacrée à une réflexion approfondie autour de la dimension « commerciale » de la littérature queer. Je m'appuierai sur mes entretiens afin de proposer des

¹²³ Voir Annexe IX, page 142.

¹²⁴ Voir Annexe VIII, page 126.

réponses ou des pistes de réflexion, ainsi que sur d'autres travaux théoriques. L'enjeu ici sera non plus d'exposer un problème, mais plutôt d'essayer d'y répondre, ou le cas échéant de montrer pourquoi ce problème est indépassable.

Définir un cadre : un problème indépassable ?

Le premier obstacle que j'ai identifié, au démarrage de ma recherche, a été la difficulté à définir la littérature queer d'un point de vue pratique. La plupart des personnes que j'ai rencontrées dans le cadre de ce travail m'ont donné des définitions assez différentes. Il y a déjà un problème dans la définition même du « roman queer » : j'explicitais ces difficultés dans mon introduction, en rapportant également des pistes de réflexion venues d'auteurs tels que Bruno Perreau ou Benoît Pivert. Comment décide-t-on si un roman est queer ou non ? Faut-il que seul·e l'auteur·ice soit queer, ou doit-il y avoir également un personnage, un sujet, queer ? Cette question n'a pas de réponse définitive, car la littérature queer n'a aucune existence officielle. Il s'agit, en réalité, plutôt d'une thématique. C'est comme cela qu'elle est pensée par la plupart des professionnels des métiers du livre, notamment de la librairie. Pour autant, c'est une réponse qui ne satisfait qu'à moitié : il existe de nombreux romans dont le queer est l'essence-même, et ne peut donc pas être réduit à une thématique : *Monsieur Vénus* de Rachilde est un roman profondément, fièrement queer, qui fut l'objet de nombreux scandales. Roman d'amour et de renversement de l'ordre social, un homme aime comme une femme, et une femme aime comme un homme. À mes yeux, réduire cela à une thématique est impossible et incorrect. De la même façon, *En finir avec Eddy Bellegueule* est un témoignage de l'identité queer, du vécu d'un homme gay. Le texte est violent, révolté, et ne cherche pas à atténuer le sujet : un roman queer. Les exemples sont nombreux, tout comme de nombreux livres peuvent être justement désignés par cette question de thématique : c'est le cas lorsque le queer s'additionne, vient préciser un genre plus général : un roman d'aventure queer, un polar queer, une fantasy queer... Je pense par exemple au *Prieuré de l'oranger* de Samantha Shannon, roman de fantasy dont deux protagonistes sont lesbiennes, ou *Les aventures de China Iron*, souvent qualifié de « western queer ».

Pour cette raison, il est d'emblée très difficile de penser la littérature queer en termes de techniques de vente, parce qu'elle sera pensée différemment d'une librairie à une autre. Jérémie par exemple, reconnaît une certaine ambiguïté sur la question :

[...] pour moi le seul critère sera vraiment, voilà, la thématique principale et l'orientation. Et, peut-être même la destination en fait. Pour qui est ce livre ? Parce que par exemple y a un livre, je sais pas si vous le connaissez, qui est La Bibliothèque Gay Idéale, donc voilà ça c'est un livre, qui le lit par exemple ? Est-ce que c'est pour les bibliothécaires qui veulent ouvrir, ou est-ce que c'est parce qu'on est curieux de lire justement des romans gays ? Vous voyez ça, ça peut-être un livre intéressant à analyser en termes de positionnement. Moi je l'ai mis dans mon rayon que j'ai qualifié « Genre ». Qui est un peu « dépassement d'identité et comment on les questionne »¹²⁵.

On arrive alors à une situation où le queer se définit au cas par cas. Il se discerne dans l'intention, le thème, les personnages, et même le public ciblé. De fait, il ne suffit pas qu'un·e auteurice soit queer pour que son livre le soit également : je pense à *Ceci n'est pas un fait divers* de Philippe Besson, qui traite du féminicide. Certes, le personnage principal est gay, mais c'est évoqué sans réelle conséquence sur l'intrigue, et ça ne prends jamais le pas sur le sujet. Une représentation par petite touche. Et, bien que Philippe Besson soit un auteur gay notoire, on peut difficilement justifier que ce soit un roman queer. À l'inverse, un roman peut être queer sans que son auteurice le soit : c'est le cas du roman *Strange* de Geneviève Damas, qui paraîtra à la rentrée littéraire, et qui prends la forme d'une lettre adressée au père d'une protagoniste transgenre qui le revoie pour la première fois après sa transition.

Ce que je remarque finalement à propos de la littérature queer, c'est que la netteté de son cadre varie beaucoup en fonction de l'appartenance à ce milieu. L'usage de ce concept de « littérature queer » est largement répandu dans les essais queers, parmi les penseurs et penseuses de ce sujet, si bien qu'il devient une évidence. Mais lorsqu'on sort du milieu, le concept devient plus flou, et plus difficile à penser : lorsque j'explique mon sujet à des libraires, la grande majorité d'entre ceux qui me demandent ce à quoi « littérature queer » fait référence n'appartiennent pas à ce milieu, et ne s'y intéressent pas. Pour les libraires spécialisé·e·s, pour ceux qui ont un intérêt personnel pour ce sujet, la question ne se pose pas. Nous sommes devant un cas de figure exactement identique à celui des identités queers : elles acquièrent une difficulté de compréhension inédite pour toute personne en dehors du milieu. Ma mère me confiait par exemple qu'elle ne concevait clairement la littérature queer que parce que c'était un sujet qui me tenait à cœur, et dont je lui parlais beaucoup. Avant cela, Philippe Besson n'était

¹²⁵ Voir Annexe VIII, page 126.

à ces yeux qu'un écrivain de littérature française et son homosexualité ne concernait que sa personne, pas son œuvre.

Peut-être faut-il alors accepter que cette question du cadre demeure un problème indépassable tant que les mentalités n'auront pas atteint une plus grande compréhension de la question queer. En attendant, c'est parce que les contours de la littérature queer sont flous que de nombreux professionnels du livre entretiennent cette discrétion autour des textes que je relevais dans les parties précédentes, et qui sont déplorés par les libraires et lecteurices queers. De la même façon, la littérature queer n'a pas encore d'existence réelle dans le domaine des essais, et on peut compter sur les doigts d'une main les chercheurices qui travaillent sur ce sujet aujourd'hui (je pense entre autres à Aurore Turbiau, dont les différents travaux soulèvent une invisibilisation de la littérature lesbienne qu'il faut à tout prix dépasser). Je terminerai cette réflexion en rappelant que le terme « queer » étant lui-même polysémique, de nombreux et nombreuses chercheurices distinguent les études queer des études LGBTQIA+ et en font de même pour la littérature (le queer étant une étape de réflexion plus poussée). Nicolas nous le rappelle bien, lorsqu'il exprime son avis autour de l'usage du terme « queer » pour mon travail de recherche :

Vous mettez le doigt sur un des gros enjeux, particulièrement pour notre librairie : le problème du mot queer, c'est qu'il est très polysémique, et qu'il a une longue histoire de changement de sens régulier, bon je ne vous refait pas l'histoire, mais du coup, il y a probablement tout un pan de littérature gay qu'on peut taxer de queer dans une acception très large du mot, mais qui n'y rentrerait pas si on garde une version de queer qui collerait avec quelque chose de mouvant, subversif, non-conforme... or, y a quand même une partie de la littérature homosexuelle au sens large qui était subversive probablement au moment où c'est sorti dans un monde vraiment très hétéronormé et homophobe, mais qui l'est probablement moins aujourd'hui. Donc, c'est pratique parce que ça évite l'acronyme, mais nous on a clairement tout un tas de client·es, notamment des gays d'un certain âge qui se reconnaîtraient pas du tout dans une identité queer. Mais comme il n'y a pas d'autre mot qui a émergé qui éviterait l'acronyme général qui s'allonge à chaque fois, je trouve quand même qu'en fait ça dépend à qui vous vous adressez¹²⁶.

Sans m'étendre sur ce sujet déjà étudié dans de nombreux essais, cela montre simplement que parler de littérature queer est déjà complexe à cause d'une terminologie polysémique. En

¹²⁶ Voir Annexe X, page 152.

librairie cela se traduit par un traitement qui dépend entièrement de la mentalité, l'engagement et la volonté des libraires.

L'engagement du libraire : peut-on être engagé sans être concerné ?

J'ai déjà expliqué que l'engagement faisait partie du métier, et que cet engagement est défini par le parcours personnel des libraires. Cette particularité explique également pourquoi l'inclusivité en librairie peut être un échec. Je m'appuierai à nouveau sur les recherches de Fenella Robertson, qui dresse un compte-rendu sur les raisons de cet échec d'après ses enquêtes :

Le fait que l'engagement de ces libraires est avant tout dicté par leurs identités et leur vécu cause l'échec de leur volonté d'inclusivité. Effectivement, tous les sujets qui ne les touchent pas directement sont moins, voire pas du tout présents dans leur rayon et ce phénomène se retrouve chez tous les libraires avec qui nous avons pu parler¹²⁷.

Elle donne un certain nombre d'exemples pour illustrer la façon dont, parfois, la volonté d'inclusivité est mise en échec de façon inconsciente par l'identité personnelle :

Effectivement, nous voyons qu'Amélia considère que les questions LGBT sont un « non-sujet » malgré le fait qu'elle a un petit assortiment LGBT et que Léna se rend souvent compte que « ça fait longtemps qu'[elle n'a] pas eu » de livre avec des personnages de couleur malgré sa volonté d'avoir un assortiment représentant des personnages diversifiés. Un des exemples les plus parlants est celui de Jade qui, n'appartenant pas à la communauté LGBT ni à une minorité visible, ne défend pas ces questions-là dans son assortiment. [...] Nous voyons qu'elle accorde cependant une grande importance à son assortiment féministe qu'elle défend et valorise dans ses conseils et son travail de mise en avant spatiale. Ceci s'explique par le fait que ce sont dans les livres féministes qu'elle se retrouve le plus étant donné qu'elle subit avant tout des discriminations de par son identité de femme. C'est à cause du fait que ces libraires construisent leur militantisme en miroir avec leurs identités que l'assortiment inclusif échoue en tant que tel. [...] La question se pose alors de savoir s'il suffit d'avoir un livre inclusif dans son assortiment pour se considérer comme libraire

¹²⁷ ROBERTSON Fenella, *Les tensions entre l'engagement politique personnel du livre et son rôle professionnel dans le cadre de l'élaboration et de la mise en vente d'un assortiment : le cas des albums jeunesse LGBT en librairie indépendante de l'Est, Parisien, op. cit.*

engagé surtout si ce livre n'est pas valorisé par le libraire et reste dans le fonds sans jamais se vendre¹²⁸.

Ces observations viennent soutenir l'idée que l'engagement politique a tendance à se tourner vers les sujets qui nous sont familiers. Qu'il s'agisse de luttes pour les droits LGBTQIA+, des questions raciales ou de lutte des classes, les militants sont en grande majorité des personnes concernées. Ces dernières années, c'est un point de tensions important : comment parvenir à convaincre ceux qui n'ont pas de combat à mener, que ces combats sont importants, et doivent être menés par tous ? Il est largement admis que l'ignorance est l'ennemie de l'engagement : elle entraîne des comportements oppressifs et violents, bien qu'inconscients la plupart du temps. C'est pourquoi l'on parle de plus en plus de racisme et de sexisme ordinaire, de validisme ou de classisme.

De fait, il y a fort à parier que la grande majorité des libraires qui délaissent la littérature queer le font car cela ne les concerne pas. C'est le résultat, non pas d'un choix délibéré, mais d'une méconnaissance du sujet et de ses enjeux. Ce phénomène génère des disparités conséquentes entre les libraires généralistes et les libraires spécialisés, disparités qui se retrouvent en comparant les discours de Nicolas face à ceux de Jérémy ou Stanislas. Et si l'on ne peut pas forcer une personne à devenir militante, la question se pose pour les libraires qui se déresponsabilisent. Vous avez sans doute déjà entendu ce type de discours : « Mais ça ne sert à rien, je n'ai pas le public ». Que ce soit à propos de la littérature pour adolescent·e·s, la romance, ou la littérature queer, cette justification nie totalement le fait qu'une librairie peut choisir son public. Jérémy nous en parle très bien lorsqu'il explique qu'un·e libraire a le public qu'il·elle mérite, et Cécile Charonnat également lorsqu'elle donne des pistes de réflexion autour de l'absence des jeunes adultes¹²⁹ en librairie.

Enfin, il faut également rappeler que, face à une production faramineuse, la·e libraire doit faire des choix. Et lorsque la littérature queer n'est qu'une thématique comme les autres, alors elle est noyée dans la masse des possibilités. En résulte une absence de travail sur cette offre spécifique qui est en fait détachée de la littérature queer en elle-même : quand toutes les thématiques sont possibles, qu'est-ce qui justifierait de privilégier la littérature queer plutôt que les récits de voyage, ou les romans historiques ?

¹²⁸ *Ibid.*, page 61.

¹²⁹ CHARONNAT Cécile, « comment attirer les jeunes en librairie », *op. cit.*

On peut être engagé sans être concerné, c'est certain. Pour autant, l'engagement politique prends, chez la plupart des gens, racines dans les vécus personnels, et cela se retrouve aussi chez les libraires. Si j'avais mené le même nombre d'entretiens que Fenella Robertson, il est fort probable que mes observations à ce sujet auraient été les mêmes. Ce qui fait la différence, c'est que les trois libraires que j'ai interrogés sont tous de près ou de loin intéressés par la question.

Le conseil : prescrire ou ne pas prescrire ?

Maintenant, j'aimerais recentrer ma réflexion non plus sur les libraires qui négligent cette littérature, mais sur celles et ceux qui l'incluent dans leurs préoccupations et leur fonds. En effet, ce qui m'intéresse ici n'est pas simplement de déterminer pourquoi l'on vend ou ne vend pas de littérature queer, mais également les façons dont ces projets sont menés. Pour rappel, le métier aujourd'hui se conçoit difficilement sans la notion de prescription, partagée par bon nombre de professionnel·le·s. Durant mes entretiens, plusieurs façons de vendre la littérature queer sont ressorties, et parmi elles la vente-conseil. C'est naturellement un aspect fondamental du travail de Nicolas aux Mots à la Bouche, qu'il désigne par un rôle de passeur, véritable vocation :

[...] c'est le rôle de passeur, qui est je pense particulièrement intéressant ici, où moi je vois pratiquement ça comme une mission en fait, c'est presque comme si je consolais l'adolescent inconsolable que j'ai été au moment où j'ai compris que j'étais pédé et que je me sentais seul au monde. J'ai mis tellement de temps avant de comprendre qu'il y avait une longue histoire, une longue culture, et qu'on était plein, donc je suis hyper content de pouvoir transmettre cette culture à tout le monde, mais notamment aux plus jeunes ou ceux qui en ont le plus besoin ou qui sont en recherche sur eux-mêmes¹³⁰.

La vente-conseil prends une dimension sociale dès lors qu'il s'agit d'une librairie spécialisée. De la même façon, Fenella a identifié dans son travail les façons dont le militantisme se traduit en librairie : après l'assortiment, c'est la vente-conseil qui est vue

¹³⁰ Voir Annexe X, page 152.

comme un outil militant important¹³¹. Elle relève chez les libraires pour qui c'est le cas que les discours rejoignent ce que Vincent Chabault a écrit dans « L'idéal de métier des libraires spécialisés en littérature jeunesse » : il remarque en effet que les libraires pour lequel-le-s la vente-conseil est un outil militant ont une conception du « métier proche de la relation éducative verticale : l'enjeu étant de diffuser une offre, des normes et des pratiques à de jeunes individus¹³² ». Ainsi, les libraires interrogé-e-s par Fenella Robertson utilisent assidument la vente-conseil à des fins militantes :

C'est à travers la lecture qu'ils veulent faire évoluer la perception que ces enfants ont du monde qui les entoure en leur offrant des livres inclusifs, le but étant de leur faire développer une vision plus tolérante des autres dès leur plus jeune âge. Le conseil n'est plus perçu seulement comme la réponse à la demande d'un client, mais plutôt comme le meilleur moyen de transmettre des convictions et des pratiques progressistes à une nouvelle génération de lecteur¹³³.

Toutefois, cela mène certains de ses libraires interrogé-e-s à « prescrire pour prescrire », c'est-à-dire à conseiller leur fonds militant au détriment de la demande du client.

Marie avoue qu'elle « conseille toujours » son assortiment LGBT, peu importe le client qu'elle a face à elle. De même, nous voyons que certains libraires utilisent un discours politique lorsqu'ils conseillent leur assortiment engagé malgré le fait que ce discours dessert souvent la vente. Ainsi, il n'est plus question de seulement favoriser les livres qui rentrent dans les convictions du libraire, mais plutôt de manifester ouvertement son engagement politique pendant la vente. Ces libraires laissent alors leurs identités personnelles prendre le dessus sur leur rôle professionnel en ne prenant pas compte des besoins et demandes du client qu'ils conseillent. Le conseil glisse d'une méthode de vente personnalisée vers une manière d'imposer ses idéaux à sa clientèle¹³⁴.

¹³¹ ROBERTSON Fenella, *Les tensions entre l'engagement politique personnel du livre et son rôle professionnel dans le cadre de l'élaboration et de la mise en vente d'un assortiment : le cas des albums jeunesse LGBT en librairie indépendante de l'Est, Parisien*, op. cit.

¹³² CHABAUT Vincent, « L'idéal de métier des libraires spécialisés en littérature jeunesse », op. cit.

¹³³ ROBERTSON Fenella, *Les tensions entre l'engagement politique personnel du livre et son rôle professionnel dans le cadre de l'élaboration et de la mise en vente d'un assortiment : le cas des albums jeunesse LGBT en librairie indépendante de l'Est, Parisien*, op. cit.

¹³⁴ *Ibid.*

Cette dérive est la raison pour laquelle la vente-conseil n'est pas un outil miracle pour la promotion de littératures marginalisées comme la littérature queer. S'il néglige la personnalisation d'un conseil, le libraire dessert à la fois sa légitimité professionnelle aux yeux de la clientèle, et la cause qu'il défend. Et si Fenella Robertson note que certains libraires assument de laisser leurs convictions politiques prendre le pas sur leur identité professionnelles, cela reste plutôt rare.

De fait, la vente de littérature queer passe par le conseil, mais cela ne peut pas être systématique. C'est ce que Jérémy s'interdit de faire à l'Impromptu : il me donne l'exemple d'un roman qu'il affectionne et m'explique la raison pour laquelle il ne le vend pas forcément comme un roman queer :

C'est-à-dire que... parler de l'intime est déjà une chose, pousser l'intime à des choses qu'on ne connaît pas... ça peut faire peur à certaines personnes qui, en fait, bah je parle toujours de Jordan Tannahill et de *Liminal*, qui est un livre qui est presque de l'ordre de l'expérience de littérature, peut faire peur, si je commence à mettre le caractère de l'homosexualité, qui est quand même très présent, hein, dans ce livre. Et pourtant, je l'ai proposé à beaucoup de gens, dont des vieilles personnes tout ça, qui n'ont pas le profil type de cette littérature, qui l'ont apprécié. Pourquoi, parce que j'ai pas mis l'accent sur l'aspect de la sexualité. Parce qu'en fait, on peut le lire comme un facteur de banalité¹³⁵.

De la même façon qu'il ne considère pas nécessaire pour lui de se focaliser sur la littérature queer dans sa librairie, malgré son attachement personnel au sujet, il estime son identité professionnelle comme étant prioritaire face à ses convictions politiques. De fait, la vente-conseil n'est pas une solution viable, et vendre la littérature queer par conseil amène le risque de systématiser le sujet au détriment de la demande particulière. Pour autant, Jérémy n'affirme pas une impossibilité : il donne même pour solution le système des passerelles.

[...] c'est que je ne vais pas forcer un titre si je ne sens pas que la personne en face de moi est réceptive. C'est-à-dire je ne vais pas forcer quelqu'un à lire un polar s'il a horreur des enquêtes policières ou des choses comme ça, c'est contre-productif. Il faut encourager la lecture, et pour encourager la lecture il faut y aller progressivement je pense. C'est-à-dire que si la personne peut avoir des centres d'intérêts mais en même temps y aller doucement.

¹³⁵ Voir Annexe VIII, page 126.

Par exemple il peut y avoir des passerelles qui vont se faire avec une ouverture d'esprit mais en passant par Anaïs Nin pourquoi pas, y aller doucement des choses comme ça, ou le prendre en toile de fond avant que ce soit une vraie thématique¹³⁶.

Cette réflexion n'est pas sans faire penser à la métaphore que Michèle Petit défend dans son *Éloge de la lecture*¹³⁷. En effet, il est possible d'aborder certains sujets par des moyens détournés, comme un lecteur appréhenderait l'érotisme en lisant d'abord Anaïs Nin. La pédagogie fait partie intégrante du métier de libraire, peu importe le rayon, et ces passerelles sont largement utilisées, parfois à la demande des clients. J'évoquais plus tôt qu'une partie de la communauté queer militait pour obtenir des représentations banalisées et anodines, plutôt que des représentations de front : celles-ci sont finalement idéales pour créer des passerelles, amener le lecteur en douceur, sans le brusquer ni le piéger, vers une plus grande inclusivité dans ses lectures. J'ai en tête le roman jeunesse *Mystic Flown* de Dana B. Chalys, riche en inclusivité, mais discret. La question de la catégorie pourrait se poser pour ce roman : il me semble qu'on peut à la fois considérer qu'il y a trop de personnages queers pour qu'il ne soit pas inclus dans la littérature queer, mais qu'on peut aussi décider qu'il s'agit avant tout d'un roman de fantasy sur l'amitié et l'acceptation de la différence. Sans doute que, d'un·e libraire à l'autre, c'est un roman vendu de façon très différente.

Les mises en avant thématiques : rendre visible

Après la vente-conseil, j'aimerais aborder la mise en avant de la littérature queer au moyen d'actions thématiques ponctuelles. En effet, il semble qu'aujourd'hui ce soit le moyen privilégié par les libraires pour qui la question queer est un sujet de réflexion. On observe ces dernières années une multiplication des actions thématiques dans les librairies et cela est confirmé par Nicolas : selon lui, il s'agit avant tout d'une stratégie commerciale pour la plupart des librairies, mais il ne le conçoit pas du tout comme un problème, plutôt un compromis.

J'ai l'impression que ça change petit à petit, notamment pendant le mois des fiertés. On voit quand même de plus en plus de librairies qui le font. Il y a probablement une motivation

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ PETIT Michèle, *Éloge de la lecture*, *op. cit.*

commerciale derrière chez certains, on va pas se le cacher, mais tant mieux. Même si c'est pour une mauvaise raison, ne serait-ce que pour deux-trois personnes à qui ça va faire un bien fou de voir un drapeau ou juste des noms un peu connus, tant mieux, c'est gagné¹³⁸.

De fait, si plus en plus de librairies mettent en place des actions thématiques, on remarque que celles-ci sont en grande majorité centrées sur le mois de juin et font référence au mois des fiertés, un concept qui nous vient tout droit des Etats-Unis et qui vient rendre hommage aux émeutes de Stonewall du 28 juin 1969. Bien que l'usage du terme « mois des fiertés » parait récent, les marches des fiertés en France ont toujours été organisées durant le mois de juin, afin de faire perdurer la mémoire de cet événement marquant pour toute la communauté. Aux Etats-Unis, c'est à l'occasion de ce *Pride Month* que l'on observe la généralisation du pinkwashing de la part des entreprises qui arborent soudainement des logos aux couleurs LGBTQIA+, ou lancent des produits dérivés. Ces dernières années cette tendance tend à se généraliser également en France, chez les entreprises et différents organismes qui partagent des contenus colorés et festifs sur leurs réseaux sociaux. En librairie, le mois des fiertés fait une percée timide, surtout portée par des libraires eux-mêmes membres de la communauté, ou militants. Interrogé à ce sujet, Jérémy m'explique qu'il traite la thématique queer comme n'importe quelle autre, et de fait ne lui accorde pas de mise en avant particulière. Toutefois, même s'il ne cherche pas à mettre cette littérature en avant plus qu'une autre, il ne s'interdit pas non plus des actions thématiques. Il revendique non pas une volonté de militantisme, mais plutôt une volonté d'ouverture d'esprit.

Je peux. Je ne me l'interdis pas, je le fais pas particulièrement mais je me l'interdis pas. J'aime bien cette question justement de mettre en avant un thème de temps en temps, là par exemple c'était le rapport à la technologie dans la littérature, le mois prochain on fait l'Irlande, mais au mois de juin qui est le mois de la Gay Pride, pourquoi pas faire justement... [...] c'était en 2019, pour le mois de juin justement on a fait une vitrine que en arc-en-ciel [...]. Donc je peux faire des petites choses comme ça, qui sont ni un acte militant ni... on avait même écrit sur la vitrine « un livre pour tous ». Je suis plus dans une vision d'ouverture d'esprit, que justement de cloisonnement. Et je veux pas vraiment que ça devienne contre-productif, que le queer puisse devenir le label, et pas que ça ferme plus que l'inverse¹³⁹.

¹³⁸ Voir Annexe X, page 152.

¹³⁹ Voir Annexe VIII, page 126.

Encore une fois, le discours de Jérémie met le doigt sur les contradictions qui apparaissent chaque fois que l'on parle du queer. Dans la masse des librairies qui célèbrent le mois des fiertés, une partie non négligeable le fait pour des raisons opportunistes et commerciales : le reste de l'année, le queer disparaît de l'espace de la librairie. C'est la même dérive qu'observait Fenella Robertson chez les libraires qui, malgré eux, sont biaisés dans leur militantisme par leur identité personnelle. Que ce soit en librairie ou dans l'espace public, nous sommes aujourd'hui dans une dynamique où le queer reste invisible durant onze mois, puis prends d'assaut le pays pendant le mois de juin au moyen d'affiches publicitaires, de pinkwashing décomplexé et de manifestations dans presque toutes les grandes villes.

La mise en avant thématique en librairie peut être considérée comme la méthode la plus accessible pour vendre la littérature queer : elle nécessite simplement d'intégrer cette littérature dans les thématiques possibles et peut prendre de nombreuses formes : vitrines, table thématique, espaces de *facing*, sélection présentée sur les réseaux sociaux... Les libraires des Mots à la Bouche déplorent que ces initiatives soient encore assez rares, quand ils expliquent à quel point la représentation peut sauver les personnes queers¹⁴⁰. À l'inverse de la vente-conseil, c'est pourtant une méthode qui ne pose pas de grande difficulté en pratique, mais qui relève entièrement de la volonté militante du ou de la libraire.

Le rayon queer : l'ultime défi, irréalisable ?

Enfin, je terminerai cette réflexion sur les méthodes de vente avec le rayon queer. En démarrant ce travail, j'estimais que le rayon queer représentait la meilleure façon de vendre cette littérature : présent sur le long terme, il permet à la fois de rendre visible les romans queers de façon claire et sans équivoque, tout en rassemblant une offre qui, sans cela, se retrouve éparpillée dans tous les rayons.

Toutefois, on peut difficilement y voir la solution. En effet, son bien fondé fait débat, que ce soit du côté des professionnel·le·s que de celui du public : pour celles et ceux qui sont concerné·e·s par le sujet, la réponse est souvent « oui » : le rayon queer est la meilleure mise en avant, c'est une prise de position très engagée. Pour un public dans le besoin, c'est un outil précieux, dont Nicolas défend la nécessité :

¹⁴⁰ Voir Annexe X, page 152.

Je pense que tous les rayons LGBTQI+ servent à quelque chose, c'est évident. C'est la raison pour laquelle on existe, ce constat que quelqu'un en questionnement ne va pas oser poser la question au libraire, et que si ce n'est pas rassemblé quelque part et signalé, bah c'est la chasse au trésor, chacun se débrouille avec son parcours de lecteuriste. Je pense qu'on fait gagner énormément de temps aux gens, et ce temps est précieux parce que quand on traverse une période comme ça où on se sent mal, le temps compte, ça fait des morts concrètement. Donc oui, et c'est vrai aussi pour les bibliothèques : faire des rayons LGBT ça permet aux gens d'aller les chercher sans avoir à passer cette barrière de la personne, sans avoir besoin de faire un coming-out au libraire. C'est à chaque fois politique, de créer ce rayon¹⁴¹.

Mais pour ceux qui ne sont pas concernés par le sujet, surgissent trois problèmes : d'abord, ce n'est pas forcément pertinent. Pourquoi faire ce rayon plutôt qu'un autre ? On ne fait pas de rayon « littérature queer » tout comme on ne fait pas de rayon « drames familiaux ». Cette position est partagée par Stanislas et Jérémy, qui considèrent que ce rayon en librairie généraliste n'est pas justifié. Pour Stanislas, cela repose entièrement sur le fait qu'il ne considère pas notre objet de réflexion comme une littérature, mais seulement comme un thème. Il existe encore une trop grande porosité entre les rayons pour ces romans, et on en revient au problème du cadre. Lorsque j'ai confié à Stanislas ma réflexion autour du fait qu'il pourrait être difficile de choisir de ranger Proust dans un rayon queer plutôt qu'en littérature française, parce que ce n'est pas là qu'iraient le chercher la plupart des lecteurices, il a reconnu que c'était une difficulté inévitable :

Ce qui est tout à fait possible, en fait. Je trouve que c'est vraiment compliqué de créer ce rayon. L'exemple de Proust est un bel exemple. Voilà je trouve qu'en tant que généraliste, vraiment je vois pas de raison. C'est un thème en fait, c'est pas une littérature. Et quand je dis que c'est pas une littérature, c'est qu'on est pas sur français ou étranger, polar, science-fiction. C'est quelque chose qui peut être à la croisée de tous les rayons, c'est pas parce que c'est un thème abordé dans un polar que je vais l'enlever du rayon polar en fait¹⁴².

Jérémy partage une vision assez similaire, parce qu'il considère lui aussi la littérature queer comme étant une thématique : « C'est très difficile en fait, quand on est une librairie généraliste, donc c'est-à-dire qu'on fonctionne plus en termes de rayons, de faire un rayon qui soit

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² Voir Annexe IX, page 142.

exclusivement porté queer. Dans la mesure où derrière ça il va y avoir le genre dans le genre en fait¹⁴³. » Au-delà de la pertinence, ces deux libraires envisagent surtout une impasse au niveau de la logistique. La littérature queer est également un thème, c'est vrai pour de nombreux romans, et cela demanderait donc une réflexion au cas par cas. En reprenant l'exemple de Philippe Besson, cela nécessiterait de sélectionner parmi ses romans ceux qui seraient intégrés à ce rayon, or on peut difficilement imaginer que la clientèle aurait le réflexe d'aller y chercher les romans manquants de cet auteur en littérature française. L'une des solutions serait de commander ces romans en deux exemplaires, afin d'en laisser un dans son rayon d'origine, mais ce serait impossible pour de nombreuses librairies, trop petites ou sujettes à des contraintes financières.

Ce qui est marquant lorsqu'on confronte ces trois discours, c'est que les deux libraires généralistes détachent complètement la question du rayon queer de sa portée militante. Ils le placent sur un pied d'égalité avec les autres rayons, alors que Nicolas insiste sur son importance d'un point de vue social¹⁴⁴. À ces yeux, on ne peut pas considérer un rayon queer d'un point de vue uniquement logistique, car ce serait ignorer volontairement son importance au niveau de l'humain. Et pour certain libraire, il serait impensable de justifier l'absence de ce rayon par des questions de stock, quand on sait à quel point un rayon queer peut être salvateur.

Enfin, la création d'un tel rayon pose rapidement un problème autour de la réception. À l'image de ce que ma mère avait pensé en voyant le rayon queer de la librairie Sauramps, il y a le risque de stigmatisation de ces romans, parce qu'il repousserait un public effrayé par le terme, par l'image qu'il a de l'homosexualité, et surtout un public qui ne se sentirait pas concerné. « Je ne suis pas gay, donc ce rayon n'est pas pour moi ». Mais c'est un problème très lié à la situation de l'homosexualité en France : ce discours autour de l'identification ne se retrouve pas à propos des littératures étrangères ou littératures de l'imaginaire, par exemple. Donc pour faire un rayon queer, le libraire doit peser le pour et le contre et faire un choix très important. Sur cette question, tout mes enquêtés sont d'accord : qu'on le veuille ou non, la question de l'appartenance et du label fait parties intégrantes des problématiques autour de la visibilité queer. Cela engendre des disparités assez importantes entre les librairies, puisque la réception d'un rayon queer peut être très différente d'un quartier à un autre, ou entre la région parisienne et le reste de la France. Pour Jérémy, malgré tout un rayon queer se justifierait beaucoup plus

¹⁴³ Voir Annexe VIII, page 126.

¹⁴⁴ Voir Annexe X, page 152.

dans les librairies de petites villes, où la culture queer est bien moins répandue qu'à Paris : il reconnaît que dans ce cadre-là, un rayon queer aurait un intérêt militant non négligeable¹⁴⁵.

Par conséquent, le rayon queer est-il irréalisable ? Non. Le créer nécessite de prendre en compte des facteurs nombreux et de faire des choix, certes, mais ces difficultés sont dépassables car cela ne relève, finalement, que d'un choix assumé du ou de la libraire. Le rayon queer de la librairie Sauramps, trois ans plus tard, est toujours bien présent, et sans doute bénéficie-t-il d'être situé dans une grande librairie généraliste de Montpellier, ville où il fait bon d'être queer. Il n'y a pas une seule façon de créer un rayon queer, mais des multitudes : libre aux libraires de définir eux-mêmes son cadre, sa taille, de le limiter aux essais ou de créer des sections queers dans leurs rayons. Ce que je retire de mes entretiens, c'est qu'il n'y a pas vraiment de bonne ou de mauvaise réponse à cette question, car ces positions se justifient, toutefois on ne peut pas négliger l'importance que peut avoir un tel rayon pour un public en demande, et la nécessité d'en prendre conscience rejoint celle pour la librairie généraliste, de repenser son rôle politique.

¹⁴⁵ Voir Annexe VIII, page 126.

Conclusion

Depuis plus d'un an, le media en ligne Actualitté consacre une partie de ses articles au mouvement de censure qui sévit aux Etats-Unis. La lecture non plus n'échappe pas à aux assauts conservateurs, et des Etats tels que la Floride ou le Texas multiplie les interdictions d'ouvrages dans les bibliothèques publiques et privées, et établissements scolaires. Les ouvrages visés sont principalement des ouvrages qui abordent la question queer, l'antiracisme ou le féminisme, et destinés à la jeunesse. Aujourd'hui, en 2023, cette censure de masse qui prend sa source dans les paniques morales de mouvements politiques conservateurs rencontre de vives oppositions : le 17 mai, une coalition de plaignants à ouvert une procédure contre la censure en Floride, menée notamment par l'organisation non gouvernementale PEN America, associée à l'éditeur *Penguin Random House*. Le 12 juin, l'Etat de l'Illinois fait date en étant le premier état américain à légiférer contre la censure, et il semblerait que de nombreux autres états travaillent à stopper également cette dérive.

Être queer aux Etats-Unis n'est pas une mince affaire. Cette censure de masse s'inscrit dans une volonté toujours plus grande de renforcer les lois anti-LGBTQIA+, toujours plus nombreuses. En 2022, la chaîne NBC News déterminait plus de 238 projets de lois déposés en moins de trois mois, depuis le 1^{er} janvier 2022, la pire offensive jamais vécue par la communauté queer américaine. Depuis, chaque jour les médias français apportent leurs lots de mauvaises nouvelles pour une communauté qui commençait à peine à sortir la tête de l'eau.

Nous voilà aujourd'hui, en juin 2023, en France. J'ai voulu mener un projet de recherche le plus objectif possible, en effectuant une prise de recul constante et nécessaire. Mais pour conclure ce travail, je souhaite aussi réaffirmer que, à l'image du métier qui nous a intéressé ici, il n'y a pas de mémoire sans politique. Et sans doute que, si la situation politique française était très différente, ce mémoire n'existerait pas. Si les individus queers n'avaient pas été réduits au silence pendant des siècles de répressions, réduisant leur littérature à une littérature de marge, si le monde littéraire français n'avait pas fonctionné si longtemps sur un entre-soi peu inclusif, alors quel serait l'état de la littérature queer aujourd'hui ? Nous pouvons nous plaire à imaginer qu'elle aurait, peut-être, à l'image de la Négritude ou du Nouveau Roman, une histoire reconnue et étudiée dans les écoles. Peut-être représenterait-elle un pourcentage respectable parmi la production. Je ne l'ai pas interrogé à ce propos, mais peut-être que Nicolas rêve d'un monde où la librairie Les Mots à la Bouche ne serait pas nécessaire.

En attendant, il faut bien faire le point. Remonter à la source du problème, d'abord, c'est ce sur quoi j'ai travaillé dans ma première partie. Expliciter ce problème, ses tenants et aboutissants, ensuite ; c'était la deuxième. Faire s'affronter, enfin, librairie généraliste et littérature queer, pour comprendre et tenter de proposer des solutions ; c'était ma dernière partie. Je ne me suis pas effacée de l'équation, ce travail de recherche me tient à cœur depuis trop longtemps, mais je me suis imposée de ne porter un jugement qu'à partir de ce que j'ai pu lire ces deux ans, et non de mon vécu. Ce fut un processus réjouissant quoique ambitieux, aux conclusions ni alarmistes ni rassurantes.

Les hypothèses développées dans mon introduction on servit de fil conducteur durant toute l'écriture de ce mémoire, et je vais désormais revenir sur chacune d'elle afin d'en faire un bilan.

La librairie est l'instance ultime de légitimité

L'année dernière, j'avais émis l'hypothèse suivante : les instances de prescription et de légitimation littéraire sont nombreuses en France, toutefois la librairie comme espace est la meilleure d'entre elles. Pour vérifier cette idée, j'ai interrogé mes enquêtés à propos du rôle prescripteur du libraire et du rôle culturel de la librairie. Tout trois, à leur façon, ont affirmés la nécessité et la volonté d'exercer un métier de prescription, que ce soit par passion ou par engagement militant. De même, aucun n'a contredit cette idée que la librairie généraliste fonctionne en miroir de la société. Ce qui a été différent, ce fut les conclusions qu'ils en tirent : seul Nicolas, de la librairie Les Mots à la Bouche, fait coïncider avec cette image du miroir une responsabilité militante de la librairie, généraliste ou non, envers les sujets de société qui remuent le pays.

« Instance ultime de légitimité » est peut-être exagéré, mais ce travail de recherche confirme que la librairie généraliste a rôle majeur à jouer dans la diffusion des littératures de marge et des minorités, comme c'est le cas pour la littérature queer. Que ce soit conscient ou inconscient, l'espace de la librairie rends visible des identités et des vécus au moyen de la littérature. On peut légitimement s'interroger du fait que les opposants à ce que je refuserai de nommer par leurs mots, et appellerait plutôt la lutte pour les minorités, reprochent à la littérature et au monde du livre de se tourner vers l'inclusion. Eternel combat de l'ancien contre le nouveau, on dénonce des néologismes et des inventions qui n'en sont pas, alors même que la littérature, comme l'a dit Stanislas, accueille ces sujets depuis des siècles.

La librairie est un espace public, et en tant que tel il est naturel qu'elle représente le monde. Interdire cet espace à la littérature queer, c'est affirmer la négation de toute une communauté.

Le libraire est responsable de la valorisation ou l'invisibilisation de la littérature queer dans son commerce

Ma deuxième hypothèse portait sur le métier de libraire en lui-même et sa responsabilité. J'ai retiré de mes entretiens de nombreuses pistes de réflexions intéressantes, et qui nuancent cette première affirmation. Oui, la·e libraire est responsable : les discours de nos trois libraires ont démontré que l'espace de la librairie est toujours le résultat des choix effectués par la·e libraire, et c'est la raison pour laquelle la librairie indépendante est fermement défendue en France. Il existe un véritable idéal du métier qui nécessite une liberté presque totale. Par conséquent, il n'est pas abusif de responsabiliser la·e libraire lorsqu'on étudie la littérature queer. Et nous pourrions nous arrêter là : puisque la·e libraire est entièrement responsable des choix faits dans la librairie, iel est également responsable de l'invisibilisation de la littérature queer et du manque d'inclusivité dans son fonds.

Mais ce qui ressort de mes entretiens et des sources écrites que j'ai mobilisés, c'est que d'une part la liberté totale en librairie n'existe pas, et que, d'autre part, la responsabilité est limitée. la·e libraire est constamment tiraillé·e entre des contraintes commerciales qui sont inhérentes au métiers, et ses convictions professionnelles et personnelles. Ainsi, si la littérature queer est absente des rayons, ce peut être pour de nombreuses raisons : choix conscient du libraire de ne pas valoriser cette littérature, volonté de ne pas la placer au-dessus d'autres thématiques, peur de véhiculer un label ou une étiquette... à cela s'ajoute les observations très intéressantes de Fenella Robertson autour de la mise en échec involontaire du projet militant par les libraires elleux-mêmes.

S'il fallait apporter une conclusion définitive à ce sujet, ce serait que la·e libraire n'est ni coupable, ni impuissant. Il y a une prise de conscience nécessaire pour un bon nombre de professionnel·le·s autour de la signification de l'engagement politique et la nécessité d'agir pour une meilleure inclusivité du monde du livre, toutefois on ne saurait imposer cela à quiconque, et c'est pour cette raison que le problème paraît indépassable en l'état.

Le rayon queer est la mise en avant la plus efficace

L'une des premières hypothèses que j'avais élaboré l'année dernière était le fait que le rayon queer constituait la meilleure valorisation possible pour cette littérature. En théorie, c'est bien le cas : dans une librairie généraliste, les ouvrages sont organisés en rayons, qui constituent des univers très définis. Il existe de nombreuses études autour des espaces jeunesse en librairie et en bibliothèque par exemple, qui s'appuient sur l'importance de l'aménagement et de la signalétique, ainsi que l'accessibilité. De fait, donner un rayon à la littérature queer revient à la signaler clairement et à offrir à ses lecteurices un espace dédié. C'est la plus haute forme de reconnaissance qu'une librairie puisse montrer, puisqu'elle occupe une certaine place dans l'espace, et est en théorie durable dans le temps.

Pour autant, mes entretiens m'ont permis de prendre du recul vis-à-vis de ce type de mise en place. Les deux libraires généralistes parmi mes enquêtés soulignent chacun des difficultés logistiques conséquentes, ainsi qu'une ambiguïté autour de la réception de ce type de rayon. Et en effet, lorsque l'on se place du point de vue des librairies généralistes, la pertinence d'un rayon queer est questionnable : parmi les nombreuses thématiques et littératures de marge qui existent aujourd'hui dans l'offre éditoriale, comment se justifie de créer un tel rayon ? À l'inverse, s'il on adopte un point de vue plus militant (qui est le mien par exemple), ces contraintes logistiques semblent superficielles face à la nécessité de reconnaître l'existence d'une littérature queer. Étonnamment, les États-Unis sont en avance sur ces questions avec leurs rayons LGBTQIA+ dans de nombreuses librairies. Pourquoi cela semble-t-il encore si compliqué en France ? Il y a sans doute une réponse à chercher dans la conception française de la littérature, assez hostile aux changements (il n'y a qu'à observer les débats autour de l'écriture inclusive). Les rayons des librairies généralistes semblent immuables et se retrouvent partout, c'est un commerce qui, bien qu'il travaille avec une matière constamment en mouvement, semble avoir du mal à adopter un autre fonctionnement.

À l'issue de ce mémoire, c'est donc une hypothèse que je dois réfuter : elle est valable en théorie, mais pas en pratique, que ce soit parce qu'il y a un risque de stigmatisation non négligeable, ou parce que les difficultés logistiques demanderaient aux libraires un investissement militant qu'ils peuvent légitimement refuser.

La littérature queer est fondamentale par son action de représentation

Enfin, ma dernière hypothèse portait sur l'importance de la littérature queer par sa fonction de représentation. Là-dessus, les libraires généralistes se sont peu exprimés, mais mes recherches bibliographiques et le point de vue de Nicolas rappellent que la littérature a une fonction de représentation peu importe l'individu et le sujet, et que cette fonction est exacerbée pour l'individu queer. Cela vient confirmer la nécessité d'une telle littérature, et pourquoi ce sujet d'étude est pertinent : l'inclusion n'est ni une lubie militante des jeunes générations, ni une dérive radicale, l'inclusion relie intimement l'individu à la littérature et ses formes sont multiples. Pour Nicolas, les débats soulevés autour de cela sont de « faux problèmes », qui effacent l'humain pour n'adresser que le « problème » : le problème trans, la question gay, etc. La demande pour une meilleure inclusivité du monde du livre est une demande légitime, qui justifie le besoin de la retrouver dans librairie.

Limites et pistes d'amélioration

Tout au long de ce travail, j'ai rencontré un certain nombre de difficultés et de limites. La plus importante d'entre elle fut le nombre limité d'entretiens que j'ai pu réaliser. Bien que les trois librairies étudiées soient assez différentes, il aurait été plus pertinent de présenter une typologie plus large, qui aurait permis une plus grande exhaustivité. De même, les questions abordées lors de ces entretiens auraient gagné à être retravaillées pour être plus adaptées à mon plan.

J'ai été limitée dans ma recherche bibliographique par la difficulté à dénicher des sources sur mon sujet : si la question queer est largement étudiée, et le monde de la librairie également, il n'existe pratiquement pas d'ouvrages récents qui étudient l'offre de littérature queer d'aujourd'hui, hormis l'excellent *Inclusi(f.v.e.s), Le monde du livre et de l'écrit : quelles diversités ?* qui est sorti peu après le démarrage de mes recherches. De la même façon, il m'a été impossible d'utiliser des chiffres afin d'évaluer l'offre d'ouvrages queers avec précision.

Une deuxième piste d'amélioration intéressante aurait été de conduire une observation sur le long terme de librairies généralistes, notamment pendant le mois des fiertés, afin d'étudier les pratiques de vente pour les ouvrages queers. Cette observation avait été pensée l'année dernière, mais abandonnée par manque de temps.

Enfin, ma plus grande difficulté à été de devoir étudier un sujet trop large, qu'il aurait fallu restreindre. Bien que passionnant, il se révèle impossible d'étudier la littérature queer dans le détail en un seul mémoire de recherche, et ce sujet nécessite de se concentrer sur des problématiques plus restreintes.

Pour aller plus loin...

S'il fallait poursuivre ce mémoire, il serait intéressant d'élargir mon étude au reste de la France : il est évident que la situation culturelle de Paris est unique et explique en grande partie pourquoi la diffusion de la littérature est telle qu'elle est. C'est quelque chose qui a été soulevé par mes enquêtés et par les personnes avec qui j'ai pu discuter de mon travail. De même, j'ai trouvé très intéressant le fait que Fenella Robertson, pour son mémoire, étudie la posture du libraire engagé dans la librairie généraliste, il me semble qu'un travail qui regrouperait son terrain d'enquête avec mon sujet pourrait être très pertinent.

Bibliographie

CORPUS PRIMAIRE : OUVRAGES ET ECRITS DE REFERENCE

La librairie

BERTHOU Benoît, « La prescription des librairies en ligne : Expression, association, collaboration », dans *Communication & langages*, vol. 179, 2014, pp. 75-90. Disponible en ligne sur *Cairn.info*, URL : <https://www.cairn.info/revue-communication-et-langages1-2014-1-page-75.htm>.

CHABAULT Vincent, *Vers la fin des librairies ?*, Paris, La Documentation Française, coll. « Doc en poche Place au débat », 2014.

CHABAULT Vincent, « L'idéal de métier des libraires spécialisés en littérature jeunesse », *La Nouvelle revue du travail*, 2017. Disponible en ligne sur *Openedition.org*, URL : <https://journals.openedition.org/nrt/3118>.

CHARONNAT Cécile, « comment attirer les jeunes en librairie », *Livre Hebdo* [article payant en ligne], le 7 juillet 2020.

FAIDHERBE Thomas, « Dans le Loiret, la librairie "Au temps des livres" située à Sully-sur-Loire a décidé reverser les profits des ventes de La France n'a pas dit son dernier mot d'Éric Zemmour, à une association qui aide des jeunes réfugiés. », *Livre Hebdo* [en ligne], le 10 octobre 2021, consulté le 26 mai 2022, URL : <https://www.livreshebdo.fr/article/au-temps-des-livres-reverse-les-recettes-du-livre-deric-zemmour-une-association-daide-aux>.

KELLENBERGER Sonja, RAFFIN Fabrice, « Introduction », dans *De l'espace livre au lieu de vie : Usages et représentations des librairies indépendantes dans la ville*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2011. Disponible sur *Openedition.org* [en ligne], URL : <http://books.openedition.org/bibpompidou/1518>.

NOËL Sophie, « Le petit commerce de l'indépendance. Construction matérielle et discursive de l'indépendance en librairie », dans *Sociétés contemporaines*, vol. 111, 2018, pp. 45-70.

Disponible en ligne sur *Cairn.info*, URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2018-3-page-45.htm>.

PINHAS Luc, « La librairie indépendante française entre passé et devenir » dans *Les Enjeux de l'information et de la communication*, vol. 2009, 2009, p.109-118. Disponible en ligne sur *Cairn.info*, URL : <https://www.cairn.info/revue-les-enjeux-de-l-information-et-de-la-communication-2009-1-page-109.htm>.

ROBERTSON Fenella, *Les tensions entre l'engagement politique personnel du livre et son rôle professionnel dans le cadre de l'élaboration et de la mise en vente d'un assortiment : le cas des albums jeunesse LGBT en librairie indépendante de l'Est, Parisien*, mémoire de Master, Sciences de l'Information de la Communication, sous la direction de Cécile Rabot et Nina Stavisky, Université Paris Nanterre, 2022.

SOREL Patricia, *Petite histoire de la librairie française*, Paris, La Fabrique, 2021.

Culture queer, théorie queer & sociologie de l'homosexualité

BARRIERE Louise, « Culture, médias et politique : perspectives LGBTI et queer », dans *Genre, sexualité & société* [En ligne], consulté le 16 mai 2023. URL : <http://journals.openedition.org/gss/7436>.

« Droits LGBT+ : lutte contre les discriminations et politique de l'égalité », *Vie-publique.fr* [en ligne], le 1^{er} février 2022, URL : <https://www.vie-publique.fr/eclairage/276243-droits-lgbt-lutte-contre-les-discriminations-et-politique-de-legalite>.

ERIBON Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2012.

HUGONNIER Claire, « Homophobie » dans *Discours de haine et de radicalisation : Les notions clés*, Lyon, ENS Éditions, 2023.

PERREAU Bruno, *Qui a peur de la théorie queer ?*, Paris, Presses de Science Po, 2018.

TANGUAY Christian, « Les archives LGBTI : le droit à un lieu pour sa culture », *Les Cahiers de la LCD*, hors-série n°1, L'Harmattan, 2018. Disponible en ligne sur *Cairn.info*, URL :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-la-lcd-lutte-contre-les-discriminations-2018-HS1-page-145.htm?ref=doi>.

« Rapport sur les LGBTIphobies 2023 », *SOS Homophobie* [en ligne], 2023, URL : <https://www.sos-homophobie.org/informer/rapport-annuel-lgbtiphobies>.

La littérature queer, dans l'Histoire et aujourd'hui

ANTOLIN Alexandre, « *La société se dresse avant que mon livre paraisse* ». *Étude d'un cas de censure éditoriale dans les années 1950 : Ravages de Violette Leduc*, thèse de doctorat, sous la direction de Florence de Chalonge et Florence Tamagne, Université de Lille, soutenue en 2019.

GOGUEL D'ALLONDANS Thierry (dir.), CHOFFAT Michäel, *Une bibliothèque gay idéale : Dictionnaire critique et quasi exhaustif de la littérature gay disponible en langue française*, Paris, L'Harmattan, 2020.

PERILHOU Guillaume, « La littérature queer est-elle devenue mainstream ? », *Têtu* [en ligne], le 21 janvier 2021, URL : <https://tetu.com/2021/01/21/la-litterature-queer-est-elle-devenue-mainstream/>.

PERILHOU Guillaume, « Le prix du livre Inter 2021 pour le roman sur l'enfance et la honte d'Hugo Lindenberg », *Têtu* [en ligne], le 7 juin 2021, URL : <https://tetu.com/2021/06/07/prix-du-livre-inter-2021-roman-jour-sera-vidé-hugo-lindenberg/>.

PERILHOU Guillaume, « Sexe, littérature et histoire gay : rencontre avec l'académicien Dominique Fernandez », *Têtu* [en ligne], le 23 mars 2021, URL : <https://tetu.com/2021/03/23/sexe-litterature-histoire-gay-rencontre-auteur-academicien-dominique-fernandez-livre-homme-trop/>.

PIVERT Benoît (dir.), *Homosexualité(s) et Littérature*, Cahiers de la RALM, vol. 10, 2009.

TUAL Morgane, « Le yaoi, des manga homo-érotiques qui passionnent les jeunes femmes », *Le Monde* [en ligne], le 19 novembre 2016, consulté le 26 mai 2022, URL : https://www.lemonde.fr/pixels/article/2016/11/19/le-yaoi-des-mangas-homo-erotiques-qui-passionnent-les-jeunes-femmes_5034324_4408996.html.

TURBIAU Aurore, « Ce que font les lesbiennes à la littérature », *The Conversation* [en ligne], le 18 octobre 2020, URL : <https://theconversation.com/ce-que-font-les-lesbiennes-a-la-litterature-147800>.

Histoire de l'homosexualité

FERNANDEZ Dominique, *L'amour qui ose dire son nom*, Paris, Stock, 2005.

FERNANDEZ Dominique, *Le rapt de Ganymède*, Paris, Grasset, 1989.

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1976.

SPENCER Colin, *Histoire de l'homosexualité, de l'Antiquité à nos jours*, Le Pré aux Clercs, 1998.

Sociologie de la lecture et littérature

COLLECTIF, « Inclusi(-f·v·e·s), Le monde du livre et de l'écrit : quelles diversités ? », *Bibliodiversité*, Paris, Double Ponctuation, 2022.

DONNAT Olivier, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, Paris, La Découverte, 2009.

FRANÇOIS Sébastien, « Les fanfictions, nouveau lieu d'expression de soi pour la jeunesse ? », dans *Agora débats/jeunesses*, vol. 46, 2007. Disponible en ligne sur *Cairn.info*, URL : <https://www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2007-4-page-58.htm>.

LEVEQUE Tom, LEVEQUE Nathan, *En quête d'un grand peut-être : guide de littérature ado*, Grand Peut-être, 2020.

PETIT Michèle, *Éloge de la lecture*, Paris, Belin, coll. « Alpha », 2016.

« Les jeunes Français et la lecture », *Syndicat de la librairie française* [en ligne], mars 2022, URL : <https://www.syndicat-librairie.fr/le-reseau-des-librairies/etudes-rapports>.

CORPUS SECONDAIRE

Romans et essais queers

ACIMAN André, *Call me by your name*, Paris, Le Livre de Poche, 2019.

ALBERTALLI Becky, *Moi, Simon, 16 ans, Homo Sapiens*, Paris, Le Livre de Poche Jeunesse, 2020.

AUBIN Guillaume, *L'Arbre de colère*, La contre allée, coll. « La sentinelle », 2022.

BALDWIN James, *La chambre de Giovanni*, Paris, Rivages, coll. « Bibliothèque étrangère », 2005.

BAYAMACK-TAM Emmanuelle, *Arcadie*, Paris, P.O.L, 2018.

BENADOR Clara, *Les petites amoureuses*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2022.

BESSON Philippe, *En l'absence des hommes*, Paris, Julliard, 2001.

BESSON Philippe, *Arrête avec tes mensonges*, Paris, Julliard, 2017.

CABEZON CAMARA Gabriela, *Les Aventures de China Iron*, Paris, L'Ogre, 2021.

CAMUS Renaud, *Tricks*, Paris, P.O.L, 1988.

CHALYS Dana B., *Mystic Flown*, Paris, Gulf Stream, 2023.

COFFIN Alice, *Le Génie Lesbien*, Paris, Grasset, 2020.

CORDELIA, *Tant qu'il le faudra* tome 1, 2 & 3, Paris, Akata, coll. « Young Novels », 2021.

DAAS Fatima, *La petite dernière*, Paris, Noir sur Blanc, 2020.

DAMAS Geneviève, *Strange*, Paris, Grasset, coll. « Le courage », 2023.

DAVID Rémy, *Mourir avant que d'apparaître*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2022.

DELABROY-ALLARD Pauline, *Ça raconte Sarah*, Paris, Minuit, coll. « Double », 2020.

DURAND Corentin, *L'inclinaison*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2022.

FORSTER Edward Morgan, *Maurice*, Paris, Le Livre de Poche, 2021.

GENET Jean, *Notre-Dame des Fleurs*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2012.

GIDE André, *Corydon*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1924.

KLUNE T.J., *La Maison au milieu de la Mer céruléenne*, Desaxus, 2021.

- LEDUC Violette, *Ravages*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013.
- LEDUC Violette, *Thérèse et Isabelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013.
- LEDUC Violette, *La Bâtarde*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2013.
- LOUIS Edouard, *En Finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014.
- LOUIS Edouard, *Changer : méthode*, Paris, Seuil, 2021.
- LOUIS Edouard, *Histoire de la violence*, Paris, Seuil, 2016.
- MARTIN DU GARD Roger, *Le lieutenant-colonel de Maumort*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2^{ème} édition revue et corrigée, 2008.
- OSEMAN Alice, *Heartstopper* tome 1, 2, 3 & 4, Paris, Hachette Romans, 2019.
- PROUST Marcel, *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche, 1992.
- SOSA VILLADA Camila, *Les Vilaines*, Paris, Métailié, coll. « Bibliothèque Hispano-Américain », 2021.
- WINTERS Julian, *Qui est vraiment Rémy Cameron ?*, MxM Bookmark, coll. « Teen Spirit », 2021.
- WOOLF Virginia, *Orlando*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2018.

Lectures d'approfondissement

- BERTRAND Jean-Pierre, TRIAIRE Sylvie, DENIS Benoît (dir.), *Sociologie de la littérature : la question de l'illégitime*, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2016.
- BONNET Marie-Jo, *Les relations amoureuses entre les femmes : XV^{ème} - XX^{ème} siècle*, éditions Odile Jacob, coll. « Poches Odile Jacob Psychologie », 2001.
- BOURCIER Sam, *Queer Zones : La trilogie*, Amsterdam, 2021.
- BOURDIEU Pierre, *La Distinction., critique sociale du jugement*, Minuit, 1979.
- CHAUVIN Sébastien, LERCH Arnaud, *Sociologie de l'homosexualité*, La Découverte, 2013.
- ERIBON Didier, *Dictionnaire Des Cultures Gays Et lesbiennes*, Larousse, 2003.
- GIRAUD Colin, *Quartiers gays*, Presses Universitaires de France, coll. « Le lien social », 2014.

MAEDER Costantino, MÉLAN Amandine, *Culture queer : Les héritiers de Pasolini*, Presses Universitaires de Louvain, 2019.

MARREY Baptiste, *Les boutiques des merveilles : éloge de la librairie indépendante*, éditions du Linteau, 2007.

PLANA Muriel, *Fictions queer : Esthétique et politique de l'imagination dans la littérature et les arts du spectacle*, Editions Universitaires de Dijon, 2018.

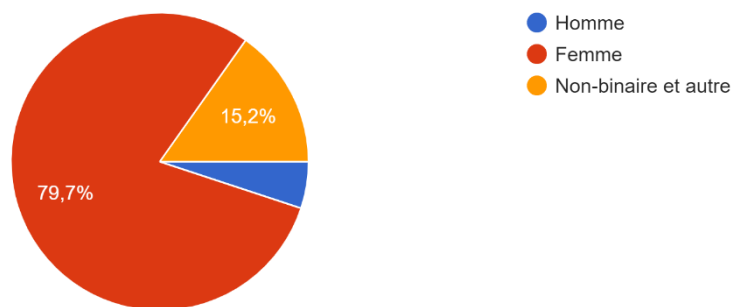
SEDGWICK, Eve Kosofsky, *Épistémologie du placard*, Amsterdam, 2008.

TAMAGNE Florence, *Mauvais genre ? Une histoire des représentations de l'homosexualité*, éditions La Martinière, 2001.

Annexes

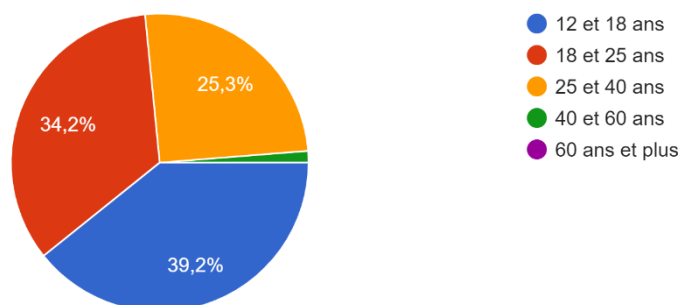
Annexe I

Vous êtes un.e
158 réponses



Annexe II

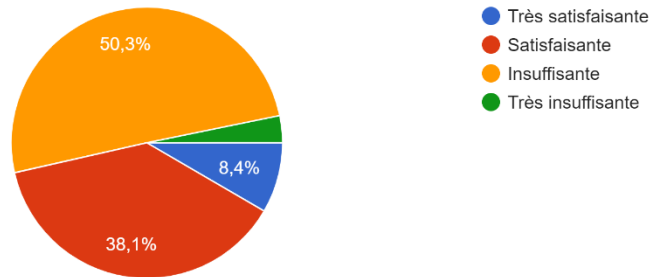
Vous avez entre :
158 réponses



Annexe III

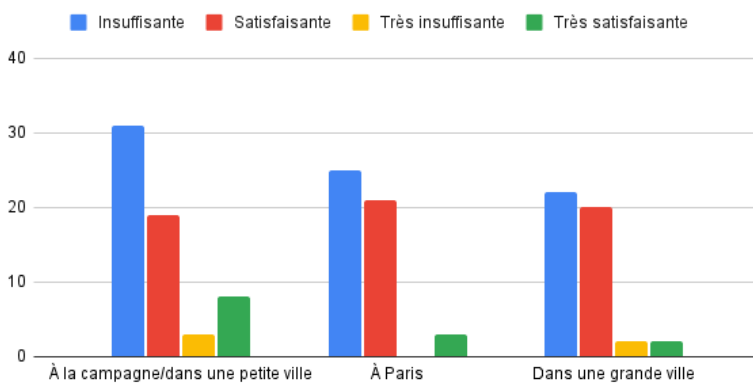
Comment trouvez-vous l'offre de littérature queer en librairie indépendante ?

155 réponses



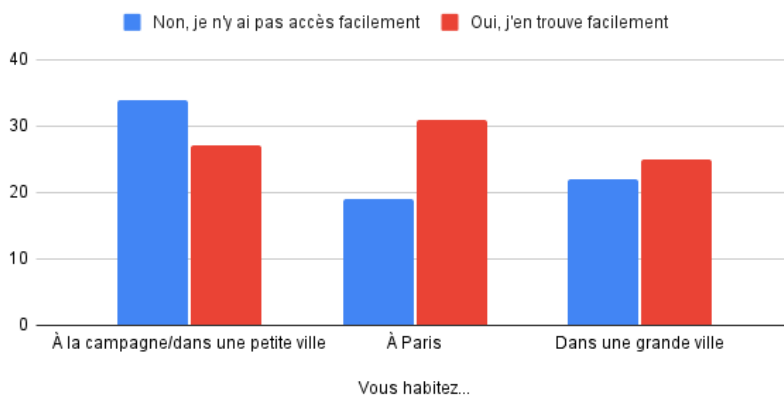
Annexe IV

Ressenti sur l'offre de littérature queer en librairie en fonction du lieu d'habitation



Annexe V

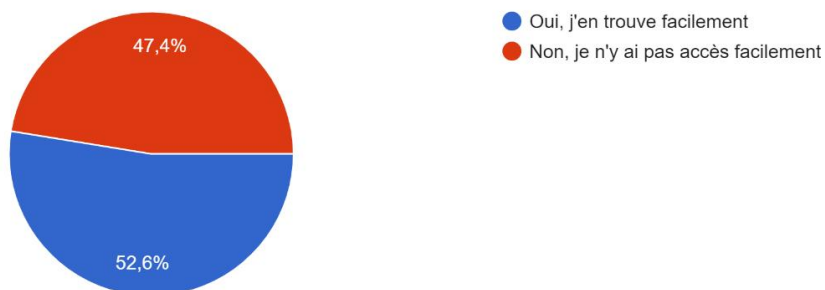
Accès à la littérature queer hors vente en ligne en fonction du lieu d'habitation



Annexe VI

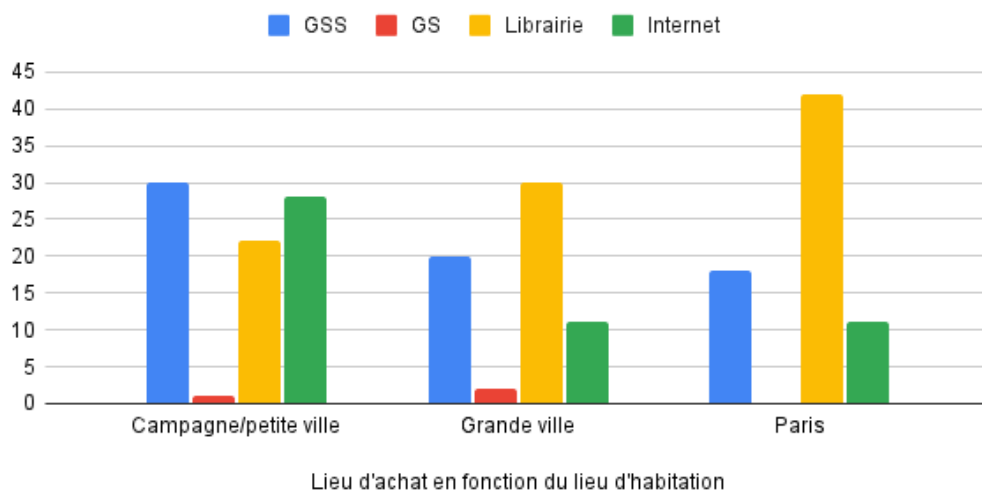
Trouvez-vous facilement de la littérature queer hors sites de vente en ligne ?

156 réponses



Annexe VII

Répartition des achats de littérature queer en fonction du lieu de vie



Annexe VIII

Avant de commencer, je souhaite revenir sur le fait que je vais utiliser le terme « queer » dans notre entretien et dans notre mémoire, et j'aimerais vous demander si vous pouvez me définir avec vos mots ce que vous considérez comme étant de la litté queer ?

Il y a deux aspects principaux : il va y avoir le côté littérature et le côté essais. Parce que ce sont deux choses qui ne se rangent pas forcément au même endroit. Dans l'essai il va falloir vraiment distinguer ce qu'on va dire les études de genre... tout ce qui va porter sur à la fois la question de la sexualité ou de l'homosexualité et comment on distingue les deux. Donc ça va tant sur Judith Butler que du Monique Wittig ou des choses comme ça qui sont vraiment propres à l'essai, pas la littérature. Et pour l'essai c'est vraiment tout ce qui va avoir comme thème la question queer en fait. Donc c'est pas forcément quelque chose qui va se regrouper sous un rayon queer, pour reprendre votre terminologie. Parce qu'il va y avoir vraiment la question pratique, en fait, et la question vraiment de la fiction quoi. Et pareil, vous avez à la thématique queer qui va être reprise aussi dans la science-fiction, tout ça. C'est très difficile en fait, quand on est une librairie généraliste, donc c'est-à-dire qu'on fonctionne plus en termes de rayons, de faire un rayon qui soit exclusivement porté queer. Dans la mesure où derrière ça il va y avoir le genre dans le genre en fait. C'est que nous on a les genres de livres, qui vont déjà diviser les différents rayons.

Donc, qu'est-ce que c'est, la question c'était un livre queer hein, c'est ça ? Ouais, alors, pour moi le seul critère sera vraiment, voilà, la thématique principale et l'orientation. Et, peut-être même la destination en fait. Pour qui est ce livre ? Parce que par exemple y a un livre, je ne sais pas si vous le connaissez, qui est *La Bibliothèque Gay Idéale*, donc voilà ça c'est un livre, qui le lit par exemple ? Est-ce que c'est pour les bibliothécaires qui veulent ouvrir, ou est-ce que c'est parce qu'on est curieux de lire justement des romans gays ? Vous voyez, ça ça peut être un livre intéressant à analyser en termes de positionnement. Moi je l'ai mis dans mon rayon que j'ai qualifié « Genre ». Qui est un peu « dépassement d'identité et comment on les questionne ».

Bon c'est super, vous avez déjà un peu répondu à une de mes questions, ce que vous pensez de la pertinence de créer un rayon « littérature LGBT » dans une librairie généraliste...

Alors, encore une fois ça va dépendre je pense du profil de la librairie, du quartier, d'où on se trouve parce que Paris est encore une fois une petite bulle à part. Faut jamais oublier ça. Je pense que ça pourrait se justifier par exemple dans une librairie de province, d'avoir un petit coin qui serait un petit peu le coin marginal, quoi, entre guillemets, voilà le côté où on va parler d'autres choses. Mais sinon, à Paris, où se sont des thématiques qui sont devenues normales, enfin je n'aime pas utiliser ce terme, j'espère que l'idée se comprends, banales plus que normales, voilà. C'est banalisé, ça veut dire que c'est juste une thématique. De la même manière qu'on pourrait vous parler de la comédie, comédie queer. C'est la même chose. Donc, je vais pouvoir retrouver par exemple, de la même manière que je peux avoir de la science-fiction politique, comique, je peux avoir de la science-fiction queer. Donc dans mon rayon science-fiction, j'introduirai la science-fiction queer. Pareil en littérature, je ne vais pas faire un coin de littérature consacré à la question queer. Parce qu'en fait, ici, enfin en tout cas pour mon commerce ça n'a pas de raison d'être. C'est comme voilà, la question qui peut être plus délicate, c'est sur la question par exemple quand ça commence à se confondre sur féminisme et questions queer, qui sont souvent menés ensemble, je le range où ? Parce que moi j'ai fait une section genre vraiment pour ces questions spécifiques, justement à la question de la banalisation de l'homosexualité, ou sa stigmatisation, et de l'autre, voilà la question du féminisme. Et là je vais trancher en fonction du public qui doit lire le livre.

C'est vrai. Par exemple ce qui m'a amené à ces réflexions-là, c'est parce qu'à Sauramps à Montpellier, ils ont créé un rayon LGBT. Et dans ce rayon-là il y avait Constance Debré, quelques livres de Murakami qui traitaient de ça, et il y avait par exemple Philippe Besson. Et donc j'étais avec ma mère à ce moment-là qui ne lit pas du tout ce, enfin qui n'est pas fermée mais qui n'en lit pas spécifiquement, et qui trouvait que c'était bizarre de mettre Philippe Besson dans ce rayon-là alors qu'on irait plutôt le chercher dans la littérature française générale.

Bah en fait c'est ça, c'est que je pense qu'il y a encore le regard du libraire qui va être intéressant là-dessus, parce que distinguer une section queer, ça va être faire de cet aspect-là le moteur et l'unique et moteur du livre. Alors que parfois, vous l'évoquez, et dans la plupart des cas en fait, quand c'est de la littérature, quand vous avez une histoire d'amour entre deux

femmes, ce qu'on va retenir plus, enfin moi en tant que libraire ce que je vais retenir, c'est le fait que ce soit une histoire d'amour. Le fait que ce soit deux femmes... Voilà donc ça va être ce rapport-là. Par exemple moi, un de mes livres chouchou, c'est *Liminal* de Jordan Tannahill, où il parle voilà du corps, ou de son rapport à l'homosexualité, tout ça. Lui, c'est un auteur qui se dit profondément queer. Il est metteur en scène donc ses pièces de théâtre sont liées aussi à la question queer, ses performances artistiques le sont aussi, profondément, et pourtant, jamais ça ne me viendrait à l'idée de limiter son texte et son œuvre à la perspective queer. Parce qu'il y a d'autres lectures qui peuvent en être faites, ça serait réducteur, et presque discriminatoire quelque part dans la littérature même, parce que du coup les gens qui vont peut-être chercher Besson pour l'aspect de la famille, qui est principal dans son œuvre, vont se dire « en fait ça ne m'intéresse pas si il parle que de sa sexualité ». Alors qu'en fait c'est juste un aspect de la lecture. Ça peut être une erreur je pense, et puis ce n'est pas notre rôle non plus de trop décortiquer. Est-ce que ça aurait un sens de faire littérature hétéro ? C'est très compliqué, enfin je ne vois même pas en fait comment ça peut se justifier. Moi comme je dis la seule chose que j'ai pu isoler, c'est à côté du féminisme, c'est pour l'essai, spécifiquement, sur des questions spécifiques. Par exemple, je pense à Didier Eribon, *Retour à Reims*. Certains le mettent en littérature, pour le coup ça se défend. Moi je trouve que l'expérience, et pour le coup là c'est sur la stigmatisation, et le positionnement de soi par rapport à sa sexualité par rapport au monde qui nous stigmatise par rapport à notre sexualité, je trouvais que ça se défendait dans une case « genre ». Par rapport aux questions que ça soulève. Mais par exemple, *En Finir avec Eddy Bellegueule*, Édouard Louis. Édouard Louis je le laisse en littérature blanche. Parce qu'il y a un aspect littéraire qu'on aime ou qu'on n'aime pas. Qui va... c'est comme si vous rangiez par exemple Annie Ernaux en sociologie. Ça reste de la littérature, avec une perspective sociologique. Cette question me paraît tellement compliquée en termes de logistique de libraire, peut-être par exemple par thèmes... Littérature amoureuse, littérature comique, littérature... mais encore une fois ça veut dire que si y a un aspect triste dans le comique, je l'annihile complètement. Très compliqué. Voilà donc, y a beaucoup d'aspect comme ça qui pour moi sont trop compliqués dans le fait de faire une section queer qui regrouperait essais, romans, tout ça sans nuire au livre lui-même.

Et vis-à-vis du public notamment, moi c'était cette question-là que j'avais débattu avec quelqu'un, parce que ce même rayon à Montpellier que j'avais vu j'avais trouvé ça super pour moi personnellement, parce que... du coup j'ai fouillé, spécifiquement, parce que j'avais vu

LGBT, et ma mère s'est dit, ah mais ça stigmatise, ces livres, vis-à-vis d'un public qui n'y est pas intéressé voir complètement fermé à l'idée et qui donc ne va pas du tout aller regarder.

Je suis assez d'accord. Ou alors dans ce cas-là il faudrait jouer la carte du doublon. Et à en mettre un en LGBT et un dans le normal, parce que je pense en effet qu'il peut y avoir de fausses réticences. C'est-à-dire que... parler de l'intime est déjà une chose, pousser l'intime à des choses qu'on ne connaît pas... ça peut faire peur à certaines personnes qui, en fait, je parle toujours de Jordan Tannahill et de *Liminal*, qui est un livre qui est presque de l'ordre de l'expérience de littérature, peut faire peur, si je commence à mettre le caractère de l'homosexualité, qui est quand même très présent, hein, dans ce livre. Et pourtant, je l'ai proposé à beaucoup de gens, dont des vieilles personnes tout ça, qui n'ont pas le profil type de cette littérature, qui l'ont apprécié. Pourquoi, parce que je n'ai pas mis l'accent sur l'aspect de la sexualité. Parce qu'en fait, on peut le lire comme un facteur de banalité. Si vous choisissez de ne pas considérer que la personne est homosexuelle, en fait, oui. Si vous considérez que l'histoire de deux femmes comme dans *Ça raconte Sarah*, que en fait c'est une histoire d'amour avant tout, une histoire d'obsession, une histoire de manipulation, presque, enfin, de liens, sur l'un l'autre, vous n'avez pas besoin en fait, de vous arrêter au fait que ce soit deux femmes. C'est banal, c'est anecdotique.

En faisant un rayon on accompagne aussi nos lecteurs. Donc si je choisis de faire un rayon queer, je choisis de dire à mes lecteurs « vous voulez lire queer ou vous ne voulez pas lire queer ». Donc moi je choisis de dire vous voulez lire de la littérature, ou de l'essai. Voilà. Je suis plus sous cet aspect-là. Qui je pense se retrouve aussi dans la logique du quartier dans lequel je suis. C'est-à-dire que moi ma clientèle ne sera pas sensible à un rayon queer mais sera sensible à la littérature queer. Donc il faut que je sois capable d'en valoriser sans pour autant mettre le doigt dessus en disant « c'est ça ». Parce que les gens ne vont pas forcément comprendre l'étiquette gratuite en fait.

Oui tout à fait. Puis il y a cet aspect, je me rends compte par rapport à des personnes c'est, ce label qui finalement rends la chose un peu militante presque, et ils n'ont pas envie d'aller dans « l'idéologie LGBT » par exemple ils en ont peur, donc mettre LGBT en toutes lettres ils vont se dire...

En fait c'est une dynamique qui est de l'appartenance, à proprement parler, c'est que, il y a la question quand on est gay d'être hors milieu ou du milieu. C'est une vraie question qui se pose, c'est-à-dire que beaucoup de gens se considèrent gays, ou lesbiennes, ou autre, sans pour autant mettre une importance au fait de l'être. Par exemple moi je le suis, je suis gay... je ne mange pas gay, je ne pense pas gay, ça fait partie de moi mais ça ne me définit pas. Il y a des gens qui ont besoin de ça pour s'affirmer. Moi, j'en ai pas besoin. Moi je vis ma vie, je suis marié avec un homme et j'ai l'impression que ma vie est d'une banalité sans nom d'ailleurs...
rires

Voilà, donc c'est la même chose dans la littérature en fait. Qu'est-ce qu'on en fait, c'est un choix. Après c'est un choix qu'il faut affirmer et surtout... il faut être cohérent vis-à-vis de ça, quoi. Mais encore une fois, si je choisis de faire une section, admettons juste littérature queer, pourquoi je le fais ? Qu'est-ce qu'il y a derrière en fait, ça va être ça aussi la question. Qu'est-ce qu'il y a derrière ? Est-ce qu'il s'agit vraiment de mettre le doigt dessus parce que je veux trouver le public pour, parce que nous on est dans une optique marchande, vu qu'on est des commerçants, ou est-ce que c'est plus une logique d'étiquette, de se dire « ces gens-là vont lire ça, donc on leur donne ça » voilà, c'est vraiment je pense des questions y a toute une logique marchande qui est derrière qui, qui doit être pensée, et je pense que c'est plus compliqué que ça parce que y a le côté... Surtout dans des villes de province, au-delà de Paris parce que Paris est toujours particulier, je pense que en effet ça peut décomplexer des personnes qui n'oseront pas forcément demander « est-ce que vous avez de la littérature queer », de pouvoir aller naturellement vers un rayon, comme vous avez pu le faire par exemple, je pense... et d'autres qui ne vont pas comprendre, ou refuser d'y aller parce que c'est cette étiquette-là.

Et je me disais, effectivement ce type de rayons y a peut-être plus à perdre qu'à gagner parce qu'une personne qui va lire ce type de littérature de base, qu'il y ait ce rayon ou pas, elle va de toute façon en lire et en trouver, alors qu'une personne qui ne veut pas en lire donc là par contre va être beaucoup plus freinée par cette vision-là, de cette étiquette.

Exactement moi je le pense en tout cas.

Bon bah merci beaucoup pour ce tour d'horizon. On va revenir à des questions un peu plus concrètes et j'aimerais que vous me présentiez plutôt la librairie, si vous pouviez me la présenter, son histoire, ses spécificités...

La librairie a ouvert du coup en 2018, donc en même temps que les gilets jaunes, comme ça on le retient bien. On a tout eu hein, on a tout enchainé **rires**. Donc librairie généraliste, alors quand je dis généraliste, c'est qu'il y a toujours ce côté un peu touche à tout, qui va mêler à la fois de la littérature, de la jeunesse, de l'essai, tout ça. Avec le temps finalement on restreint un peu certains rayons, et je me retrouve voilà à faire, je trouve une belle sélection de livres en langues étrangères qui devient important, j'ai un fonds de théâtre qui devient important parce que j'ai pris tout le fonds de l'Arche, donc sur la question de la performance, de l'art de tout ça. En essais j'ai beaucoup de sciences humaines et sociales parce que c'est mon parcours personnel, et surtout principalement de la littérature, voilà.

Et, est-ce que vous pouvez me parler de sa situation dans le quartier spécifiquement ?

Alors, dans le quartier moi j'ai ouvert, et six mois après j'ai une concurrence qui s'est installée à deux cents mètres, donc ça s'est plus compliqué. En fait quand j'ai ouvert il n'y avait pas de, enfin il y avait déjà beaucoup de librairies dans le XI^{ème}, donc une de plus... C'est vrai qu'en trois ans il y a eu beaucoup d'ouvertures en plus, pendant un temps il y avait la librairie Sans Titre qui était une librairie éphémère consacrée aux beaux-arts, il y a eu la librairie Calypso consacrée aux littératures caribéennes, Les Mots à la Bouche, qui se sont installés pas très loin, il y a du coup Violette and Co qui a fermé mais qui va se déplacer probablement vu que ça été repris par Violette and Coop, pour une coopérative.

Donc voilà, il faut... être généraliste je crois que c'est un vrai débat dans le milieu de la librairie surtout à Paris, parce que ça va être de plus en plus compliqué, parce qu'en fait on ne peut pas tous être si proches et proposer la même chose. Donc on va devoir se spécialiser dans l'aspect généraliste, ça veut dire que moi qu'est-ce que je vais choisir de défendre, ce que je fais déjà par exemple en littérature, je soutiens beaucoup les premiers romans ou les éditeurs indépendants, comme La Peuplade, des choses comme ça que j'aime beaucoup, que j'accompagne, donc voilà ça va être ça. Par exemple de toute façon les gens ne vont pas venir chez moi pour acheter les gros titres, ils préfèrent flâner – c'est bien pour ça que je porte mon nom L'Impromptu – pour ce côté de « on fouille et on découvre » voilà des petites littératures. C'est important, et puis pour moi ma vision du livre est justement de défendre ceux qui ne bénéficient pas de la visibilité. C'est-à-dire s'ils passent à la télévision... l'exemple-type c'est Amélie Nothomb, moi je ne suis pas juge de littérature hein, pour moi le libraire n'a pas à juger d'une bonne ou mauvaise littérature, y en a pour tout le monde, c'est la meilleure des choses.

Je prends le cas de Amélie Nothomb par exemple : systématiquement elle a sa presse, moi en tant que libraire je n'ai pas besoin de mettre une attention particulière ou de la soutenir en plus, elle a son public. Donc moi, au lieu de lire Amélie Nothomb, je vais lire un premier roman, ou un titre qui pourrait à mon avis passer à côté, pour le défendre. Ça c'est mon rôle.

Donc moi je veux me recentrer vraiment sur ce que je connais de la littérature, et sur les sciences humaines et sociales qui, parce que je travaille beaucoup en collections parce qu'il y a des maisons d'édition que j'adore, et euh voilà soutenir un peu les phénomènes de société et ce qui change. C'est au-delà, par exemple la question du féminisme m'intéresse beaucoup dans la manière dont le sujet a été pris et transformé, depuis des racines comme Monique Wittig, qui sont quand même cultes. Depuis la lecture qu'on a pu faire dans les années 1950 des premiers groupes féministes, comme Monique Wittig tout ça, il y a eu d'autres courants qui se sont créés, il va y avoir à la fois le courant d'écoféminisme, un féminisme plutôt agressif qui va être presque dans la négation de l'homme, je pense à Coffin par exemple, une femme quand même très violente dans ses propos... Donc il y a en fait bcp de choses qui vont découler de ces rayons-là et qui je trouve sont très intéressantes pour les reflets que ça donne de la société, et qui interrogent tout le temps sur une toile de fond comment se pense le vivre ensemble. Ça va être un peu moi ma piste de réflexion quand je choisis des livres en sciences sociales et en philosophie et tout ça. Voilà.

D'accord, merci. Et en termes de public, vous êtes plutôt sur un public ciblé et fidèle, un public plus large, un public de quartier ?

Alors, dû au fait d'être aussi nombreux sur un territoire, alors le XI^{ème} arrondissement c'est particulier, c'est qu'on a une condensation d'habitants très élevée, ça fait qu'on peut se permettre d'être plus nombreux en termes de commerces. Mais le fait qu'être aussi nombreux fait qu'on va devoir répondre à une logique très logique. On est avant tout des commerces de proximité donc de clients réguliers. Qui se complètent potentiellement avec par exemple le réseau Paris Librairie, d'un commerce de destination si je suis le seul à avoir un livre. Dans ce cas-là les gens viendront chez moi pour ce livre mais continueront à aller chez leur libraire de quartier pour la suite. Voilà. Après y a toujours le phénomène de rencontres, qui fait déplacer du monde, mais sinon on est avant tout des commerces de proximité.

Et si on en revient plutôt au métier de libraire cette fois : est-ce que vous pourriez vous présenter svp et me dire par exemple ce qui vous a amené à exercer ce métier, depuis combien de temps vous l'exercez ?

Alors, du coup moi je suis allé à l'origine dans des études de philosophie politique, et j'ai choisi de faire une reconversion du coup vers le métier du livre, parce que moi le livre était omniprésent dans mes études et le travail de recherche que je pouvais faire. Donc j'ai fait une formation par un organisme qui s'appelle Book Conseil, après j'ai travaillé en librairie pendant près d'un an, dans une librairie du XV^{ème} arrondissement qui s'appelle L'Instant, et en même temps que je travaillais là-bas j'ai choisi de constituer un peu cette librairie-là.

Et du coup j'ai ouvert ici, alors pourquoi ici parce qu'en fait c'est mon quartier, moi ça fait plus de dix ans que j'suis dans le quartier, et je voulais en fait la librairie qui me manquait. C'est purement égocentré hein, j'ai regardé, à l'origine je voulais être un peu plus haut, bon ici j'ai eu l'opportunité d'un local par La CMA (Chambre des Métiers de l'Artisanat) de Paris, qui propose de nombreux avantages sur le local, et j'avais besoin de trouver un lieu dans lequel je pourrai faire un comptoir. Un peu le côté vin, parce que j'avais cette vision, ça vient de ma formation philosophique, de euh, de penser le livre en faisant tourner le verre de vin et en disant « t'façon le monde va mal... » **rires**, voilà. Ce côté un peu de philosophie, les yeux vers le ciel en train de refaire le monde. Et le livre en fait est pour moi le meilleur compagnon de ça, de cette pensée-là, de se dire « oui c'est vrai qu'un tel le disait mais pourquoi il ne le fait pas », les belles phrases. La littérature amène toujours en fait des renvois de littérature en permanence, donc vous ouvrez un livre vous en ouvrez mille quoi donc c'est assez génial. Et ça vient aussi et surtout de ce désir euh... de bien plus jeune en fait – dans la ville d'où je viens qui est une petite ville dans les Yvelines, Le Mesnil-Saint-Denis, pas très connue, qui est une ville de six mille habitants, où la dernière librairie a fermé ses portes et n'a pas été remplacée. Et en fait je m'étais dit avec ma mère « oh on va peut-être ouvrir une librairie salon de thé tout ça, pour faire un truc sympa », on a appelé la maire, et la mairie nous a répondu « pourquoi faire il y a Amazon ». Et en fait cette réponse-là moi m'a fait, « mais en fait la personne ne comprend pas ce que c'est qu'une librairie », parce qu'une librairie c'est le lieu où on échange, le livre est un trait d'union entre les gens, c'est de l'humain. Être un commerçant c'est que de l'humain, je ne suis pas archiviste, donc moi ça m'a marqué et c'est peut-être ça qui m'a renforcé dans l'idée de vouloir faire ça, de me dire « elle a pas compris en fait ». Commander un livre sur Amazon et aller dans une librairie ça n'a rien à voir. Parce que nous on n'est là pas seulement pour vous

vendre mais pour faire un suivi, c'est-à-dire que moi j'ai une fiche bristol de tous mes clients en tête. Quand ils reviennent en me disant « je n'ai pas aimé ça parce que » je le garde en tête. C'est un bon retour de ne pas aimer. Amazon s'en fout il va dire « c'est une mauvaise note, c'est pas bon, je vais enlever le livre », nous ce n'est pas ça. Encore une fois moi je ne suis pas juge de la qualité, je m'adapte à mes clients. Donc ça, ça m'a marqué, je me suis dit non, et encore une fois ce qui moi est mon moteur c'est le vivre ensemble, qu'est-ce qui fait qu'on fait du commun, et c'est pareil en ouvrant une librairie. En étant commerçant, c'est ce qui fait qu'on peut encore se parler, discuter tout ça, et je suis riche de chaque carton que j'ouvre, de chaque rencontre que je fais parce qu'on apprend tout le temps quoi.

J'en profite sur ma prochaine question, c'était : qu'est-ce qui vous plaît le plus en fait dans le métier de libraire ?

Bah c'est ça, l'humain. C'est vraiment je pense ce qui me... me motivera toujours, c'est que chaque livre est une aventure en soi dans la mesure où je ne le raconterai pas de la même manière. Parce que, pareil de la même manière pour parler de la sexualité tout à l'heure, peut-être que pour certains clients je vais mettre l'accent dessus, et pas pour d'autres alors que c'est le même livre. Donc voilà c'est vraiment l'humain, à la fois avec les représentants, avec les auteurs que je reçois, les éditeurs, avec bah les étudiants qui font des études sur le livre, enfin tout ça c'est vraiment la richesse du métier quoi, c'est qu'il n'y a que de l'humain. Et le jour où on choisit d'être libraire mais qu'on n'aime pas les gens, c'est pas la peine, non. Dans ce cas-là on est archiviste, on est bibliothécaire, enfin même les bibliothécaires aiment les gens hein... *rires*. Ce que je veux dire c'est qu'il ne faut pas être libraire si on n'aime pas les gens.

Et vous personnellement qu'est-ce que vous aimez lire, quels sont vos genres de prédilection ?

Je ne sais pas si j'ai vraiment un genre, parce que ça dépend vraiment de mon humeur. Alors, bah encore une fois j'aime tout ce qui va être quand même question de société, tout ce qui interroge encore une fois, je trouve ça très intéressant par exemple le succès de la dystopie dans l'imaginaire, parce que c'est quand même le reflet d'une société qui va mal de ne pas penser l'utopie. C'est vraiment quelque chose de très intéressant comme reflet de société, et j'aime bien la littérature pour ce qu'elle renvoie et ce qu'elle marque d'un temps. Quand vous lisez Zola ou Balzac c'est pareil, c'est marqueur d'un temps. Quand vous lisez Annie Ernaux

dont je parlais tout à l'heure c'est pareil. Il y a toujours... Je ne lis pas forcément pour apprendre, je ne lis pas forcément pour me divertir non plus, je lis par plaisir de lire et des mots. Il y a parfois des belles histoires qui sont si joliment racontées que l'histoire finalement n'a presque plus aucun sens. Et après il y a des histoires qui sont si passionnantes que même si elles sont mal écrites on peut..., c'est compliqué. Je serais plus « littérature blanche », ce qu'on appelle la littérature blanche hein, le roman... que le reste, globalement. Mais après j'ai vraiment une littérature d'humeur. Vraiment il y a des jours où, parce que je lis plusieurs livres en mêmes temps forcément lié à mon métier, euh, j'en lis toujours 5/6 en même temps, et il y en a que je vais approfondir plus que d'autres parce que je vais avoir envie d'être absorbé dans une lecture, d'autres où je sais par exemple que je vais manquer de temps, donc c'est bête mais je vais choisir un livre parce qu'il va avoir un chapitrage court. Donc non ça peut être bête mais c'est aussi avec les injonctions de mon métier, du temps disponible qui vont adapter aussi le format de livres que je lis.

Vis-à-vis par exemple du rôle prescripteur du libraire, quel serait votre avis là-dessus, notamment vis-à-vis par exemple de promouvoir une litté un peu plus inclusive, et un peu plus représentative des communautés queer etc. ?

Je suis toujours partagé sur ça, c'est que je ne vais pas forcer un titre si je ne sens pas que la personne en face de moi est réceptive. C'est-à-dire je ne vais pas forcer quelqu'un à lire un polar s'il a horreur des enquêtes policières ou des choses comme ça, c'est contre-productif. Il faut encourager la lecture, et pour encourager la lecture il faut y aller progressivement je pense. C'est-à-dire que si la personne peut avoir des centres d'intérêts, mais en même temps y aller doucement. Par exemple il peut y avoir des passerelles qui vont se faire avec une ouverture d'esprit mais en passant par Anaïs Nin pourquoi pas, y aller doucement des choses comme ça, ou le prendre en toile de fond avant que ce soit une vraie thématique.

Je pense qu'on est prescripteur dans la mesure où ce n'est pas la même chose qu'acheter sur Amazon. Les gens qui rentrent en librairie s'attendent justement à avoir un conseil ou à être accompagné. Et quand on n'a pas d'idées nous on est là pour en donner. Et on fait vraiment, peut-être un métier de psychologie sociale, parce que à partir d'un profil, vous avez un cadeau à faire, vous me donnez trois mots-clés je peux vous donner un livre. C'est notre métier.

Après il faut faire attention à ne pas brusquer le lecteur. Ce que je dis souvent, y a des parents qui me disent « ah non, je ne veux pas que mon enfant lise une bande-dessinée ou un

manga », je ne vais pas dire « vous avez tort » mais... je fais « ne sous-estimez pas le poids que ça a car ça reste un contact avec le livre, avec le lieu et avec la lecture. Donc peut-être que là c'est un manga qui peut évoluer vers d'autres choses ». Donc voilà il faut y aller, je pense qu'il faut s'adapter à chaque fois voilà, à la personne qui est en face de nous. Après c'est vrai qu'il y a une logique, voilà encore une fois nous sommes des commerçants, donc on peut accompagner, faire ce qu'on appelle des ventes complémentaires ou additionnelles.

On est prescripteurs dans la mesure où les gens vont nous solliciter, donc forcément si quelqu'un est intéressé par la thématique queer, j'irai vers la thématique queer, je ne veux pas la forcer. Je n'ai pas de quota, de dire tiens tant de littérature afro-américaine à être placée... Si c'est un centre d'intérêt oui, par contre j'en ai plein que je peux proposer, et pareil pour la littérature queer à proprement parler. Si c'est vraiment quelque chose qui vous tient à cœur je peux vous en sortir sans problème.

Mais c'est quelque chose qui découle plus du fait que ce soit une librairie généraliste que par exemple la librairie Les mots à la bouche, eux auraient peut-être une plus grosse mise en avant d'une littérature plus marginale du fait d'être spécialisés.

Ce qui serait intéressant ce serait de voir comment Les mots à la bouche et moi on pourrait vous proposer un titre de James Baldwin, ça ça serait intéressant, parce que James Baldwin, la thématique de l'homosexualité est toujours latente, mais elle ne va pas primer sur le rapport ethnique propre aux Etats-Unis, au racisme ou aux choses comme ça. Et si vous aller dans une librairie où le libraire est beaucoup plus musique, lui il vous parlera de Baldwin avec sa capacité à injecter du Blues dans la littérature. Qui renvoie aussi à l'appartenance afro-américaine des années 1970. Vous voyez donc un même livre... C'est vrai qu'il y a des livres sur lesquels on peut apporter de grandes nuances. Par exemple, même Jean-Baptiste Del Amo la question se poserait. Parce que quand vous lisez *Une éducation libertine*, euh... où c'est découvrir la chair, voilà dans un Paris du VIII^{ème} siècle, dans des rapports libertins presque homosexuels, est-ce que c'est ça qu'on retient de la lecture ou pas ? C'est toujours... non mais c'est une vraie question en fait de, et c'est ce que je vous disais tout à l'heure, c'est ce que nous on choisit en tant que libraire de mettre en avant. Et bah en fonction du client qu'on a en face de nous on va choisir tel aspect, tel aspect. Donc un même livre peut se vendre de trente manières différentes.

J'avais par exemple, Proust, en fait parfois je parle à des personnes et je leur dis que je lis de la littérature queer etc., et ils me disent « quels auteurs vous mettez dans ce type-là » et je leur dis, entre autres par exemple Proust, Gide, etc, et ils sont toujours surpris que je mette Proust, à moins d'être dans cette communauté, de s'y connaître. Et j'en parlais aussi aux Mots à la bouche qui pour eux c'était évident que Proust était un grand auteur queer, qui parlait d'homosexualité etc. mais qu'en fait pour un grand public un peu plus large il était plutôt présenté pour son aspect grande littérature française du XX^{ème} siècle. Pour vous par exemple dans votre librairie comment vous le présenteriez ?

Moi les gens qui vont chercher Proust le prendront en tant qu'œuvre. Les livres « œuvre », de la même manière que vous prendriez du Chateaubriand, de la même manière qu'il y en a sûrement d'autres qui le lisent pour cette raison-là. Mais après ceux qui vont être plus intéressés vraiment par la littérature queer iront vers du Hervé Guibert, Mathieu Lindon, des choses comme ça en fait, voilà. Donc y a des auteurs qui sont plus adaptés euh... Dreyfus, Arthur Dreyfus par exemple, des choses comme ça.

Qu'est-ce que vous pourriez me dire sur le fait que la librairie est toujours ou généralement reflet des évolutions de la société dans laquelle elle se trouve ?

Encore une fois c'est aussi lié au simple fait qu'on est commerçant, on s'adapte aussi à la demande. Et aujourd'hui on ne peut pas nier l'importance du débat féministe dans la société, nous on est dans un quartier qui est quand même très militant, y a le palais de la femme à Charonne, y a quand même beaucoup de choses qui se font... donc voilà c'est quelque chose qu'on ne peut pas nier, après, choisir de l'accompagner ou pas c'est autre chose. Moi j'ai choisi de l'accompagner car ce sont des choses qui m'intéressent personnellement, ou que je peux regarder et après ensuite discuter avec d'autres personnes et le proposer. Ça soulève aussi souvent d'autres questions encore une fois, le féminisme tout seul n'est pas... c'est rare, quoi. Moi je trouve ça intéressant par exemple de parler d'écoféminisme, de plus en plus ou la question de Starhawk ou bell hooks, qui ont une proposition aussi plus large.

Et par exemple vis-à-vis de la littérature queer, on dit qu'elle a explosé ces dix dernières années, l'offre était pas du tout à ce niveau-là dans les années 2000 et ça se ressent en librairie.

Alors oui mais alors ça c'est, je pense à un phénomène simple c'est la banalisation. C'est-à-dire que la société évolue heureusement, le mariage pour tous a aussi amené des amorces qui fait que en effet, bon le XI^{ème} s'y prête aussi comme le X^{ème} ou le XX^{ème}, on est dans des quartiers où on s'en fout en fait. Donc encore une fois ce que je disais, je prends pas exemple *Ça raconte Sarah* euh... Oui, c'est une histoire d'amour. Le fait que ce soit deux femmes, est-ce que ça compte ?

Etes-vous attentif aux évolutions de la culture queer en France ? Vous sentez-vous concerné ? Si oui, comment cela se traduit-il pour vous dans la vie de tous les jours ?

Oui et non, parce que c'est quand même, au même titre que le reflet de société se fait, c'est quand même quelque chose... après je vais quand même toujours faire attention à ce que je pourrais considérer comme la dérive communautaire du label. Moi ce qui me dérange c'est justement le fait qu'après ça devienne une limite en soit. Qu'on banalise une histoire, moi oui je suis complètement pour même à titre personnel, dans la mesure où voilà, moi je considère qu'on ne pense pas gay, qu'on mange pas gay, que ce n'est pas une... Que ça puisse faire une histoire justement sur le fait de vivre gay, bon moi je suis ouvert à tout, c'est pas pour autant cet aspect-là que je vais aller chercher. Il y a des histoires où les personnages sont gays mais parce que les histoires ont l'air tellement bien que le fait qu'ils soient gays moi ça passe toujours derrière. Est-ce que je suis activement, non, après ça aura tendance à me toucher dans la mesure où je pourrai peut-être plus m'identifier aux personnages ou dans la lecture que j'en ferai, donc j'ai quand même un œil attentif, mais au même titre que je l'aurais pour d'autres littératures, c'est assez compliqué de dire que là-dessus quoi.

Ou après si, ça pourra me marquer si je trouve que ça dénote justement. Si je trouve ça surprenant, tiens, de nous mettre ça dans la science-fiction... Dans la science-fiction il y en avait pas tant que ça donc quand on a eu deux-trois titres qui sortaient, là oui on s'en rends compte et on fait « tiens bah on va le prendre et on va jouer là-dessus », parce que justement c'est intéressant. Si je trouve que la sexualité apporte quelque chose à l'histoire, là oui, peut-être que j'aurai plus d'intérêt à m'y arrêter, à faire une veille dessus. Après, non. Le reste, j'avoue que je suis... en fait j'ai l'impression que je laisse beaucoup certaines informations venir à moi. Parce qu'après je discute souvent avec Les mots à la bouche parce qu'on s'entends très bien, donc on peut très bien avoir des débats sur de la littérature qui feront remonter des

informations qui moi me seront passées à côté ou quoi. Mais généralement on a à peu près les mêmes références.

Par rapport à la litté queer que vous lisez, est-ce que vous la lisez de manière consciente, ou ça vous vient parce que le livre vous intéressait, et est-ce que quand vous en lisez c'est de manière fréquente ou occasionnelle ?

Dans la mesure où ce n'est pas forcément ce que je vais chercher, je provoque pas, en fait ça va être souvent des livres, y en a hein, y en a pas mal même maintenant parce que ça devient de plus en plus, justement, anodin, et c'est ça qui est très bien. En fait c'est ça qui me plaît : c'est le fait que ça puisse être banal. Et la littérature le permet justement. Après, ça peut permettre des fois de chercher d'autres lectures qui puissent être similaires, mais après je n'ai pas une lecture orientée, comme je disais j'ai une lecture d'humeur. Donc c'est vrai que si on me parle trop d'un sujet, je peux réagir soit au rejet complet et chercher l'inverse, soit chercher peut-être à m'y intéresser parce que justement on m'en parle et tout ça et dans ce cas-là de me dire « tiens bah je vais aller lire ça, y a telle nouveauté », voilà. Encore une fois l'histoire va primer, ce n'est pas le point de lecture. Ça peut le devenir, mais ça ne l'est pas à la base.

Est-ce que vous avez lu un roman queer récemment ?

Oui, alors c'est *Les nuits bleues*. En fait c'est drôle parce qu'il y a beaucoup de romans queer que je lis et que je soutiens. *Les nuits bleues* en fait ça parle de femmes, c'est juste que ce n'était pas... j'avais trop *Ça raconte Sarah* en tête en le lisant, sur le style et tout ça. Et comme je lis beaucoup par ma profession, ça ne va pas me plaire, non pas par la thématique encore une fois, mais par exemple pour le style. Par exemple une autrice queer que je trouve absolument formidable, Gabriela Cabezón Camara, chez L'Ogre, qui a publié deux romans, dont un western queer, et *Pleines de Grâce*, qui parle justement de femmes, il y a la fois la prostitution, le travestissement, le fait d'être lesbienne, enfin c'est juste génialissime quoi.

À quel âge avez-vous été sensibilisé à toutes ces questions queer ? Comment c'est venu ?

C'est venu plus par l'aspect communautaire, et c'était autour de 14 ans, par l'existence d'une communauté LGBT dans mon lycée. Il y avait une petite communauté, un groupe qui

s'affirmait, qui voulait défendre justement tout ça... Bah c'était surtout avec l'apparition du terme de bisexualité à l'époque qui faisait beaucoup débat. Donc voilà ouais, plutôt quatorze ans.

Donc votre librairie ne consacre pas de rayon spécifique à la litté queer en dehors des Sciences humaines et sociales, pas de mise en avant spécifique hormis vos lectures personnelles...

C'est au livre, c'est le livre qui sera mis en avant, pas la thématique. Après, je fais des mois à thème : rien ne m'empêche un jour de faire la littérature queer. Parce que à la base était prévu avec Les mots à la bouche qu'on fasse un festival queer, voilà on a eu une succession d'évènements... En plus c'était international, on avait un casting absolument extraordinaire, donc pour l'instant il ne va pas reprendre, nous on avait prévu près de 15 jours de festivals, avec Violette & Co et Les mots à la bouche. Bon surtout qu'en plus avec la fermeture de Violette & Co ça n'a pas aidé. Et donc oui c'était de poser en fait la littérature queer comme manière de transgresser les identités. Comment la littérature le permet, justement. Là c'était la meilleure mise en valeur en fait que je pouvais faire de la littérature queer. Donc non je peux le soutenir voilà de manière thématique. Mais sinon ce sera au livre par livre.

Et donc est-ce que vous êtes plutôt portés sur des évènements en lien avec la thématique queer, comme peuvent le faire Les mots à la bouche ?

Bah même eux en fait, c'est systématique oui et non, parce qu'ils vont mettre en avant le livre, qui lui va porter sur le thème. Mais, du coup est-ce que c'est le thème à proprement parler ? Oui et non, quoi... Je peux. Je ne me l'interdis pas, je le fais pas particulièrement mais je ne me l'interdis pas. J'aime bien cette question justement de mettre en avant un thème de temps en temps, là par exemple c'était le rapport à la technologie dans la littérature, le mois prochain on fait l'Irlande, mais au mois de juin qui est le mois de la Gay Pride, pourquoi pas faire justement... Et j'ai déjà fait en plus, bah c'était en 2019, pour le mois de juin justement on a fait une vitrine qu'en arc-en-ciel, avec des livres on a fait les couleurs de l'arc-en-ciel. Donc je peux faire des petites choses comme ça, qui ne sont ni un acte militant ni euh... on avait même écrit sur la vitrine « un livre pour tous ». Je suis plus dans une vision d'ouverture d'esprit, que justement de cloisonnement. Et je ne veux pas vraiment que ça devienne contre-productif, que le queer puisse devenir le label, et pas que ça ferme plus que l'inverse.

Est-ce que la présence de la littérature queer influence votre public, ou l'inverse ?

C'est une bonne question, parce que je pense que c'est les deux. C'est que, parce que moi je vois ça plus au niveau de la littérature, c'est que si, quand on dit par exemple qu'on a un peu la clientèle qu'on mérite c'est vrai, en fonction de ce que vous mettez en avant, vous allez inclure des gens ou exclure d'autres. Le fait qu'on choisisse, qu'on fasse une sélection de livres sélectionne aussi nos clients. Il y a des gens qui ne vont pas du tout aimer les livres que je mets en valeur, donc qui ne reviendront pas forcément. D'autres qui vont justement apprécier ce que j'ai l'habitude de mettre en valeur. Du coup ça se reflète, en fait c'est plus une partie de ping-pong. Moi je dois m'adapter parce que je suis un commerçant, et en même temps je vais trouver les clients qui correspondent aussi à ce que moi j'aime mettre en avant. Par exemple si je mettais que du Zemmour en avant, je ne pense pas que j'aurais les mêmes clients.

Annexe IX

Pouvez-vous vous présenter ? Quel a été votre parcours, pourquoi ce métier ?

Moi en fait je suis libraire depuis maintenant plus de vingt-cinq ans. Alors c'est un accident, mais un accident heureux, jamais je n'avais pensé devenir libraire. À un moment où moi je me suis retrouvé au chômage il y a eu une possibilité d'intégrer une librairie, à un poste parascolaire, ce qui est un poste vraiment formatif. Vous avez différents secteurs dans la librairie, mais le parascolaire/scolaire vous expose à énormément de contraintes différentes et vous apprenez très vite. Ici à la librairie, les libraires passent souvent par là avant de s'orienter vers d'autres secteurs. Ça leur permet d'appréhender le métier de façon plus large, un peu différente que d'autres secteurs plus cloisonnés. J'ai donc commencé comme ça et de fil en aiguille je suis arrivé ici, à la librairie Lamartine où je suis responsable maintenant depuis 2003.

Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans votre métier aujourd'hui ?

C'est un métier qui est en permanence renouvelé. Votre présence ici le montre bien **rires** en fait. C'est un métier qui est en permanence renouvelé parce que la matière sur laquelle on travaille, l'objet, est en perpétuel mouvement. Chaque jour est différent. Economiquement parlant c'est un métier que je trouve assez stable, avec des règles évidentes, on est détachés de pas mal de contraintes du commerce traditionnel : on a un prix unique, on a des batailles qui ne sont pas menées grâce à ça. Mon boulot c'est de travailler sur la matière-même, et non pas sur l'approche. Et je trouve ça absolument passionnant en fait. Sachant qu'en plus de ça, la matière est toujours nouvelle, tous les jours c'est la découverte.

Qu'est-ce que vous observez aujourd'hui du métier, notamment côté prescription ?

Alors, c'est une des clés du métier, mais c'est vrai qu'on s'est retrouvé pas mal sous les projecteurs ces dernières années, de manière frontale avec le COVID. L'année dernière 2021 est l'une des plus grosses années de tous les temps pour la librairie française. On a atteint des records de chiffres dans tous les secteurs. On a bénéficié et de la mise en lumière du libraire au

moment de la crise, le retour à la proximité, et le questionnement de société sur les GAFAs, les commerces en ligne, etc. Tout ça a bénéficié à la librairie.

Mais on avait déjà pas mal retravaillé ça ces dernières années. Paradoxalement depuis l'explosion d'Internet on a été forcément obligés de se remettre aussi en question, et je pense que les librairies aujourd'hui sont beaucoup plus fortes qu'elles ne l'étaient de par soudain cette concurrence qui est apparue. Et typiquement dans une librairie comme ici, il n'y a pas si longtemps, avant Internet, on n'avait pas de concurrent. Paris c'est très, très grand, il n'y a pas de concurrence frontale, et du jour au lendemain on s'est retrouvés donc avec cette concurrence. Il a fallu forcément s'adapter à ça, monter le niveau, et c'est ce qui fait aujourd'hui la force du libraire. Si vous voulez, mon métier c'est d'abord que vous trouviez ce que vous voulez trouver. La deuxième ligne, c'est qu'il y ait les livres que vous vouliez trouver mais vous ne saviez pas que vous vouliez les trouver. Dans cet équilibre-là, je pense que vous faites une bonne librairie : à la fois ouverte au monde, et en même temps amplifiée par la valeur prescriptrice des libraires.

Sur un sujet plus large : on associe beaucoup la librairie comme un lieu où on peut représenter l'état de la société. Trouvez-vous cela vrai, est-ce que la librairie se doit de représenter cet état ?

Alors, je pense que c'est vrai, mais après c'est une question de curseur. Au-delà de la terminologie « se doit », ça fait partie du métier. En représentant la production forcément on représente la société. C'est quelque chose d'important, on le voit dans les tendances littéraires et on le voit d'autant plus dans les tendances sociétales.

Diriez-vous par exemple que le devoir de faire état de ces progrès incombe plus à la production en elle-même qu'à la librairie ?

C'est un équilibre entre les deux, en fait. Il n'y a pas de soucis à se faire pour la production, elle s'adapte très vite aux tendances. On évolue quand même dans un univers très marqué, dans un sens positif comme négatif, mais la production éditoriale s'adapte très vite aux différents mouvements de société, et donc nous on est confronté à ça. Comme la plupart de mes confrères, on évolue dans des zones géographiques où il y a certaines tendances. On est une librairie de quartier, alors ce n'est pas n'importe quel quartier, c'est le XVI^{ème} arrondissement, et c'est pas n'importe quelle librairie, c'est la librairie Lamartine. Donc, entre ce que représente la

production en tant que reflet de la société et ce que nous on en retire, tout se joue dans ce curseur-là, d'adaptation par rapport à notre clientèle et par rapport à la société qui bouge.

Pouvez-vous revenir sur une présentation plus générale de votre librairie ?

La librairie Lamartine est donc une librairie de quartier, historique avec plus de quatre-vingt ans d'existence, et généraliste. Ça c'est important parce que ça veut dire que l'idée de cette librairie, c'est d'être ouverte à tous les sujets. Le secteur numéro 1 du magasin est la littérature grand format, qui représente 20 à 25% du chiffre d'affaires tous les ans. C'est important pour nous car c'est la littérature, la prescription... Et si vous rajoutez les livres de poche, on arrive à un pourcentage de ventes de 35 à 38% du chiffre. Sachant que vous avez un gros volume en jeunesse maintenant. Mais on a un socle de magasin qui est la littérature. Après, on fait des très gros chiffres en société, documents, politique, mais c'est un secteur lui qui est très variable et fluctuant. C'est un secteur sujet à des gros coups, des livres qui ont beaucoup d'impact, très vite, et qui durent peu. Y a assez peu de documents qui durent. Et donc dans ce secteur on a des chiffres plus erratiques.

Pouvez-vous décrire le public de votre librairie ?

On a un public qui est de quartier, un public de proximité. La situation du magasin, le fait qu'on soit derrière le Trocadéro, ça implique qu'on a très peu d'extérieur. Le XVI^{ème} est un quartier où les gens habitent beaucoup, et où il y a peu de touristes. On est confrontés à un public local. Ce qui est important, c'est de voir que ce public évolue beaucoup, il se rajeunit. C'est une tendance lourde depuis plusieurs années, ça redéploie la dimension familiale. Les prix du XVI^{ème} ne sont plus si inabordables, en toute relativité hein (rires), et on retrouve dans le centre de Paris une concurrence de prix importante. À ce moment-là le XVI^{ème} joue ses cartes : beaucoup d'établissements scolaires, pas mal de parcs, une atmosphère de sécurité, tout ça en fait un quartier qui redevient attractif pour des populations qu'on avait peu avant : les trentenaires, les quarantenaires aisés.

Ça se traduit par une explosion de la jeunesse, en littérature on est exposé à des littératures plus dans l'air du temps qu'on ne l'était avant. On voit des explosions spécifiques comme par exemple la bande-dessinée adulte, qu'on vendait très peu avant et qui monte lourdement, la

science-fiction aussi, ce genre de choses qu'on vendait très peu avant et je pense que le rajeunissement y est pour beaucoup.

Et vous, en tant que personne, avez-vous des remarques à faire sur l'offre de la littérature queer aujourd'hui ?

Je pense que comme pour bon nombre de sujets de société, aujourd'hui il y a une proposition qui est en train de s'avancer. On voit bien qu'on a une population beaucoup plus réceptive qu'avant à toutes ces questions. On l'a vu avec les coups de butoir successivement du féminisme, de l'écologie, qui sont typiquement des sujets qui avant n'avaient que très peu de prise ici, et qui ont généré chacun des best-sellers, il suffit de voir encore *Le monde sans fin* qui n'en finit pas... Voilà, on fait un score absolument incroyable malgré les ruptures, et si on m'avait dit qu'une bande-dessinée sur la décroissance à 27 € on allait en vendre autant... Il y a cinq ans ce n'était pas envisageable en fait. Donc voilà, on voit bien que ce qui traverse la société, même un quartier plutôt traditionnel comme ici, mine de rien y a quelque chose qui s'installe. Alors ce qui ne nous empêche pas de vendre plein d'autres livres dans l'autre direction. Mais, on sent que ça touche ici, et qu'il n'y a plus de tabou par rapport à tout ça, ça s'intègre progressivement. On voit bien que tout ce qui est homosexualité n'est plus repoussoir comme ça a pu peut-être l'être un temps, que ça a intégré énormément la littérature, je veux dire c'est quand même des thèmes qui sont très développés aujourd'hui, et que c'est plus du tout un problème. Alors après il reste des limites, tout n'est pas gagné, mais il y a une porosité générale qui est satisfaisante en fait.

À quel âge avez-vous été sensible aux thématiques queer, et par quels moyens ?

Euh... C'est une bonne question *rires*. Lisant beaucoup, ce sont des sujets qui ont traversé très vite mes lectures une fois que je me suis attaqué à la littérature dite « adulte ». Donc adolescent en fait, parce que ce sont des sujets qui ne datent pas d'hier. Ce qui pour moi a changé c'est son exposition aujourd'hui, les revendications, y a énormément de choses qui ont changé par rapport à tout ça mais qui sont dans la littérature depuis assez longtemps. Moi, c'est quelque chose qui a toujours été dans mon environnement de lecture. Que ce soit par exemple avec Selby, qui est une espèce de Céline américain pour être grossier, bah c'est lui qui avait fait *Last exit to Brooklyn* et qui a fait par la suite *Return to Brooklyn* et qui met en scène

des transexuels, euh... c'est une littérature effectivement très forte, très dure par rapport à la réalité et en même temps avec un certain panache. Mais voilà c'est quelque chose d'extrêmement ponctuel dans mon cheminement, et aujourd'hui on voit bien l'aboutissement dans la société parce que c'est devenu quelque chose... on voit bien encore une fois avec votre présence, on voit bien que les choses changent en fait.

Oui, ce n'est pas une question tant d'apparition que d'accroissement de ce sujet-là dans les médias...

Alors aujourd'hui y a un accroissement du fait de l'exposition, mais l'exposition a été progressive, au même titre que le féminisme ou l'écologie. C'est vrai qu'il y a une grosse exposition aujourd'hui, qui forcément génère derrière une grosse littérature.

C'est quelque chose que j'adresse parce que très souvent on entend parler « d'apparition soudaine » de tous ces livres en librairie, alors que finalement ça a toujours existé, c'est juste qu'on ne la voyait pas. Aujourd'hui, on l'accepte, mais pour le commun on a l'impression de ne pas l'avoir vu venir.

Voilà, alors après y a le volume. Là encore, comme pour le féminisme et l'écologie qui ont un cran d'avance, l'exposition déclenche le volume. Et après donc il va y avoir le tri des lectures, le tri du public. Par rapport à ça ce que je trouve intéressant c'est que pour beaucoup ça n'est plus un sujet. Je trouve que c'est intéressant par rapport justement à la littérature, que ça pénètre les sujets, les questionnements des uns et des autres, que ça pénètre la société et résultat qu'on se retrouve à lire des livres qu'on n'aurait peut-être pas accepté aussi facilement y a pas si longtemps que ça. Là encore il faut non plus voir tout rose, hein, mais c'est très positif.

Et est-ce que vous avez lu un roman avec cette thématique récemment ? Qu'est-ce que vous pourriez me conseiller ?

Bonne question **rires**... Mais alors effectivement comme ce n'est pas un sujet pour moi, euh... Alors y a un livre qui fait partie de la rentrée littéraire Gallimard et qui s'appelle *L'inclinaison* et qui est un sujet un petit peu euh... qui traite de ça. C'est un très jeune auteur, Gallimard y croit beaucoup. C'est Corentin Durand, c'est son premier roman. Avec le

cheminement d'un jeune gay, mais en fait c'est rude. C'est rude, il y a la drogue, ça commence par une scène d'ouverture qui est quand même un peu compliquée à absorber et qui rend le truc... Je suis resté en rade de la narration. Alors c'est intéressant, un personnage qui est confronté à une population homosexuelle notamment au travers de la drogue, mais qui lui-même ne se juge pas homosexuel mais en même temps quand même, voilà qui sait pas trop où se positionner, qui va essayer de s'en sortir. De la même manière y a un très joli livre qui prend un peu le contrepied, autre premier roman de chez Gallimard, qui est sur l'histoire d'amour de Genet. C'est un très beau texte, un premier roman qui va raconter l'histoire d'amour de Genet, qui alors qu'il est au milieu de sa vie va rencontrer un jeune gars qui sort du cirque, qui est un athlète confirmé, sa mère l'a abandonné au cirque Pinder et le gamin s'est barré un jour avec un de ses amis et un jour il va rencontrer Genet. Genet tombe fou amoureux de ce gamin en fait, enfin ce gamin qui est un jeune homme en fait hein, et surtout il voit que le gars a des dispositions de funambule. Et alors Genet se métamorphose en entraîneur, et va pousser ce jeune type, qui est donc aguerri aux arts du cirque mais qui n'a jamais fait de fil, à devenir funambule. Et ça marche. Porté par cette histoire d'amour et porté par l'effort, le gamin devient un funambule célèbre en Europe. Jusqu'au jour, où, en fait. *Mourir avant que d'apparaître*. C'est un très beau livre tout en pudeur, qui commence de manière un petit peu, c'est-à-dire euh... à mettre en scène Genet, l'héroïne est secrétaire d'édition chez Gallimard on se dit « ouh ça va être compliqué ». Et en fait moi ça fait partie des livres que j'ai lu à l'aveugle, à l'époque où on les avait reçus fin avril, donc on a pas les résumés et tout ça et on plonge dans le bouquin. Et puis en fait y a quelque chose qui fonctionne, l'histoire d'amour est très belle, et l'histoire de Genet avec ce type est assez incroyable et ça va donner naissance, pour la petite histoire, au *Funambule*, qui est la renaissance artistique de Genet qui à ce moment-là traversait une période de vache maigre, et qui n'avait plus du tout d'inspiration.

Pour se concentrer un peu plus sur la librairie et sur son fonds : est-ce qu'il y a une mise en avant de la littérature queer dans la librairie, que ce soit de façon ponctuelle par des tables ou des vitrines...

Non, pour le moment non. En fait, aujourd'hui on a constitué par la pression éditoriale un rayon féminisme et un rayon écologie, c'est une chose qui n'existait pas y a pas si longtemps. Aujourd'hui, pour la littérature queer il n'y a pour le moment pas de nécessité et je trouve qu'il y a trop de porosité, c'est-à-dire que par exemple dans le rayon féminisme on met vraiment

l'essai. Tout ce qui est littérature, des choses comme Roxanne Gay etc., c'est en littérature. On laisse vraiment en féminisme que les essais féministes ou qui traitent de la question historique. Donc y a une limite qui fait qu'aujourd'hui il n'y a pas de rayon, et je n'ai pas de raison de faire un rayon LGBT. Parce qu'effectivement pour le moment le secteur le plus exposé c'est la littérature, la bande-dessinée aussi et la littérature adolescente, donc on laisse ça en thématique de ces différents rayons.

Je vais vous proposer un exemple de réflexion, qui est à l'origine en fait de mon mémoire. C'était à Montpellier, et je visitais la librairie Sauramps. Et en littérature, je suis tombée sur un rayon LGBT. Moi personnellement j'étais ravie, je me suis dit que c'était une belle initiative, que c'était agréable, c'était la première fois que je voyais ça en librairie généraliste. J'y reviens plus tard avec ma mère et je lui montre le rayon en lui disant « regarde, c'est super », et elle en fait, elle me dit « non je trouve que c'est une mauvaise idée, ça stigmatise, ça va éloigner les gens qui vont avoir peur du nom du rayon »... En fait on avait un avis qui était radicalement différent et on en a beaucoup discuté après, mais ça m'a surpris je ne m'y attendais pas. Donc je pose maintenant cette question à tous les libraires avec qui j'échange : qu'est-ce que serait votre avis sur le fait de créer un rayon LGBT en librairie généraliste ?

En creux, c'est ce que je disais : pour moi il n'y a pas de raison. C'est une des thématiques de la littérature, donc je ne fais pas un rayon sur une thématique en littérature. Après si jamais éditorialement parlant on a une production qui s'intensifie sur les essais, la réflexion, la philosophie, l'histoire, on le constituera comme on l'a fait pour l'écologie, mais pour moi la littérature vous ne pouvez pas la segmenter. On segmente de manière technique français et étranger, mais dans le français tous les sujets sont sur le mur en fait, il n'y a pas de raison. Après, on est dans une librairie générale, et je pense qu'en tant que librairie générale on n'a pas à faire ce tri-là, en fait. Je ne vois pas ce qui justifierait.

Je pense que ce serait plutôt... En fait comment moi je l'ai vécu c'est une volonté de mettre en avant pour éviter que des gens passent des heures et des heures... C'est-à-dire que quand on cherche actuellement en librairie de la littérature queer, on cherche des titres spécifiques, parce qu'on ne s'attend pas à tomber sur un titre au hasard. Les résumés sont flous, les couvertures aussi... Il faut savoir ce qu'on cherche. Et donc là je m'étais dit « super, je vais regarder ce rayon et je vais peut-être découvrir des choses ». J'y relevais aussi du Philippe

Besson, du Proust etc. Mais d'autres libraires m'ont dit que ça pose des questions de stock : comment on décide qu'on met Proust dans ce rayon-là et pas en littérature française classique, Philippe Besson n'aimerait peut-être pas se retrouver dans un rayon LGBT, bon c'est à débattre, mais en tout cas voilà on se dit que les personnes qui ne cherchent pas cette littérature ne pensaient peut-être pas à aller chercher ces auteurs là-bas.

Ce qui est tout à fait possible, en fait. Je trouve que c'est vraiment compliqué de créer ce rayon. L'exemple de Proust est un bel exemple. Voilà je trouve qu'en tant que généraliste, vraiment je ne vois pas de raison. C'est un thème en fait, ce n'est pas une littérature. Et quand je dis que ce n'est pas une littérature, c'est qu'on n'est pas sur français ou étranger, polar, science-fiction. C'est quelque chose qui peut être à la croisée de tous les rayons, ce n'est pas parce que c'est un thème abordé dans un polar que je vais l'enlever du rayon polar en fait.

Oui, pour beaucoup de romans, comment est-ce qu'on décide qu'on va les réduire à ce thème-là.

Oui non, non, c'est une question compliquée. Je pense qu'à l'heure qu'il est ce n'est pas une bonne idée de séparer, en tout cas dans une librairie généraliste. On est vraiment sur un thème de littérature et pas sur une forme de littérature.

Est-ce que la clientèle de la librairie influence ou non la littérature queer dans votre fonds ?

Alors qu'est-ce que vous appelez « influence » ?

Est-ce que, parce que vous êtes dans un certain quartier, avec une certaine clientèle, vous allez vous dire « non je ne vais pas prendre ces livres-là car ils ne marcheront pas » ?

En fait c'est une question qu'on peut adapter à plein de sujets, c'est-à-dire que chaque librairie évolue dans un quartier, et forcément la chalandise que vous avez ici n'est pas la même qu'au fin fond du XX^{ème} arrondissement de Paris. Et en même temps on a un socle commun assez important. Après, moi je ne vois pas de franche limite. La question de à quel moment vous dites non, c'est avant tout une question commerciale avant d'être une question de société.

Et ici, effectivement, ce curseur est beaucoup moins marqué qu'il ne l'a été, et aujourd'hui à part des choses qui seraient vraiment des choses de niches... La première chose c'est que chaque libraire ici qui fait ses achats est d'abord confronté à une chose simple : est-ce que j'ai une chance de le vendre ici ou pas ? Après, est-ce qu'il y a des ouvrages entre guillemets offensifs, il y en a dans tous les sujets en fait. Mais il n'y a pas de secteurs entiers qui sont coupés. D'autant plus qu'effectivement les temps changent, on voit bien qu'en littérature adolescente y a des thèmes qui commencent à monter lourdement, qui finissent par s'imposer comme des choses assez évidentes. C'est pas mal boosté aussi par une petite frange de manga, qui une fois qu'on a enlevé les fusils et le karaté, on voit bien qu'il y a des séries qui abordent la question... Voilà donc tout ça créer un mouvement qui est plutôt optimiste par rapport à l'ouverture de la société sur tous ces sujets.

[reprise après la fin de l'entretien]

Ce qui est important c'est qu'on puisse vendre ce que les gens veulent acheter, mais on a une marge de prescription qui est très forte derrière, et ça c'est hyper important. Mais par contre on reste en tiers, on n'est pas en direct. On est sur des rapports de force qui ne sont pas exactement les mêmes, et comme je le disais il y a beaucoup de livres que je vends ici qui ne sont pas des livres que j'aime, mais ce n'est pas ma librairie, je ne suis pas tout seul. En ce qui concerne tout ce qui est LGBT, pour la question de « est-ce qu'on le prend ou pas » pour le moment c'est un cas de figure qu'on n'a pas trop rencontré si ce n'est pour des ouvrages trop pointus. Mais pour le moment ça ne va pas au-delà.

Il vaut mieux retenir le bon côté de la chose c'est-à-dire qu'ici on vend des livres qu'on n'aurait pas pu vendre y a pas si longtemps, et ça c'est quand même absolument remarquable. Le fait que tout ça soit intégré, je veux dire vous voyez là la meilleure vente c'est Despentès, et ça c'était impossible il n'y a pas si longtemps **rires**. Un truc par exemple, quand on a fait l'explosion avec *Les Bienveillantes*. C'était il y a longtemps, dix ans. *Les Bienveillantes* donc Jonathan Littell, le livre qui a déclenché l'une des plus grosses émeutes que j'ai vu de mon métier, parce que ce livre qu'on avait beaucoup aimé avec ma responsable, qu'on avait défendu pendant quelques semaines qui était très gros, écrit très, très petit et qui était sur un officier allemand de la Seconde Guerre Mondiale. Et qui est devenu ce phénomène incroyable, qui est devenu une vente colossale alors que c'était un livre qui n'était quand même vraiment pas facile, qui a eu le Goncourt, qui a ponctionné le stock de papier, des fois on avait un bouquin avec trois

types de papiers différents à l'intérieur parce qu'il y avait plus de papier en fait *rires*, on vendait ça, on en vendait comme du Marc Levy alors que le bouquin faisait huit cent quatre-vingts pages, c'était... voilà. Et ça voilà, Littel c'est un phénomène intéressant. Donc sur un officier nazi pendant la Seconde Guerre Mondiale, le roman est globalement assez fulgurant, gros phénomène, en fait. Et forcément un phénomène qui est aussi déclenché par le côté nauséabond de l'affaire. Mais, Littel quand il revient des années plus tard avec un second roman, il revient avec un livre qui va questionner et cette violence, et cette multi sexualité au travers d'un livre qui est construit comme une poupée russe en fait, qui est absolument remarquable mais qui est d'une obscurité... Et j'avais été à la présentation du livre, j'avais rencontré Jonathan Littel, on est quand même très, très loin des *Bienveillantes*, et lui explique qu'en fait il avait été ulcéré par l'appropriation générale des *Bienveillantes* sur le cadre : le nazisme, la Seconde Guerre Mondiale... En fait, à défaut du fond, notamment l'homosexualité du personnage. Et que donc là il avait construit son second livre sans aucun cadre, il n'y a aucun cadre. C'est un mec qui ouvre une porte, et puis il se passe des trucs. Ces trucs se terminent, il rouvre une porte et il se passe d'autres trucs. Et donc dans ce système de boîtes il n'y a pas de cadre, il y a un couloir et des pièces. Donc il se dit voilà, « ça m'a permis d'aborder ces questions de sexualité et notamment d'homosexualité dans ce récit de manière beaucoup plus frontale et débarrassée de tout aéropage ». Bon le livre a été un gros bide hein je pense, c'est un livre très dur aussi bien en termes de violence qu'en termes de sexualité, mais en même temps absolument passionnant. Et je me souviendrai toujours de cette vieille dame du XVI^{ème} qui arrive un jour et qui me dit « vous avez le livre du pédé nazi ? » *rires*. Après, une fois qu'on a un peu retissé les fils, machin... Mais pour dire que voilà, tout n'est pas toujours gagné. Ce livre ça a vraiment été un phénomène comme on en a rarement vu, il a explosé du jour au lendemain. Mais je pense que beaucoup de monde n'ont pas été très loin dans leur lecture, parce que bon c'est assez dense, un côté un peu *Guerre et Paix*. C'est assez cru, assez violent, mais c'est un grand livre. Et l'autre livre est très questionnant, avec voilà ce personnage qui va changer de sexe au cours du récit, confronté à différentes scènes et violentes et sexuelles, et c'est un livre dérangeant mais super intéressant. Il faut lire Jonathan Littel *rires*.

Annexe X

Pour démarrer, j'aimerais poser une petite question introductive, à propos de mon usage du terme « queer » dans mon mémoire : quel est votre opinion sur l'usage de ce terme de manière générale, que ce soit en littérature ou pour parler de la communauté ?

Vous mettez le doigt sur un des gros enjeux, particulièrement pour notre librairie : le problème du mot queer, c'est qu'il est très polysémique, et qu'il a une longue histoire de changement de sens régulier, bon je ne vous refait pas l'histoire, mais du coup, il y a probablement tout un pan de littérature gay qu'on peut taxer de queer dans une acception très large du mot, mais qui n'y rentrerait pas si on garde une version de queer qui collerait avec quelque chose de mouvant, subversif, non-conforme... or, y a quand même une partie de la littérature homosexuelle au sens large qui était subversive probablement au moment où c'est sorti dans un monde vraiment très hétéronormé et homophobe, mais qui l'est probablement moins aujourd'hui. Donc, c'est pratique parce que ça évite l'acronyme, mais nous on a clairement tout un tas de client·e·s, notamment des gays d'un certain âge qui se reconnaîtraient pas du tout dans une identité queer. Mais comme il n'y a pas d'autre mot qui a émergé qui éviterait l'acronyme général qui s'allonge à chaque fois, je trouve quand même qu'en fait ça dépend à qui vous vous adressez.

C'est vrai que c'est un choix que j'ai dû faire rapidement, par rapport à comment j'orientais mes recherches, et c'est un choix de facilité pour éviter l'acronyme, mais effectivement ça me demande bcp de rigueur dans l'explication du choix de ce terme dans mon mémoire, du fait qu'il doive s'adresser à des gens qui n'y connaissent rien. Faute de plus, j'en suis venue à choisir ce terme pour englober toutes les identités qui ne sont pas hétéros.

Si on s'en tient à ça, moi ça me va, on sait de quoi on parle.

Pour démarrer, on va commencer sur votre métier, est-ce que vous pourriez s'il vous plaît vous présenter, me donner votre parcours de vie et d'études, comment vous en êtes venus à faire ce métier et depuis cb de temps vous l'exercez ?

Je vais essayer de vous la faire assez courte. Moi je ne me destinais pas au métier de libraire à la base, j'ai une formation scientifique, j'ai fait une classe prépa, j'ai un Master de neurosciences, je voulais faire de la recherche scientifique. J'ai arrêté mes études juste avant la thèse, en me rendant compte que je m'étais un peu fourvoyé, donc je me suis retrouvé un peu perdu à ce moment-là, ayant laissé tomber mon projet de vie depuis toujours. J'ai eu deux ans de recherche de ce que je voulais faire, j'ai passé le concours d'instituteur, j'ai un peu enseigné. Ça ne s'est pas très bien passé donc j'ai encore rebondi et j'avais commencé à gagner ma vie en tant qu'instituteur donc il fallait que je continue, donc en fait j'ai postulé dans une librairie au départ comme job purement alimentaire, pour reprendre des études en psycho. Et j'ai bossé deux mois chez Boulinier sur le boulevard Saint-Michel, grosse librairie d'occasion où bon ce n'était quand même pas très intéressant, essentiellement de la manutention. Et j'ai postulé aussi aux Mots à la Bouche, et là j'ai fait un essai deux mois, ça s'est bien passé et ils m'ont proposé un boulot que j'ai accepté, et ça s'est très bien passé, et je me suis rendu compte que c'était très difficile de faire ce métier tout en étudiant à côté, donc j'ai laissé tomber les études et je suis devenu libraire à plein temps. Ça m'a passionné pratiquement dès le départ. Je pense parce que c'était dans cet endroit-là. Je ne suis pas certain que ça se serait passé pareil dans une librairie généraliste. Parce que c'était une librairie communautaire, qu'ils m'avaient fait beaucoup de bien plus jeune en tant que client, j'avais du coup une histoire avec ce lieu, et je trouvais donc hyper intéressant d'être là par la suite. C'était y a bientôt quinze ans.

Et qu'est-ce qui vous plaît le plus dans votre métier ?

Le truc qui me vient le plus rapidement, c'est les rencontres avec les auteurices, même si je ne suis pas si à l'aise que ça en public. Après, l'exercice pratique reste angoissant même après quinze ans, mais c'est clairement un truc qui m'enchante absolument, du coup de rencontrer des gens que j'ai aimé lire auparavant. Ensuite, c'est le rôle de passeur, qui est je pense particulièrement intéressant ici, où moi je vois pratiquement ça comme une mission en fait, c'est presque comme si je consolais l'adolescent inconsolable que j'ai été au moment où j'ai compris que j'étais pédé et que je me sentais seul au monde. J'ai mis tellement de temps avant de comprendre qu'il y avait une longue histoire, une longue culture, et qu'on était plein, donc je suis hyper content de pouvoir transmettre cette culture à tout le monde, mais notamment aux plus jeunes ou ceux qui en ont le plus besoin ou qui sont en recherche sur eux-mêmes.

Justement vous me parliez de ce rôle de passeur, comment vous décrivez votre métier, quels sont les rôles que vous considérez comme étant un devoir du libraire ?

Il y a la découverte de textes d'abord, alors ça c'est plutôt le rôle des éditeurs mais nous, juste après, on est aussi là-dedans puisqu'on discrimine. Nous on travaille bcp avec les représentants de maisons d'édition pour discriminer parmi tout ce qui sort ce qui peut concerner notre spécialité. Après c'est au sein de cette production de trouver les pépites, comme les chercheurs d'or, les textes qui nous parlent, qu'on trouve bien fichus, qui ont un sens littéraire ou politique, parce que je lis beaucoup d'essais aussi, donc il y a la découverte et la discrimination des textes. Il y a ensuite la façon de les transmettre au public, via les petits mots, et en parler en direct avec les gens. Un dernier truc auquel je n'avais pas vraiment pensé avant de commencer le métier, c'est le fait qu'assez rapidement dans une librairie, il s'installe une sorte d'échange entre la librairie et les clients, et ça marche dans les deux sens en fait. On passe notre temps à recommander des livres mais en fait on s'en fait recommander aussi, et ça j'adore.

C'est intéressant que vous utilisiez le terme « discriminer » pour parler du fait que vous choisissiez juste des livres queer par exemple pour votre fonds, alors que d'habitude on utilise plutôt ce terme à l'inverse, on discrimine le contenu queer, racial etc. parce que on veut la norme...

C'est le truc un peu américain de la discrimination positive **rires**, que j'ai un peu en tête lisant beaucoup d'essais américains. Pour moi le terme est neutre. Mais vous avez raison, en français il ne l'est pas. C'est à mettre en relation avec le côté chercheur d'or.

Qu'est-ce que vous aimez lire ?

Je lis essentiellement des essais, je suis un gros bédéphile aussi. Entre mon passage de la littérature jeunesse à la littérature adulte, j'ai eu une grosse phase où je ne lisais que des bandes-dessinées. J'aime encore énormément ça. Et littérature française, étrangère, je lis très peu de poésie. Mon truc c'est vraiment la littérature contemporaine, je ne suis pas très fort sur les classiques, j'ai pas du tout un parcours d'études de lettres.

Par rapport au rôle de prescripteur du libraire, dont on entend énormément parler, le trouvez-vous toujours aussi fondamental, d'actualité aujourd'hui ?

Comme je n'ai pas d'expérience en librairie généraliste, je ne sais pas ce que ça donne vraiment ailleurs. Ici, en lien avec la spécialité, oui. C'est au cœur de ce que je fais, une grosse partie des gens savent ce qu'ils cherchent en arrivant, mais il y a quand même bcp de gens qui sont demandeurs et qui viennent directement demander des classiques des cultures gays et lesbiennes, ou des romans qui mettent en scène des personnes non-binaires par exemple ou des personnes trans, mecs ou meufs. On a aussi beaucoup de demandes d'entourages : des parents, frères et sœurs, grands-mères, par exemple « ma petite-fille est trans, je n'y comprends rien, est-ce que vous avez des choses sur le sujet ? », ou encore plus fou, une femme de cinquante ans qui arrive, « je crois que je suis tombée amoureuse de ma collègue, mon mari pense que c'est une maladie mentale, je suis complètement perdue, aidez-moi. » Il y a presque une dimension sociale parfois, avec des gens où je n'arrive tellement pas à croire qu'en 2022 on soit encore là, et je me rends compte qu'en fait je pensais qu'Internet sauverait le monde, parce que je suis d'une génération d'avant, et le fait qu'on aurait tous accès à toutes les infos ferait que plus personne ne se retrouverait démuné. En fait je me rends compte que pas du tout et du coup notre rôle prescripteur ici ne diminue pas du tout avec le temps. Le monde et la société française reste encore très homophobe, transphobe. Oui, notre rôle de prescription reste important pas seulement pour trouver les textes de la meilleure qualité littéraire qui soit, mais juste pour des histoires de représentation, d'avoir des personnages qui nous ressemblent.

Ça doit être une constatation frustrante. Déjà sur les réseaux, ces démonstrations d'homophobie me frustrent. Je ne pensais pas grandir avec encore cet aspect-là. J'imagine que pour vous le fait que cette constatation est toujours là ça doit générer beaucoup de frustration.

Pour moi ça a été frustrant pendant longtemps et puis finalement, justement à force de lire des essais, d'inviter des auteurices, essayistes, penseurs et penseuses, bah en fait malheureusement non c'est assez logique, dans la mesure où, quand on voit la qualité des médias et quand on voit ce qu'il se passe à l'école – j'ai mis longtemps à comprendre que c'était le nerf de la guerre – ça reste, toutes ces cultures restent invisibilisées. C'est comme si ça existait presque pas du tout, y a quelques profs de bonne volonté, mais tant que le système reste invisibilisant, bah oui, évidemment. Dans la plupart des familles ce n'est pas un sujet qu'on

aborde, ça gêne beaucoup de monde, et si l'école ne fait pas le taf non plus, y a rien. Il y a le porno, super. Il faut la chance de rencontrer des gens bienveillants, ou comme soi. C'est plus de la frustration maintenant, c'est de la colère, et un combat à mener.

Donc c'est important que la librairie reste un miroir de la société, son rôle est d'autant plus important. Auriez-vous une opinion sur le fait qu'en librairie généraliste on ait encore un peu de mal : les rayons féministes sont bien implantés maintenant, mais pour tout ce qui est des questions gays, etc., c'est toujours plus compliqué. Pourtant, la librairie devrait mettre ces choses-là en avant pour faire avancer les choses.

Je pense que tous les rayons LGBT servent à quelque chose, c'est évident. C'est la raison pour laquelle on existe, ce constat que quelqu'un en questionnement ne va pas oser poser la question au libraire, et que si ce n'est pas rassemblé quelque part et signalé, bah c'est la chasse au trésor, chacun se débrouille avec son parcours de lecture. Je pense qu'on fait gagner énormément de temps aux gens, et ce temps est précieux parce que quand on traverse une période comme ça où on se sent mal, le temps compte, ça fait des morts concrètement. Donc oui, et c'est vrai aussi pour les bibliothèques : faire des rayons LGBT ça permet aux gens d'aller les chercher sans avoir à passer cette barrière de la personne, sans avoir besoin de faire un coming-out au libraire. C'est à chaque fois politique, de créer ce rayon.

Je vais vous proposer un exemple de réflexion, qui est à l'origine en fait de mon mémoire. C'était à Montpellier, et je visitais la librairie Sauramps. Et en littérature, je suis tombée sur un rayon LGBT. Moi personnellement j'étais ravie, je me suis dit que c'était une belle initiative, que c'était agréable, c'était la première fois que je voyais ça en librairie généraliste. J'y reviens plus tard avec ma mère et je lui montre le rayon en lui disant « regarde, c'est super », et elle en fait, elle me dit « non je trouve que c'est une mauvaise idée, ça stigmatise, ça va éloigner les gens qui vont avoir peur du nom du rayon »... En fait on avait un avis qui était radicalement différent et on en a beaucoup discuté après, mais ça m'a surpris je ne m'y attendais pas. Donc je pose maintenant cette question à tous les libraires avec qui j'échange : qu'est-ce que serait votre avis sur le fait de créer un rayon LGBT en librairie généraliste ?

Elle a probablement raison : pour un certain public, qui n'est pas concerné par le rayon et qui du coup, peut-être n'ira pas voir ces ouvrages parce qu'ils sont dans ce rayon. En se disant

« ce n'est pas pour moi », « ça ne m'intéresse pas », voire « c'est dégueulasse ». Mais tout est toujours une histoire de rapport de force : je préfère qu'on permette au public qui en a le plus besoin d'y avoir accès facilement, tant pis pour ceux qui rateront de la super littérature en se disant que ça les concerne pas ou c'est dégueulasse.

Mais c'est sans doute plus facile à mettre en place pour une grosse librairie comme Sauramps plutôt qu'une petite librairie généraliste de Paris ?

Moi je crois que si c'est possible il faudrait le faire partout. Mais je comprends, il y a aussi un débat vieux comme le monde sur l'existence même des cultures LGBT, est-ce que définir quelque chose comme littérature queer a un sens, y a beaucoup d'auteurices qui considèrent que ça n'en a pas et qui ne veulent pas être catalogués comme ça. Ça c'est assez intéressant à observer, voir ceux qui sont d'accord pour l'étiquette ou pas. Il y a des bons arguments dans les deux directions. Moi je trouve que le débat est biaisé parce qu'on ne peut pas considérer que la culture mainstream hétéro est sur un pied d'égalité avec ces cultures. Elles existent quoi qu'en disent ces auteurices, leurs romans en feront partie pour celles et ceux qui en ont besoin. Faux problème, je crois.

À propos de mon anecdote, j'avais aussi eu une discussion intéressante autour du fait que des romans de Philippe Besson étaient intégrés à ce rayon. Pour moi ça faisait sens, c'est un auteur homosexuel qui en fait le sujet de nombreux livres, mais pour ma mère c'était une erreur, il lui semblait que Philippe Besson ne se revendiquait pas militant et n'aimerait pas être catalogué dans ce rayon. Et je me dis que pour beaucoup de librairies, le classer en littérature queer ça ne serait pas compris par la clientèle.

Peut-être pas, mais c'est aussi du cas par cas : peut-être que dans certaines librairies ça ferait baisser ses ventes de le mettre dans ce rayon. Mais nous évidemment on le met en littérature LGBT, il a un public fervent ici. Il ne se revendique probablement pas comme écrivain homosexuel, mais en tout cas il est *out* dans les médias, il n'y en a pas tant que ça des écrivains français qui vendent beaucoup qui sont *out*. Donc lui il a déjà cette démarche politique d'inclure ce sujet dans une partie de son œuvre, on sent que c'est important pour lui de mettre en scène des personnages homosexuels. Pour moi, il est déjà militant à sa façon, mais je pourrais comprendre un libraire qui déciderait de juste le mettre en littérature générale. Y a aussi cette

raison, j'y pense, de se dire que si le rayon LGBT fait peur, de mettre juste bien en avant des ouvrages avec des personnages LGBT en littérature, et faire que juste les gens vont tomber dessus, ça peut permettre à des gens qui ne cherchaient pas ça d'en lire, éventuellement de faire évoluer des opinions. Je pense que ça doit pouvoir marcher, mais comme ça reste quand même une écrasante minorité de la production, bon... Sur la rentrée littéraire, sur les quatre cent quatre-vingt-dix on a quinze ou vingt romans LGBT, faut vraiment avoir la chance de tomber dessus.

Et puis ça reste donc une initiative rare, qui va dépendre de la volonté d'un libraire et ne se fait pas comme ça. Une librairie où j'ai travaillé n'y avait tout simplement pas pensé quand j'ai proposé de faire une sélection pour le mois des fiertés, mais elle n'est pas pour autant hostile, au contraire.

J'ai l'impression que ça change petit à petit, notamment pendant le mois des fiertés. On voit quand même de plus en plus de librairies qui le font. Il y a probablement une motivation commerciale derrière chez certains, on ne va pas se le cacher, mais tant mieux. Même si c'est pour une mauvaise raison, ne serait-ce que pour deux-trois personnes à qui ça va faire un bien fou de voir un drapeau ou juste des noms un peu connus, tant mieux, c'est gagné.

Pourriez-vous me parler de l'histoire de la librairie, ses spécificités notamment son nouveau statut de coopérative ?

J'essaie de la faire courte parce qu'on a une longue histoire **rires**. Ça a commencé en 1980, c'est monté par un militant qui récupère un peu d'argent et qui décide de l'investir dans une librairie, avec cette idée qu'il faut une visibilité. C'est typique de l'état d'esprit des années 1980, il faut faire des bars ouverts sur la rue, il faut mettre des drapeaux, on va sauver des vies en faisant tous nos coming-out, il faut sortir de l'isolement, se rendre visible. La librairie est exactement dans cette idée-là, on veut un endroit ouvert sur la rue, fini de se cacher. Il faut que la couleur soit bien annoncée, et que même si on n'ose pas parler au libraire on y trouve plein de livres sur le sujet. Au départ, comme c'est fait par un homme gay, le fonds est plus gay que lesbien, la question trans est à peine existante dans les débats de l'époque. C'est aussi dès le départ une librairie d'images : on est bien avant Internet, trouver des images de l'homosexualité, qu'elles soient érotiques ou pas, c'est très compliqué. Forcément, il y a beaucoup de livres

érotiques, ça fait partie de cette culture-là. Ça ouvre dans le XVIII^{ème}, un tout petit lieu, petit loyer, très populaire. Ça déménage dans le marais en 1983, au moment où le marais commence à devenir LGBT. À ce moment-là le marais est un quartier populaire, les loyers ne sont pas chers, on est très près du centre, donc ça marche bien. Ça explose, on aide des petites maisons d'édition LGBT aussi. Jusqu'à il y a deux ans, où le bail commercial n'a pas été renouvelé et on a trouvé ici. Le patron étant un peu vieillissant – le patron étant le compagnon du fondateur décédé d'un cancer dans les années 1990 – il voulait vendre et la meilleure solution a été qu'on la reprenne en coopérative avec mes collègues, c'était il y a un an.

Et qu'est-ce que le statut de coopérative change pour le fonctionnement de la librairie ?

J'ai l'impression que dans beaucoup de librairies c'est très hiérarchique, surtout s'il y a un poste de directeur. Après ça dépend beaucoup des personnalités, mais du peu que j'ai vu il y a un côté pyramidal. Nous on essaie de rester le plus horizontal possible. On ne fait pas tout, on y arrive pas on a un peu nos spécialités, mais ça fait que par exemple, pour un des points clés qui est l'achat des livres, on voit les représentant·e·s tous ensemble. Les programmes s'étudient en direct avec le ou la représentant·e en général, mais là on les demande en amont de façon à pouvoir tous les regarder. Le processus d'achat est en commun, c'est crucial. On essaie de tout faire un petit peu comme ça. On a quand même dû nommer deux co-gérants, je fais ça avec ma collègue Eva, on s'occupe de la partie administrative entre autres. On ne fait pas tous les rencontres et dédicaces car j'ai deux collègues qui n'aiment pas, qui ne sont pas à l'aise en public. L'idée, c'est d'essayer de réfléchir à la mutualisation. On est encore en apprentissage hein, ça ne fait qu'un an **rires**, c'est un peu à la dure mais c'est assez réjouissant. L'idée c'est vraiment de travailler à l'horizontale.

Pouvez-vous me parler de la situation de la librairie dans ce quartier maintenant qu'elle s'y est implantée ? Quel type de public ?

Ça a changé par rapport au Marais, ça s'est beaucoup plus diversifié depuis qu'on est là. Grâce à Eva et sa communication sur Instagram on a touché un public beaucoup plus jeune. Honnêtement, les 20-30 ans dans le Marais, ou les 18-25 ans, on en voyait extrêmement peu. Maintenant, y en a plein, c'est quand même très réjouissant surtout avec cette idée de mission, de s'adresser aux plus jeunes, à ceux qui ont *a priori* le plus besoin de nous. On avait

pratiquement plus de clientèle de quartier dans le Marais parce que c'était devenu tellement cher qu'il y avait pratiquement plus d'habitants autour, tous les immeubles étaient vides. Ici, on a refait une clientèle de quartier, qui est en partie LGBT parce que c'est un quartier avec une grosse communauté LGBT, mais aussi une clientèle hétéro, qui n'a rien avoir avec la spécialité de la librairie mais qui est super contente d'avoir une librairie aux pieds de chez elle. Donc une clientèle de quartier à la fois concernée et pas concernée par la librairie, et petit à petit on récupère des gens d'un peu partout dans Paris, la grande banlieue et partout en France – comme il n'y a pas des masses de librairies comme nous. Avant, on était dans les guides internationaux de tourisme gay, et là on voit petit à petit ce type de clientèle revenir.

Concernant vos rayons : vous êtes une librairie qui, étant donnée votre spécialité, suit un rayonnage précis et différent d'une librairie généraliste. Comment avez-vous établi cette organisation ?

Par rapport au Marais, on a plutôt réduit. Nous ici il y a ce qu'on appelle « littérature générale », c'est la littérature hétéro. On sépare littérature LGBT et littérature générale. Donc la littérature générale elle a vachement réduit ici, parce que le XI^{ème} est l'arrondissement où il y a le plus de libraires indépendantes à Paris, donc on a plein de confrères autour qui font bien le job en littérature générale. En s'installant ici, on s'est dit qu'on allait se recentrer sur ce qu'on sait faire le mieux, c'est-à-dire, la littérature LGBT. On a quand même gardé un rayon d'actualité littéraire, c'est une bibliothèque en gros, avec des romans qui se vendent bien et des ouvrages qu'on a tenu à garder parce qu'on est aussi plusieurs à lire de la littérature générale. On a gardé deux colonnes de poches généralistes aussi, où là on a un peu de fonds. Les grands classiques toujours demandés, du Dostoïevski, du Tolstoï, du Philippe Roth, etc. et un peu de nouveauté. Et après on a cinq ou six colonnes de littérature LGBT. Et c'est ça qu'on met le plus en avant, c'est ça qu'on a le plus sur table et en rayonnage, le trésor étant notre fonds, ce qu'on a accumulé comme savoir et comme titres au fil des années. Evidemment on a plus la place pour tout avoir parce que tout cumulé depuis quarante ans ça fait beaucoup, mais on essaie de garder ce qu'on estime être le plus important ou le meilleur. Ça c'est pour la partie littérature, et après dans chaque rayon, on mets en avant plus le côté LGBT. Par exemple le rayon bande-dessinée est à 95% LGBT, ce qui est sur place c'est pratiquement que des nouveautés LGBT, et ça va se décliner dans les autres rayons aussi.

Est-ce que vous trouvez que c'est plus facile de faire des sélections queer en littérature de genre comme la jeunesse ou la science-fiction, qu'en littérature blanche ?

C'est une très bonne question. Honnêtement, je ne vois pas une si grande différence que ça dans ces rayons-là, par rapport à la littérature générale. C'est vrai que peut-être en littérature générale c'est là qu'il y a encore plus d'éditeurs un peu frileux, qui ne vont pas forcément mettre en avant une histoire d'amour entre deux personnes du même sexe ou des personnages queer. C'est vrai que sur le Young Adult c'est vraiment mis en avant, en bande-dessinée aussi. Donc il y a peut-être quand même encore un peu ça mais de moins en moins, j'ai l'impression. La grosse différence c'est surtout le nombre de titres, la production en littérature générale est beaucoup plus importante, donc discriminer là-dedans est plus difficile. Sinon, pas de différence flagrante.

Quels rayons vendent le plus dans votre librairie ?

Littérature queer, de loin. La bande-dessinée marche pas mal mais loin derrière, et essais LGBT ou féministes.

Autour de quel âge avez-vous été sensibilisé à la thématique queer, et par quels moyens ?

Alors ça n'a clairement pas commencé par la littérature, plutôt par le cinéma, genre tomber sur des films à la télévision et qui parlaient de ces sujets. Ces films m'ont fait beaucoup de bien. Dans la littérature c'est venu par des rencontres avec des gens qui sont devenus des amis et qui m'ont conseillé des titres.

C'est donc votre entourage qui vous a initié ?

Oui, mais pas familial et même pas de mon cercle d'amis du lycée par exemple, c'est venu avec des rencontres gays, qui ont donné lieu à une transmission de culture. J'ai l'impression que ça se passe encore beaucoup comme ça.

*C'est vrai que, tout à l'heure vous parliez de génération Internet qui a quand même besoin d'être représentée en librairie, mais moi je me souviens très bien que mon initiation s'est faite exclusivement par Internet : j'ai découvert les mangas, puis les fanfictions « gays » et un monde s'est ouvert à moi *rires*. Et pour ma génération, ce monde-là ne se vivait que sur Internet, en secret. C'était un peu honteux, on le vivait chacun de son côté. Et sur Internet il y avait énormément de choses, qui craignent notamment, et cet accès là on ne l'imaginait pas en physique, je ne pensais pas aux librairies comme point d'accès à cette culture. Pour autant, découvrir cette librairie ça m'avait rendu très heureuse, je venais en cachette quand je venais en vacances à Paris. Le sujet quittait la sphère Internet un peu honteuse pour devenir physique et décomplexée. C'est pour ça que je trouve que le rapport a changé, aujourd'hui les jeunes ont plus facilement accès à cette culture en physique et c'est pour ça justement que vous disiez que vous aviez plus de jeunes qu'avant dans votre clientèle.*

C'est très intéressant. Oui c'est un chemin complètement différent et ce qui joue un rôle aussi ce sont les représentations dans les séries qui existaient déjà quand j'étais adolescent, mais c'était ultra minoritaire. Tout ça, ça a vraiment explosé avec Netflix et d'autres.

*Oui, j'ai été déçue de louper le coche, comme ces nouvelles séries sont arrivées juste après la fin de mon lycée *rires*.*

Est-ce que vous notez une différence dans votre exercice du métier face à un libraire en librairie généraliste ?

J'ai mon cousin qui dirige une grande librairie généraliste au Havre donc on parle un petit peu. La différence je pense, c'est que nous on a un public qui vient de beaucoup plus loin, et c'est le principal. Nous en plus on est à la fois une librairie spécialisée et avec une spécialisée particulière qui fait qu'on est tous militant·e·s ici et ça donne un rapport de travail un peu différent. Notre rapport aux livres est particulier, on est sans arrêt dans la position de chercheurs d'or. Aussi, on a une clientèle internationale donc on est amenés à avoir un rayon anglais LGBT qui marche bien. Je pense que ce qui fait une différence aussi c'est qu'ici on a un travail, une connaissance du fonds qui prend beaucoup de temps, parce que c'est ça notre trésor, c'est ça qu'on transmet. Accumulés sur toutes ces années ça fait beaucoup de titres avec lesquels se familiariser.

Vous me parliez du fait que vous êtes tous militants par défauts. Finalement, vous vous permettez peut-être plus de juger la production et de discriminer qu'une librairie généraliste qui cherche à rester neutre.

Ça c'est aussi un changement de mentalité avec la coopérative, parce que quand on était dans le Marais avec un directeur un peu tout puissant, lui c'était aussi son raisonnement. On ne sait pas pourquoi quelqu'un achète un livre, on n'est pas des censeurs, donc oui même si on est pas du tout d'accord avec le fonds, on l'a parce que les gens doivent avoir accès au texte y compris pour le critiquer. C'est vrai que maintenant on a changé de fonctionnement, quand on trouve qu'un livre est vraiment dégueulasse on le prend pas du tout, ou quand on se rends compte qu'on s'est trompé sur un livre on le planque. Il y a plein de niveaux comme ça : pas prendre le livre du tout, l'avoir mais pas le mettre en avant, le mettre en pile avec un mot pour dire ce qu'on en pense.

Qu'est-ce que vous constatez sur l'offre de littérature queer aujourd'hui ? Nombreuse ou pas, mise en avant ou pas, correctement traitée ?

Je pense que ça continue de s'ouvrir donc il y a de plus en plus de titres chaque année sur ces questions-là. On le voit notamment sur des thématiques plus récentes, avec des personnages non-binaires par exemple. Il y en avait extrêmement peu y a dix ans. On voit comme ça des thématiques qui s'ouvrent un petit peu, qui sont prisent en charge par la littérature. Ce qui a changé, c'est que des éditeurs militants de littérature LGBT se sont un petit peu cassé la gueule ces dernières années, je pense aux Editions gays et lesbiennes, aux Editions Textes gays, qui sont en mode survie depuis quelques années. Il y en a d'autres qui se montent, notamment pour les essais, des collections qui se montent aussi chez les grosses maisons d'édition. Donc j'ai l'impression que c'est globalement en développement : plus de titres, plus d'éditeurs. Le plus spectaculaire c'est le Young Adult, ce rayon a pris en charge ces thématiques notamment avec beaucoup de traductions de l'anglais. Le point aveugle restant la littérature pour enfants, où là on sent que c'est encore très compliqué. Il y a de plus en plus de titres, mais on sent que ça reste compliqué pour beaucoup de maisons d'édition.

Au vu des débats politiques sur l'endoctrinement, l'école etc., ça reste encore très vif. Pour le Young Adult effectivement il y en a un peu partout, et surtout de façon beaucoup plus claire. Pour la littérature générale, j'ai l'impression qu'il faut encore beaucoup lire entre les lignes. Ça m'agace beaucoup, alors qu'en jeunesse et en bande-dessinée c'est plus simple, c'est le sujet principal pour que ça soit clair pour les jeunes.

C'est particulièrement vrai ce truc de « amitié ambigu », c'est surtout le cas avec des personnages féminins. Ça pour moi c'est vraiment de la stratégie commerciale, un peu homophobe du coup, qui est de se dire que si c'est taxé de littérature lesbienne on va en vendre dix fois moins, donc il faut rester flou.

Ça se trouve beaucoup dans des histoires d'adolescentes qui découvrent leur corps et leur sexualité ensemble. Et on a l'impression que les auteurs ou éditeurs restent plus facilement sur l'amitié quand ce sont des femmes que quand ce sont des hommes, où on va assumer plus facilement le côté gay. Les femmes peuvent être un peu ambiguës entre elles sans que ça tombe dans l'homosexualité féminine.

Oui, on retombe toujours dans ce truc où l'homosexualité féminine soit est complètement invisible, soit est vue sous le prisme du « toutes les femmes sont un peu bisexuelles », soit c'est vu sous le prisme du porno, parce que ça excite les mecs. Alors que chez les mecs, il faut en parler sinon ça va être trop choquant, parce que faire le moindre truc ambigu tout de suite pose la question de « est-ce que c'est gay ou pas ».

On est donc plus sur de l'invisibilisation claire mais sur une certaine ambiguïté par rapport à certains sujets pour éviter la polémique ?

Oui je crois, pour vendre aussi, avec ce truc de pas être cantonné à ça, mais par ailleurs, même dans des grosses maisons d'édition, on est beaucoup plus clair et plus à l'aise avec ça qu'il y a vingt ans.

Peut-être aussi un changement sur le fait qu'il y a quarante ans l'érotisme prédominait un peu dans la production, la littérature homosexuelle était vue comme érotique. Aujourd'hui on a beaucoup moins ça, on parle plus d'histoires d'amour que d'histoires sexuelles.

Oui, c'est une énorme évolution. Il y avait tout le temps la sexualité, et toujours ce modèle du coming-out qui revenait. 90% des histoires tournaient autour de ça. Aujourd'hui on a énormément gagné en diversité, c'est quand même assez fou. Aussi pour la bande-dessinée, le Young Adult, on voit plus des récits pour lesquels ce n'est plus central. Il y a des personnages queers, mais l'enjeu du récit est ailleurs, n'est plus sur l'acceptation de soi-même. C'est vrai pour les séries, c'est un mouvement général. Ça fait beaucoup de bien.

J'ai remarqué d'ailleurs que ces récits, qui n'ont plus la thématique queer centrale mais ont beaucoup de diversité, sont de plus en plus critiqués sur les réseaux notamment. Ça m'attriste et ça m'effraie, ce renouveau d'homophobie sur un « forcing », cette idée qu'il y en a partout. J'ai l'impression que les gens acceptent plus que les œuvres parlent de ça clairement, que quand elles ont plein de personnages de la diversité.

Ce qui prouve que c'est ce qui reste le plus subversif. C'est presque une révolution sociale, je crois. Surtout les Américains qui pensent à ça beaucoup quand ils écrivent des scénarios. Ça permet de visualiser à quel point on continue de grandir dans une société encore très misogyne, homophobe et transphobe. « On en voit trop, on ne veut pas voir ça », c'est le même débat que pourquoi il y a autant d'actrices non blanches, notamment dans les reboot. « Vous nous volez notre truc », on a été tellement habitué à n'avoir que des héros blancs et masculins, des filles au rôle accessoire... ça, ça a changé un peu mais y a des résistances encore très fortes.

J'ai l'impression qu'elles sont de plus en plus fortes que y a dix ans, où ces débats n'étaient pas là. Quand il y avait un personnage queer c'était génial, bravo. Et maintenant c'est « oh, encore un, c'est forcé, stéréotypé, il y en a trop... »

C'est parce qu'effectivement il y en a beaucoup plus, et qu'ils ont été tellement habitués à voir des séries sans ces personnages que pour eux ça reste pas normal, donc pourquoi on les montre, et tout. Mais je pense que c'est ce qui fait plus avancer le débat.

C'est plutôt un mal qu'il faut accepter pour le bien du progrès.

Oui, tout marche toujours avec des retours de bâtons, c'est vrai que le féminisme, pour ces questions-là, pour le racisme, l'antisémitisme. Donc oui, y a de la grogne en face, même un militantisme organisé, et oui on est dans des rapports de force.

C'est vrai que pour ma génération, c'est difficile : on a grandi avec ces progrès sociaux, et là on est dans une période de l'histoire où il y a une régression, un stop, et ça on le vit très mal.

Parce que c'est votre premier **rires**, et vous verrez dans dix ans, quand vous aurez observé plusieurs fois ce cycle, on s'y habitue. La première fois qu'on se prend un backlash, ça fait mal.

Pour les Etats-Unis notamment.

Oui alors moi non plus hein, c'est tellement violent, un backlash de ce niveau-là c'est incroyable. Le dernier mouvement très violent comme ça pour ma génération c'était 2013 et la Manif pour Tous. On s'attendait à des résistances, mais pas à ce niveau-là, à autant de truc dégueulasses racontés dans les médias, là ça a été très violent. Mais oui, il faut se préparer : à chaque avancée quelle que soit la discrimination contre laquelle on lutte.

Qu'est-ce que vous remarquez sur l'ouverture progressive d'autres librairies spécialisées sur ces questions-là ?

On est un peu en contact oui, avec la librairie Vigna à Nice, avec Au Bonheur des Dames à Toulouse. On aide Violette and Co à rouvrir du mieux qu'on peut, on ne connaît pas tout le monde mais on essaie de se tenir au courant, de s'entraider un peu. Moi je trouve ça super, et il en faut de plus en plus. J'encourage tout le monde à ouvrir une librairie LGBT **rires**. Sur le féminisme, c'est vraiment spectaculaire. Il y a le côté commercial des éditeurs derrière, mais tant mieux ça donne plein de titres à proposer. Et sur les questions LGBT, oui on voit qu'il y a une vraie volonté, des rayons qui se montent, des libraires militants un peu partout. Il en faut le plus possible.

Ça donne envie de sortir de Paris et d'aller voir les autres.

Merci beaucoup pour cet échange, qui m'a donné beaucoup de réponses, notamment sur des choses auxquelles je réfléchis depuis longtemps donc ça fait du bien.

Vous avez l'air d'avoir déjà bien bossé le sujet.